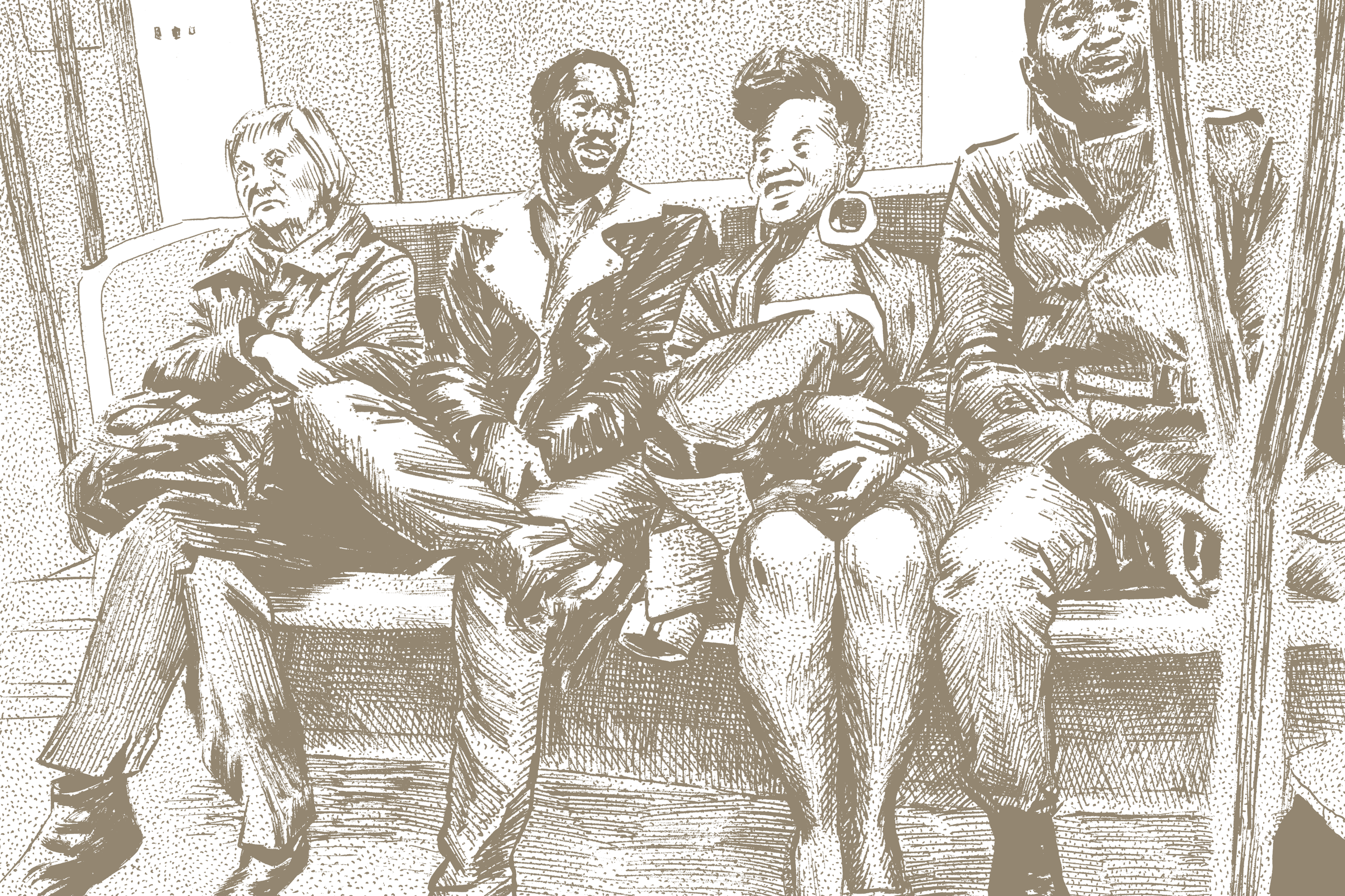
Ivan Brun & Tristan Perreton
PROF. FALL

Ceci est la version numérique de l'ouvrage *Prof. Fall* d'Ivan Brun et Tristan Perreton, paru en 2016 aux éditions Tanibis et toujours disponible à l'adresse **www.tanibis.net/livres/proffall**.

Vous pouvez librement lire en ligne ou télécharger ce livre numérique au format pdf, ainsi que le partager sans en modifier le contenu dans le cadre d'une démarche non commerciale.

Pour tout autre usage merci de nous contacter.

Nous espérons que cette lecture vous donnera envie d'acheter nos livres. Vous pouvez également soutenir Tanibis et les auteurs qui acceptent de mettre à disposition leurs œuvres en **faisant un don**.



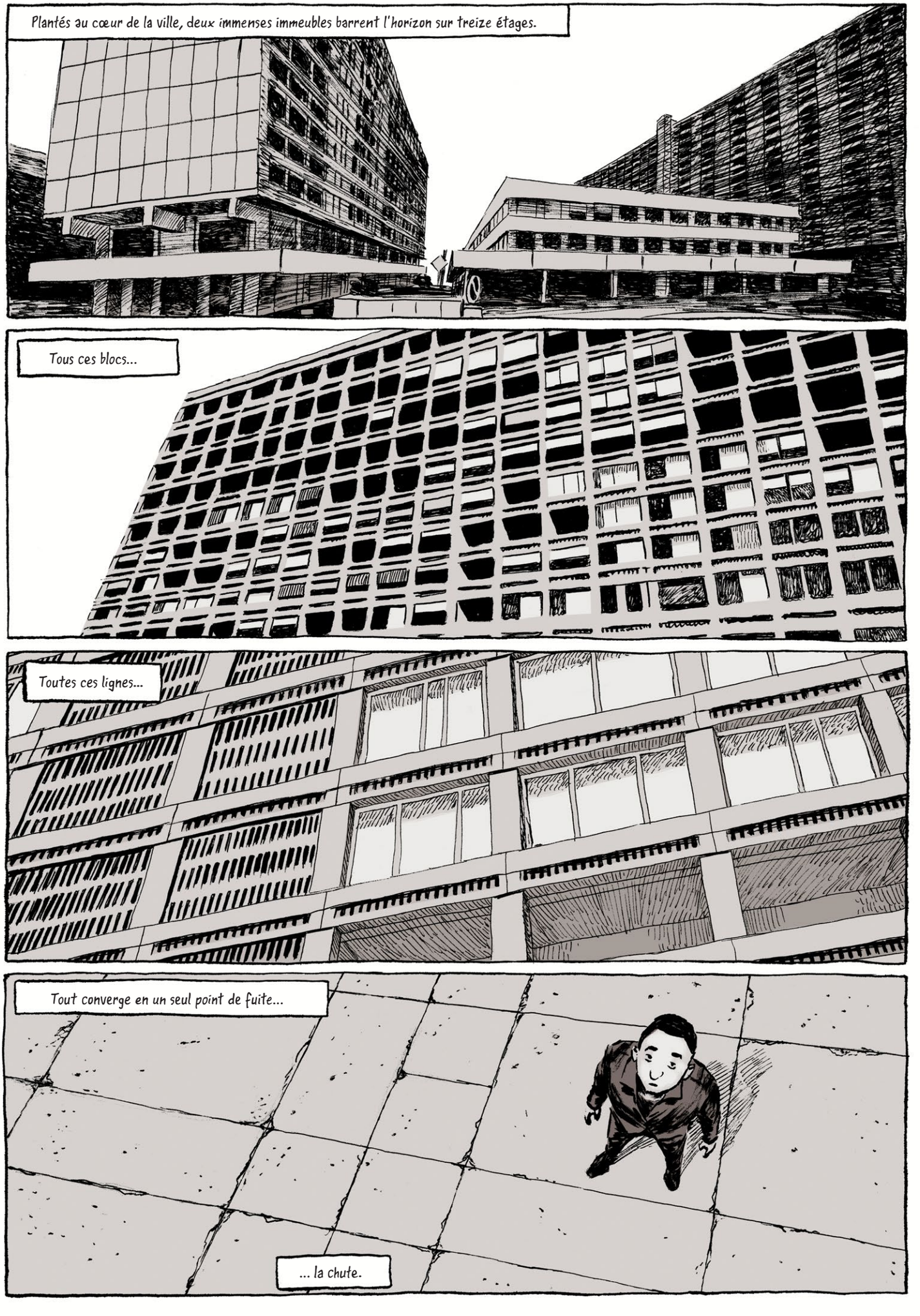
IVAN BRUN & TRISTAN PERRETON

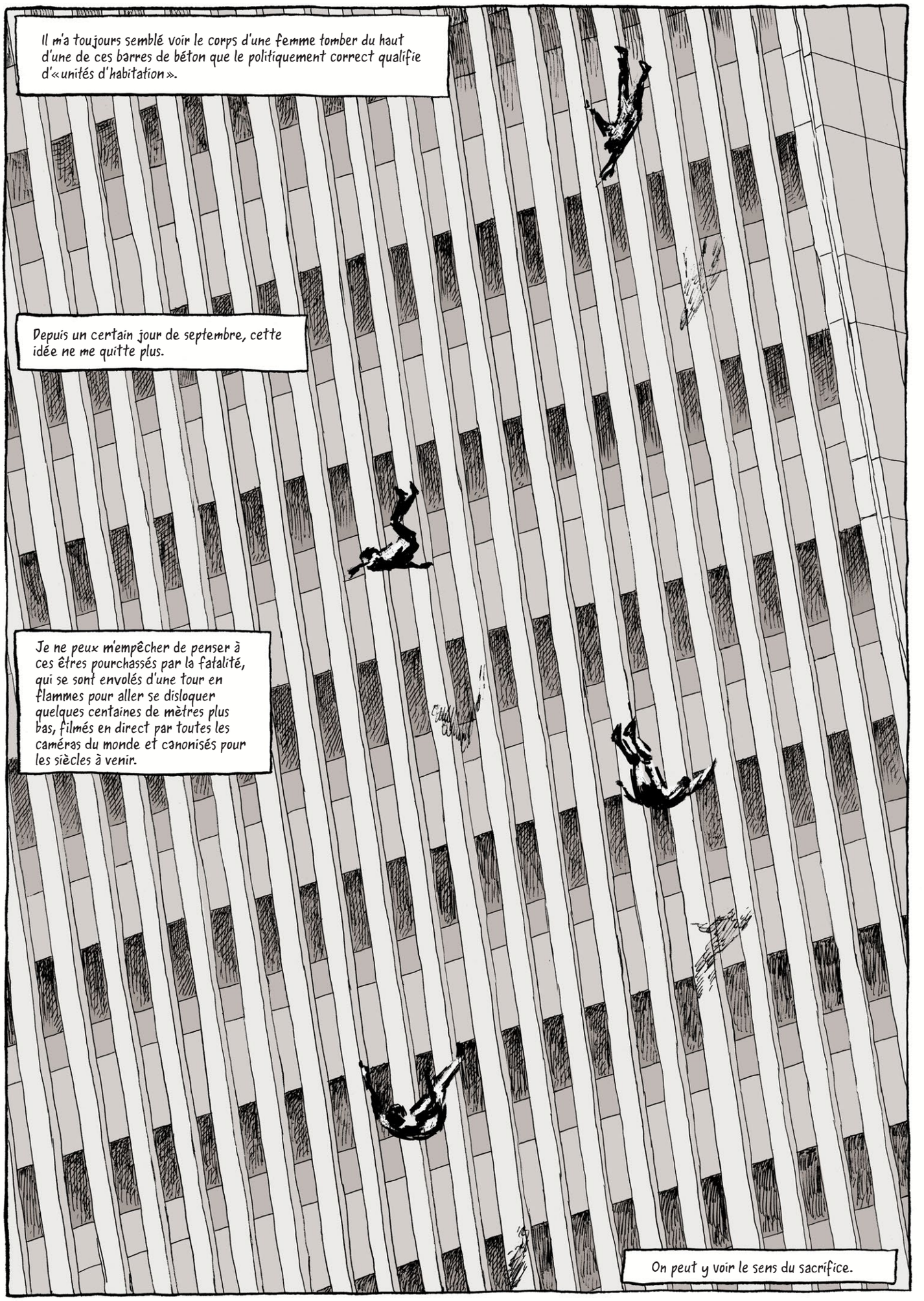
PROF. FALL

Éditions TANIBIS

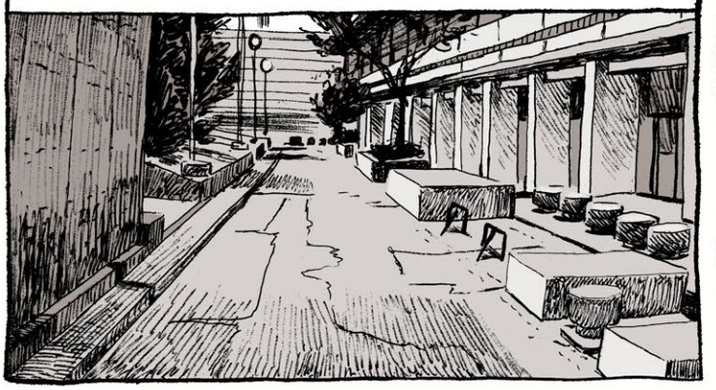
I - 512 fenêtres

512 fenêtres.
Un simple nombre peut parfois faire perdre la tête à celui qui le ressasse tous les jours.


Plantés au cœur de la ville, deux immenses immeubles barrent l'horizon sur treize étages.
Tous ces blocs...
Toutes ces lignes...
Tout converge en un seul point de fuite...
... la chute.


Il m'a toujours semblé voir le corps d'une femme tomber du haut d'une de ces barres de béton que le politiquement correct qualifie d'« unités d'habitation ».
Depuis un certain jour de septembre, cette idée ne me quitte plus.
Je ne peux m'empêcher de penser à ces êtres pourchassés par la fatalité, qui se sont envolés d'une tour en flammes pour aller se disloquer quelques centaines de mètres plus bas, filmés en direct par toutes les caméras du monde et canonisés pour les siècles à venir.
On peut y voir le sens du sacrifice.

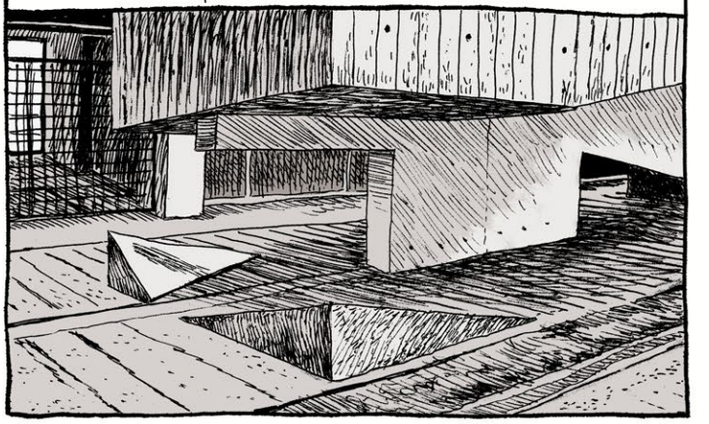
Mais la femme qui tombera de là-haut et qui risque de m'éclabousser avec ses entrailles rongées par la dépression, que peut-elle avoir comme reconnaissance ? Une ligne dans la gazette locale, à la rubrique chiennes écrasées ?



C'est ce mélange de peur et de voyeurisme qui me force à traverser jour après jour ce dédale de béton couronné de ces deux immenses barres.

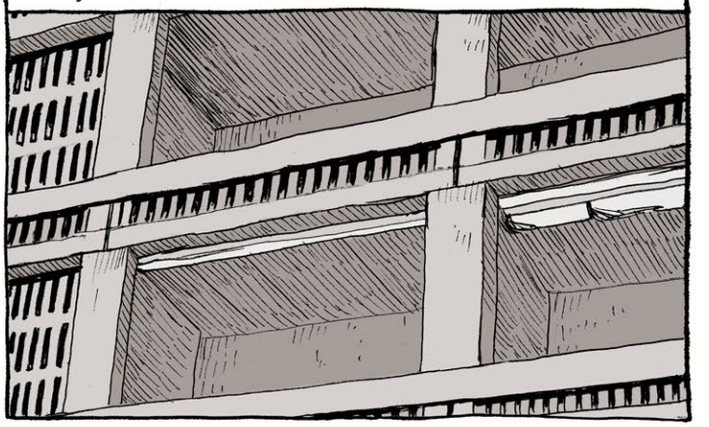
Chaque matin, en allant à mon travail, je m'y perds, je scrute les derniers étages et je prie pour que personne ne saute.

Je pourrais très bien emprunter un autre chemin, mais il y a quelque chose d'irrésistible qui m'attire ici.



J'ai bien une explication à ce comportement, devenu obsessionnel avec le temps.

J'ai la certitude qu'un jour une femme tombera et s'écrasera sous mes yeux.



Je pourrais me prendre cette femme sur la gueule, amortir sa chute et sacrifier ma vie pour elle. Mais cela n'arrivera pas.

Non. Elle se répandra juste devant moi et m'éclaboussera de son sang tout chaud.

C'est écrit, et je ne l'éviterai pas. Reste à savoir quand, pourquoi et comment.

Honnêtement, je ne suis pas pressé de voir poindre ce jour.

Mais je l'ai préparé. J'ai téléchargé tous les gros plans des anges déchus du World Trade Center qui ont fui les flammes pour rejoindre les ténèbres éternelles en un lieu nommé Point Zéro.

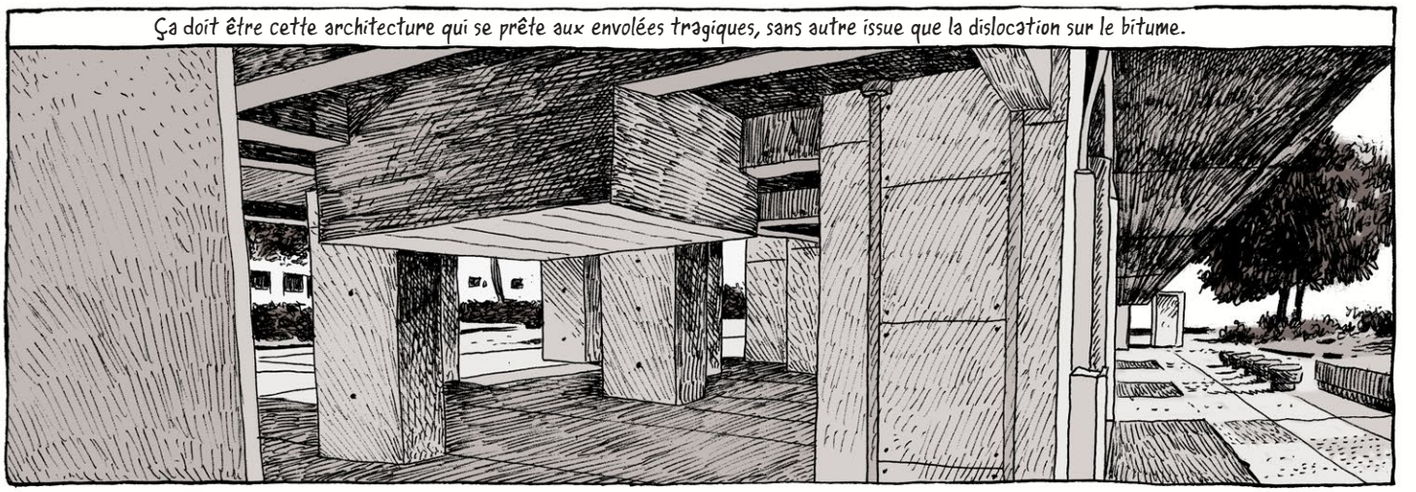
CNN, ABC, NTV, TF1, RAI, ZDF, BBC et Cie, j'ai tous les commentaires, tous les ralentis, tous les agrandissements, tous les zooms, tous les cris d'horreur et toutes les réactions des témoins du drame.

J'ai cherché en vain un signe dans chaque image et dans chaque son. Parfois j'ai cru trouver une piste, une aide précieuse qui m'aiderait à anticiper ma destinée, à réagir le moment venu.

Mais rien n'y fait, une femme qui tombe du haut d'une barre de béton n'a pas les mêmes raisons de le faire qu'une victime du 11 Septembre. Alors j'ai cherché ailleurs, à quelques pas de cette tragédie occidentale, près d'un siècle auparavant. C'était à Wall Street, en 1929.

Là aussi des martyrs du capitalisme se seraient jetés du haut d'immeubles. Eux avaient les ailes brûlées par la spéculation... Le billet vert a bien flambé à cette époque.

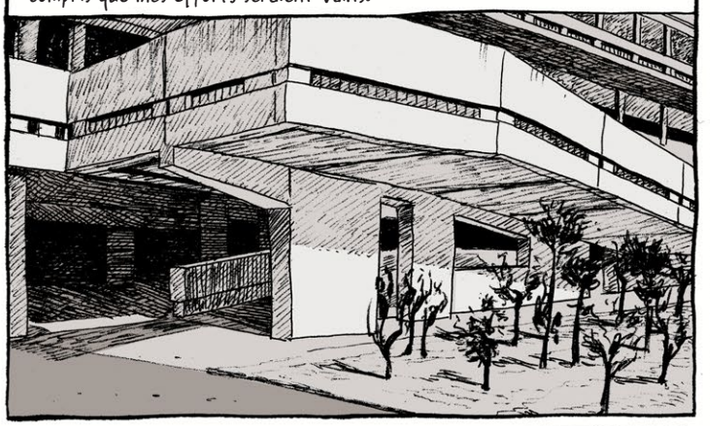
Mais je ne vois aucun héroïsme à sauter de cette barre-ci. Il y a pourtant forcément une raison derrière. Il faut que je la trouve, et ce d'autant plus que ça va me tomber dessus.


Ça doit être cette architecture qui se prête aux envolées tragiques, sans autre issue que la dislocation sur le bitume.

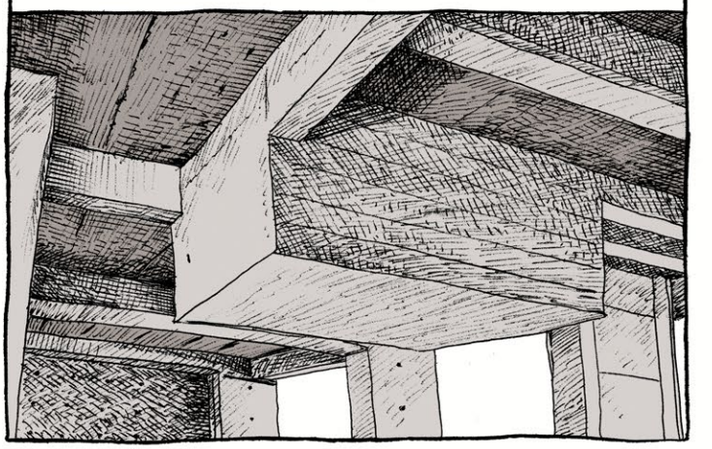
Parfois je médite ces mots d'Hundertwasser :

« Nous vivons aujourd'hui dans le chaos des lignes droites, dans la jungle des lignes droites. Que celui qui ne veut pas le croire se donne la peine de compter les lignes droites qui l'entourent et il comprendra, car il n'arrivera jamais au bout. »

C'est à devenir fou. J'ai essayé un jour de relever ce défi géométrique. Au bout d'une heure passée à quadriller l'espace qui m'entourait, j'ai compris que mes efforts seraient vains.

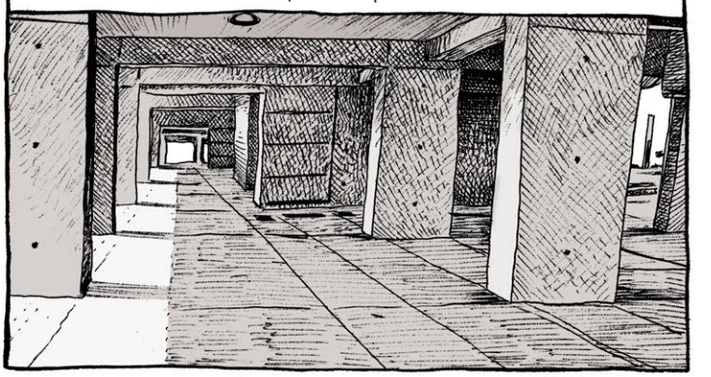


L'architecture moderne a rationalisé l'espace, fonctionnalisant le moindre mètre cube.

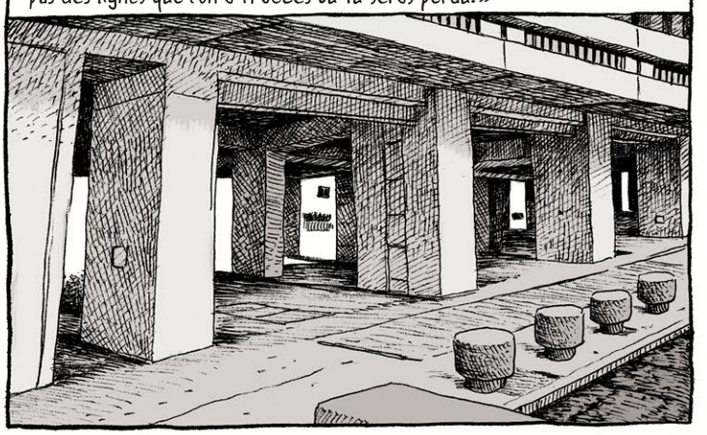


En construisant de telles machines à habiter et en modelant ainsi l'urbanisme, les architectes ont planifié la vie sociale, technique, économique et psychique de milliards d'individus.

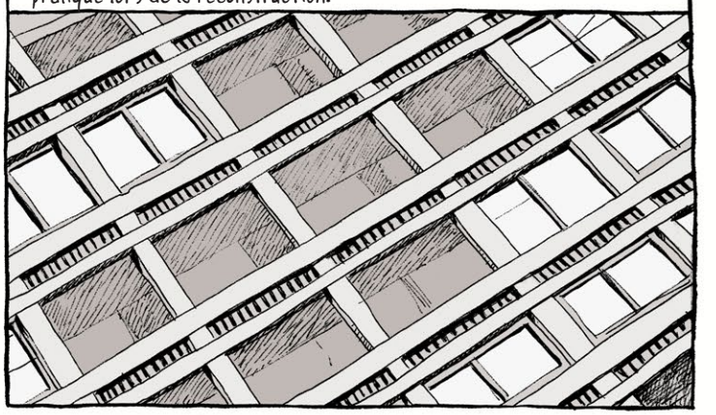
Ils ont façonné notre destin avec leurs théories constructivistes qui n'ont jamais été autre chose, malgré leur apparente bienveillance, qu'un mode de pensée voyant dans les phénomènes sociaux le produit conscient d'une intervention planifiée par leurs soins.



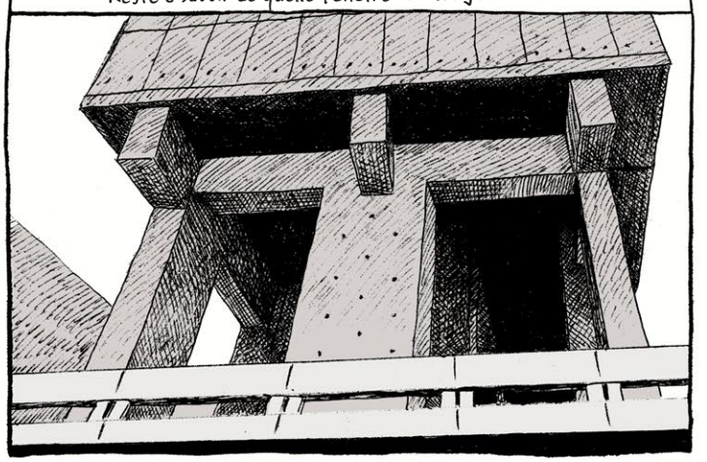
Un moyen de contrôle absolu, reposant sur cette règle simple : « Ne sors pas des lignes que l'on a tracées ou tu seras perdu. »

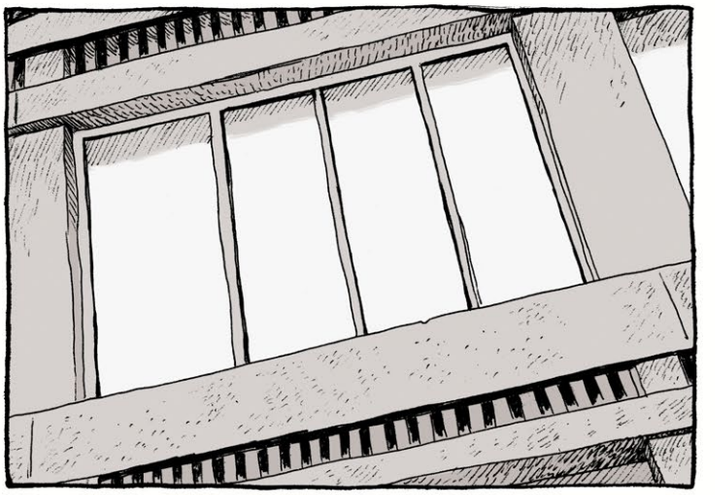


Dès lors, la défenestration m'apparaît comme l'unique façon de se soustraire à ce théorème rigoureusement démontré et mis en pratique lors de la reconstruction.



Reste à savoir de quelle fenêtre elle surgira...





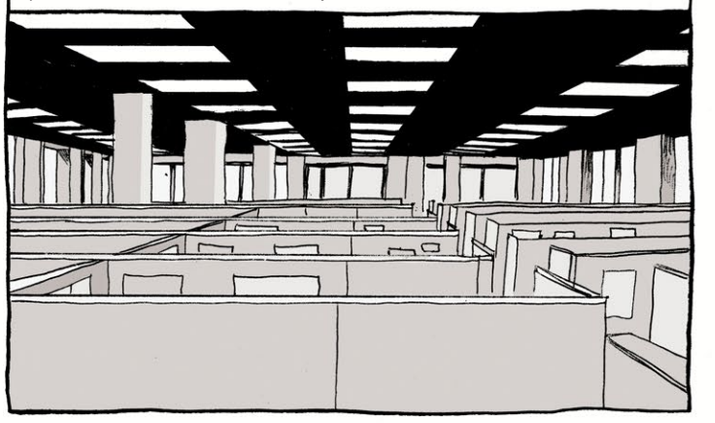
II - Junk food et bad trip

La lourde voix de Roger, mon collègue, me sort de mon tumulte intérieur.

Cela fait près de trois heures que chaque feuille de soins que j'archive éveille en moi une peur panique inavouable.

Je sais que celle qui chutera à mes pieds sera une grande perturbée, mais ça, n'importe quel étudiant en psychologie peut le deviner.

Je sens qu'inéluctablement, un papier en rapport avec cette femme au penchant suicidaire atterrira un jour entre mes mains.



Je classe, je trie, j'archive quotidiennement les documents médicaux d'un bon tiers de la ville. Et cette femme, si elle habite effectivement dans cet immeuble maudit, fait partie de mon secteur administratif.

Si ça se trouve, c'est elle ? Sans pouvoir répondre à cette douloureuse question, je saisis mon tampon rouge, le presse énergiquement sur la feuille de soins et la mention « honoraires remboursés » apparaît comme par enchantement.

On prend nos manteaux, Roger son *Équipe*, moi ma bouteille de Vittel, et on se met en route vers ce boui-boui que je présuppose infâme.

On arrive en vue d'un snack. Les exhalaisons de frites grasses me font comprendre que c'est ici que Roger veut m'emmener.

Fatalement, je remarque la jeune femme derrière la caisse. C'est vrai qu'elle est plutôt mignonne.

Roger m'a conditionné. Sa mécanique sexuelle primitive me contamine. Voilà que je pense qu'une aussi jolie fille ne mérite pas de travailler dans ce snack miteux.

Je m'imagine la sortir de son boui-boui et lui offrir une vie meilleure. Mais qu'ai-je à lui proposer? Et en quoi le physique devrait-il conditionner le statut social? Après tout, je suis moi aussi plutôt beau gosse, mais ça ne m'empêche pas d'avoir un boulot minable.

Roger essaie de rattraper la situation.

UN AMÉRICAIN POUR MOI. DU CLASSIQUE, Y A QUE ÇA DE VRAI!

SUR PLACE OU À EMPORTER?

Il y a de ces phrases dans le jargon de la restauration rapide qui ne laissent aucune place au débat d'idées.

À ENVOLER.

NON, NON, MADEMOISELLE, MON AMI PLAISANTE, ON MANGE SUR PLACE!

AH, ET SI C'ÉTAIT POSSIBLE, METTEZ-NOUS DEUX BIÈRES S'IL VOUS PLAÎT!

Je m'apprête à lui demander combien ça fait en dollars. Aussitôt, je me reprends. Qu'a-t-elle fait pour que je l'humilie de la sorte?

JE SUIS DÉSOLÉ MADEMOISELLE. GARDEZ LA MONNAIE.

On ne se dédouane pas ainsi. On tire, et après on pleure: l'humiliation est double.

Je suis pris d'un sentiment de honte qui ne me lâchera pas de la journée. Passer ses angoisses et ses frustrations sur une inconnue m'apparaît bien lâche. Elle qui se rabaisse à préparer des sandwichs dégueulasses doit endurer en plus les remarques mesquines de la clientèle. Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es, peut-elle légitimement penser le soir en rentrant du travail.

On s'assied dans un coin, près des toilettes. Mon arrogance me donne la nausée. Roger dévore *l'Équipe* en guise d'apéritif, pendant que je me morfonds en ingurgitant à grosses gorgées la bière que j'avais devinée tiède.

L'EQUIPE

On remercie poliment la serveuse et on déballe notre déjeuner, qui se résume pour ma part à une demi-baguette gavée de salade, de frites surgelées, de ketchup, d'œufs stériles et de viande reconstituée.

De ce point de vue, mon appétit demeure fatalement scellé. L'ascèse est peut-être la solution à mes tourments.

Cette pseudo-sagesse populaire m'insupporte. Il faut manger pour être en bonne santé, tout comme il faut travailler pour s'épanouir. Tout un ramassis de conneries inculquées aux masses des siècles durant pour mieux les contrôler. L'homme rassasié ne doute plus.

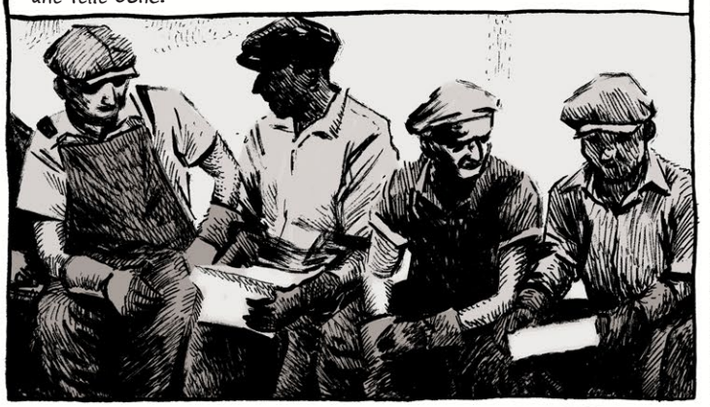
J'aime le football. Ça permet d'avoir des discussions futiles avec la majorité de la population. On se met alors à spéculer sur le championnat un bon quart d'heure. Chacun y va de son avis, critiquant les options de recrutement prises par certains clubs, ergotant sur les magouilles de la fédération et se confortant dans ses opinions chauvines à tour de rôle.

Le débat est interrompu par une envie pressante de Roger. J'en ai pour un bon quart d'heure d'attente. J'observe les alentours.

Seule la reproduction d'une photographie célèbre vient briser la monotonie rose saumon de l'endroit.

Combien d'entre eux sont morts, précipités dans les abîmes de la mégalopole ?

Je les compte. Seraient-ils treize à table ? Non, ils ne sont que onze, comme si par superstition le photographe n'avait pas voulu représenter une telle Cène.



À la table d'à côté vient s'asseoir un couple de quadras, certainement collègues de bureau plutôt que mari et femme.

Il s'avère que la femme est avocate, et l'homme un patron de boîte de nuit, visiblement véreux. Ils ont une audience au tribunal dans l'après-midi et peaufinent ensemble les derniers détails de la défense.

M. Domingues, c'est son nom, paraît mouillé dans une piteuse histoire propre au milieu de la nuit. L'ambiance du snack commence à devenir de plus en plus bruyante et enfumée. J'ai du mal à me concentrer mais j'arrive quand même à saisir des noms de jeunes femmes, qui semblent en situation irrégulière.

Soudain, le regard haineux de Domingues croise le mien. Je détourne instantanément les yeux, honteux et tremblant de panique.

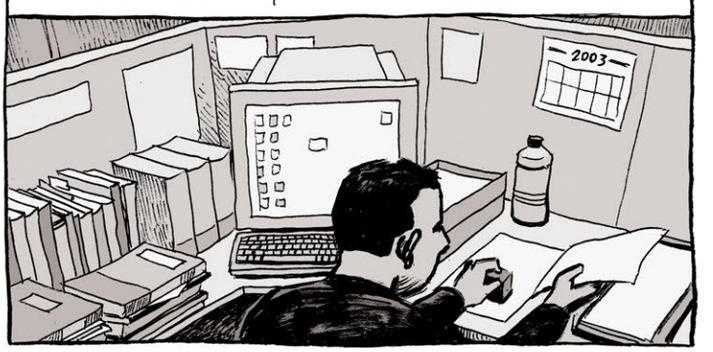
J'en sais trop, je suis subitement devenu le témoin gênant, l'homme à abattre. Je m'imagine déjà dans un caniveau, une balle de 9 millimètres dans la nuque. Les voilà qui se lèvent, décidés à finir leur repas dehors, loin des oreilles indiscrètes.

Ça craint. J'ai qu'une envie, c'est de partir loin d'ici. Je prétexte un vague malaise à Roger qui vient de revenir.

Lors du trajet, on croise de nouveau l'escroc et son avocate. J'en chie dans mon froc.

L'autre affreux m'a jeté le mauvais œil. La pause de midi se termine et il faut se remettre au boulot.

Voir défiler devant soi la détresse humaine sept heures par jour sous forme de paperasse codifiée. Tous les malheurs de la vie résumés en quelques abréviations administratives. Tel est mon pain quotidien. Par manque total de zèle et d'ambition, je n'ai jamais grimpé les échelons de la hiérarchie du service public.



Après une prometteuse maîtrise d'histoire à l'université, le concours de la fonction publique m'est apparu comme une belle opportunité à saisir ; rond-de-cuir, après tout, ça m'allait très bien.

Je l'ai donc réussi sans encombre et j'ai pris le premier poste où je n'étais pas placé sur liste d'attente. Archiviste à la caisse primaire d'assurance maladie. Le titre d'archiviste est bien pompeux pour ce poste, mais il me donne la sécurité de l'emploi...

III - Il n'y a pas que la page sports à lire dans le journal

La Poste

Le lendemain. 10 heures approchent. L'heure de mon rituel quotidien.

La pause café, mâtinée de la lecture du *Progrès*.

Le rituel se décompose en plusieurs mouvements scrupuleusement identiques, répétés et affinés jour après jour jusqu'à devenir réflexes biologiques.

J'entreprends une exploration méthodique du journal du cru. En premier lieu, j'inspecte la une, à la recherche de gros titres racoleurs...

LE PROGRES

Ensuite, d'un ample mouvement de bras, j'écarte les feuillets pour survoler brièvement l'actualité internationale.

Celle-ci n'offrant guère de rebondissements, je file presque immédiatement vers la rubrique phare : faits divers-société.

Il y a un gros article illustré d'une photo digne d'un concours de pêche amateur sur une saisie de stupéfiants au demeurant peu spectaculaire, malgré l'enthousiasme sécuritaire du journaliste.

Quelques casses dans les stations-service de périphérie et les sempiternels verdicts d'assises prononcés la veille.

Soudain, le nom de Domingues fige ma rétine sur un de ces courts articles judiciaires... Mauvais augure pour débuter cette journée.

LE MERCENAIRE PROXÉNÈTE SE SUICIDE 45 MINUTES AVANT L'AUDIENCE

Le procès tant attendu de l'ex-mercenaire et figure de la nuit lyonnaise Patrick Domingues n'aura pas lieu. Celui-ci a mis fin à ses jours moins d'une heure avant le début de son audience en se défenestrant du cabinet de son avocate, Me De Saint-Olive, situé au treizième étage du 100 Lafayette, le célèbre immeuble moderniste du quartier de la Part-Dieu.

Cet acte désespéré, qui survient après l'inculpation de Domingues pour proxénétisme et complicité d'immigration clandestine, a été commis soudainement. L'arrivée rapide des secours n'aura pas permis de le sauver.

Patrick Domingues, âgé de 38 ans, avait été mis en examen dans le cadre d'un réseau de prostitution africaine. Mercenaire dans les années 1980, il s'était reconverti en patron de night-club, gérant plusieurs établissements nocturnes lyonnais.

Ce suicide semble jeter un froid dans le milieu de la nuit. Sentiment de culpabilité ou pressions extérieures ? L'affaire sera vraisemblablement classée sans que les responsables de ce trafic de femmes entre l'Afrique et la France n'aient pu être jugés ; M. Domingues étant, selon la police, « l'élément charnière » de cette affaire.

Le type d'hier est dans le journal. La surprise et l'incrédulité du début font place à l'effroi. J'ai croisé son regard. Ses prunelles brûlaient d'une étrange lueur. J'ai toujours cru au mauvais œil. Et ce Domingues l'avait mauvais, l'œil, d'après moi.

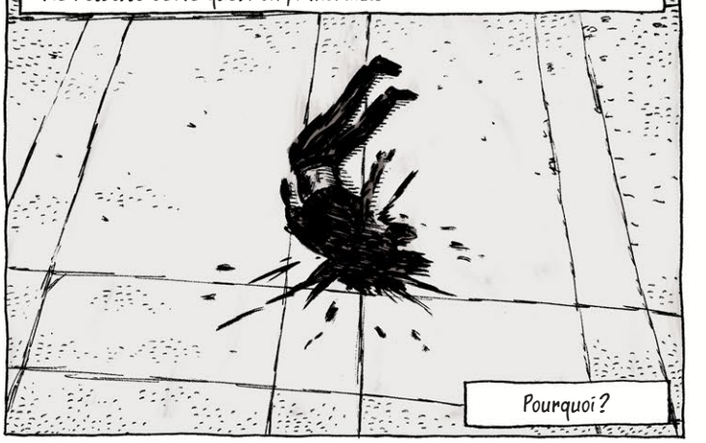
Et son crachat dans mon assiette. En l'espace d'une dilatation de pupille, j'ai saisi une bribe infâme de son existence. Ses yeux ont proclamé eux-mêmes le verdict qui allait s'abattre quelques heures plus tard sur sa conscience. Pour fuir la damnation, il l'a conjurée en un gros mollard.

J'ai donc croisé un de ses derniers regards. J'ai l'intime conviction que c'est à cause de moi qu'il est retourné au cabinet de l'avocate, situé comme par hasard dans cet immeuble de cauchemar.

C'est moi qui ai déclenché sa mort. Alors fatalement, je vais devoir le payer.

Mes prémonitions n'étaient pas de purs fantasmes. Je savais depuis longtemps que quelque chose devait se passer dans cette machine à habiter. Ce n'était certes pas une femme qui s'était répandue à mes pieds, mais un homme qui s'était délesté de sa conscience du haut du treizième étage.

Si je n'ai pas assisté au drame, j'y ai contribué. Inlassablement, je me ressasse cette question primordiale :



La journée est difficile. Enlisé dans mes pensées, je n'arrive pas à coordonner mon travail. C'est assez dur de trier et d'archiver des documents médicaux par centaines et de se savoir maudit.

À 17 heures sonnantes, je réalise que j'ai passé l'après-midi à ruminer mes angoisses.

Les regards suspicieux et inquiets de Roger et Véronique en disent long. Je me doute que d'ici quelques jours Véronique me parlera à nouveau du docteur Toublanc, son psychothérapeute attitré, dont elle ressort le nom dès qu'elle voit une personne de son entourage se mettre à penser un peu trop longtemps.

Je reste muet le restant de l'après-midi, recroquevillé sur moi-même, les jambes croisées, les intestins contractés, coincé entre mes états d'âme et mes archives médicales.

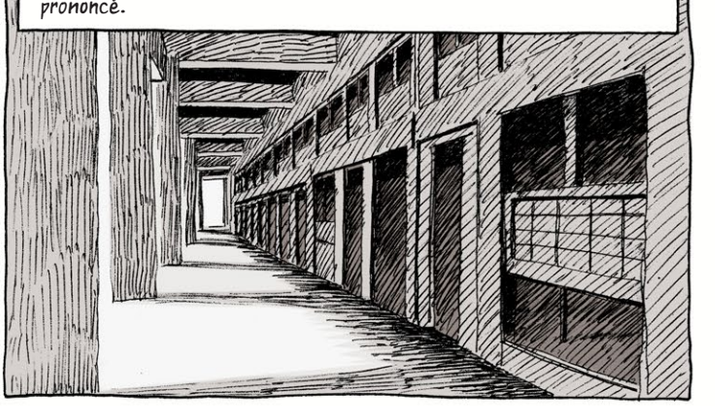
En partant, je saisis la page du journal afin de l'ajouter à ma revue de presse paranoïaque.

À peine dehors, je décide d'aller sur les lieux du drame. De toute façon, je suis obligé d'y passer. Ça fait près de deux ans que je longe quotidiennement l'édifice, tel un pèlerin déambulant éternellement autour de son lieu saint.

En deux ans, j'ai exploré toutes les galeries traversant l'ensemble architectural, descendu tous les escaliers, emprunté toutes les rues le desservant et compté toutes les fenêtres.

Je veux voir de mes yeux l'impact du corps de Domingues sur le trottoir.

Je traverse les jardins en terrasse de la résidence, pavés de plaques en granite rose qui lui donnent un goût de cimetière encore plus prononcé.



Au bout d'une grosse demi-heure d'enquête, je trouve des traces sombres incrustées dans le sol.

Je lève la tête et compte jusqu'à treize afin de distinguer l'étage d'où s'est précipité le suicidaire. Aucun doute, cette unité d'habitation est vraiment une usine à défenestrer.

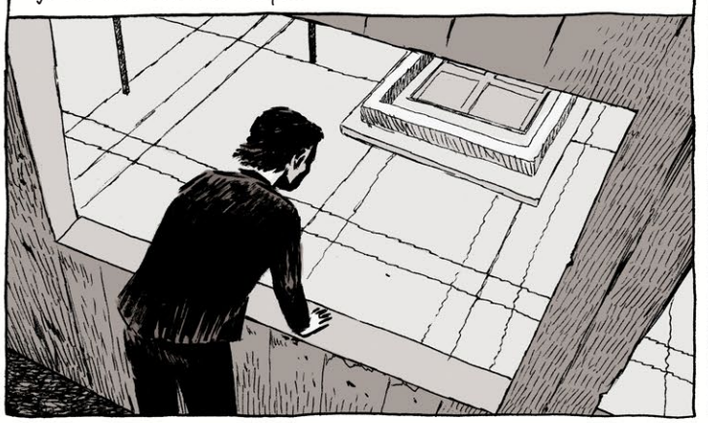
Pour trouver la clé du problème, mes recherches doivent s'orienter selon plusieurs axes. Qui était ce Domingues ? Pourquoi s'est-il jeté dans le vide ici même ?

Me voilà dans de beaux draps ! Ça n'est pas normal, ou du moins rationnel, d'avoir ce genre de pressentiment. Ça laisse présager une suite funeste. J'aimerais tant partager mes inquiétudes, mais avec qui ?

Je m'imagine mal raconter à un collègue mes cauchemars éveillés, parsemant le récit de détails morbides et de questionnements philosophiques traitant de l'incidence de l'architecture rationaliste sur l'âme humaine.

Je ne me vois pas non plus prendre rendez-vous avec le docteur Toublanc et lui exposer cette même fable, qu'il étiquetterait immédiatement «délire de persécution».

Il ne me reste qu'à trouver seul la solution à ce mystère. Or pour ça, je vais avoir besoin de temps...



Je n'ai qu'à me mettre en arrêt maladie. Tout le monde le fait, et je n'ai jamais abusé de ce système de couverture sociale dont je suis un rouage à part entière. Moi qui tamponne 1 500 heures par an des demandes de congés placebo, j'ai aussi droit à une semaine de repos.

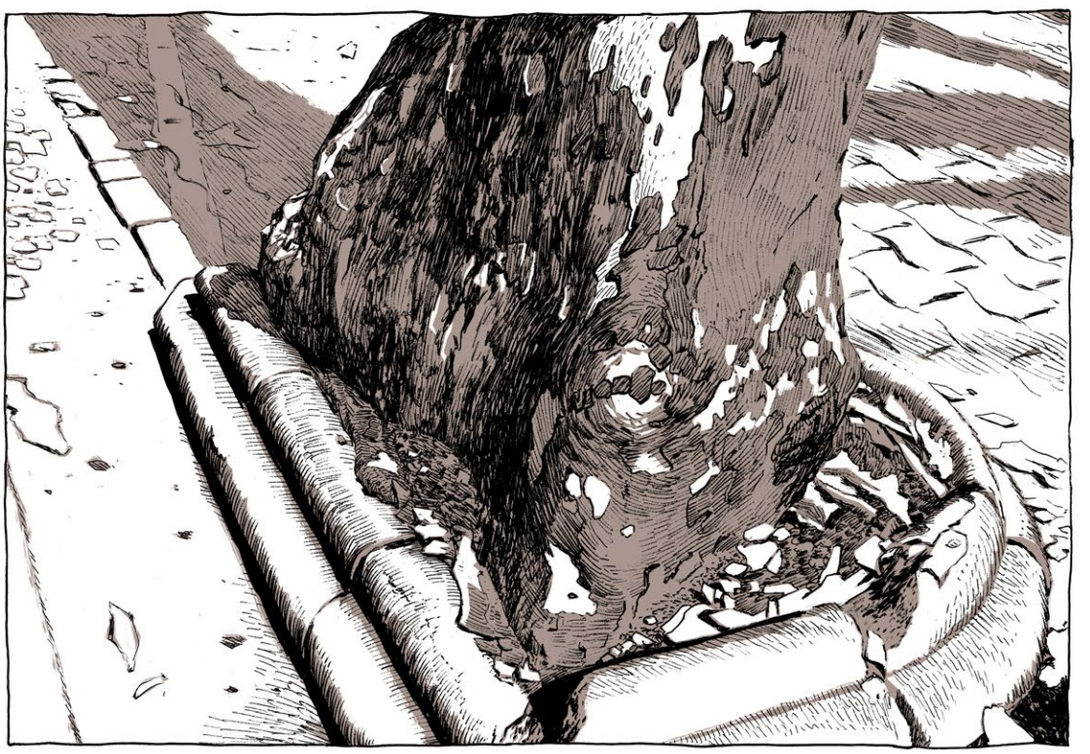
Je n'aurai aucun mal à convaincre la médecine du travail, d'autant que ça commence à faire un bon moment que ces pensées de chute me ravagent la tête...

... et que mon rendement s'amenuise jour après jour. Mon salaire tomberait certainement sous le seuil de pauvreté si les fonctionnaires étaient payés au mérite.

Demain, je consulterai le médecin du travail.

La nuit me noie sous une marée de questions.
Embourbé dans une vase intellectuelle putride, mon esprit est proche de l'asphyxie.
Un tourbillon subliminal me fait perdre conscience, je sombre dans un sommeil que je ne pensais plus atteindre avant l'aube.

IV - C’est pas dans les lônes que les éléphants s’envolent



ATTENTION ! IL Y A UN ARBRE !

V - L'envers du décor

J'ai vraiment une sale gueule aujourd'hui. Pas besoin de maquillage pour avoir l'air malade, il suffira au médecin de voir ma tête.
Car aujourd'hui, c'est le grand jour.
J'ai décidé de me faire arrêter. Je ne déjeunerai pas, je vais y aller à jeun, le ventre noué par mes angoisses et la faim.
Un curieux hasard fait que le 100 Lafayette accueille aussi une antenne de la médecine du travail, réservée au secteur privé.
Travaillant pour le public, je dois me rendre à celle de ma collectivité. Dommage. J'aurais aimé inquiéter le médecin officiant dans ce lieu maudit en le mettant en garde contre les dangers qu'il court à venir travailler ici chaque jour.
CPAM
J'ai oublié mon parapluie, et je commence à être trempé...
Si je n'arrive pas à me faire arrêter pour dépression, peut-être voudront-ils bien me trouver une pneumonie.

Caisse primaire d'assurance maladie. Me voici face à mon destin. Aujourd'hui, je n'entre pas à la sauvette par la porte de service, mais par l'entrée du public...

Il me faut attendre douze minutes pour atteindre le guichet où Renée, la dame de la réception, me donne un ticket d'attente sans même me regarder.

C'est vraiment une machine. Tenir le même discours sept heures par jour, sans se tromper de numéro, ni même regarder les gens... J'avais cru qu'elle m'aurait dévisagé puis reconnu en me disant : — Michel ?! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Un de mes voisins a dans la main un papier qui me semble être une attestation d'invalidité civile. Il le tient si fermement entre ses doigts crispés qu'il va finir par le froisser.

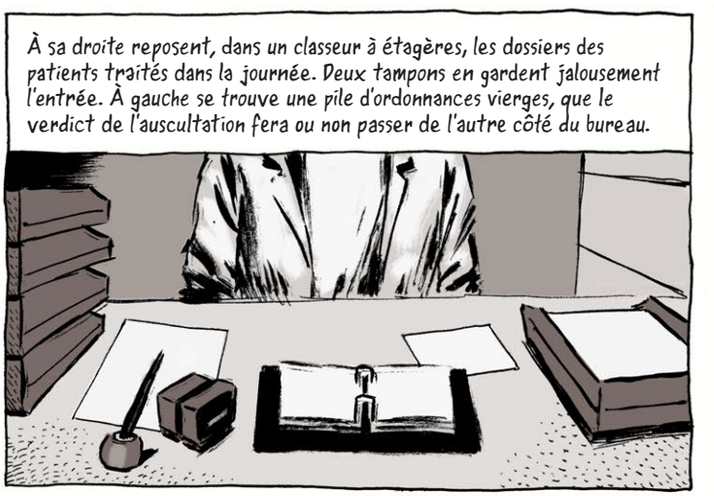
Le pauvre bougre a dû se retrouver infirme à force de couler du béton rance sur les chantiers de France. Et c'est ce même béton, recoulé à l'infini, qui s'infiltre par tous les pores de mon âme et me fait tomber chaque jour un peu plus bas.

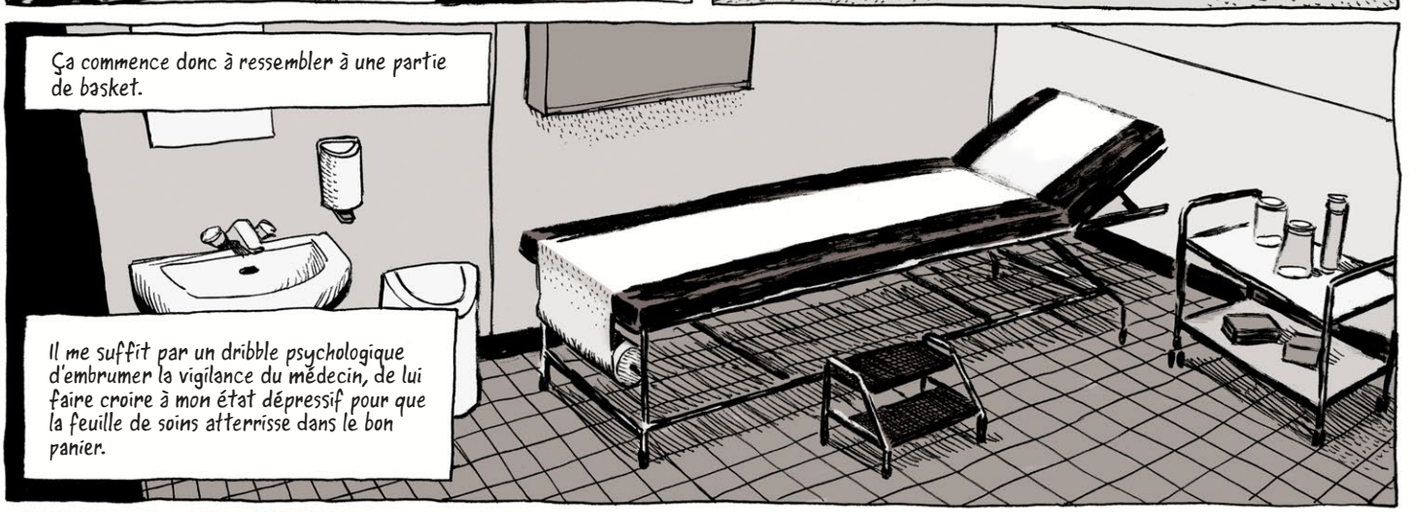
Le panneau lumineux se met à clignoter. 24A. C'est pas pour tout de suite. J'attends encore un bon quart d'heure avant de voir apparaître mon numéro.

ENTREZ.

MONSIEUR?
MONSIEUR MOREL.
JE VIENS VOUS VOIR CAR JE ME SENS TRÈS MAL EN CE MOMENT.

DÉPRIMÉ?
PLUS BAS QUE TERRE, DOCTEUR...
BIEN. NOUS ALLONS VOIR ÇA.


À sa droite reposent, dans un classeur à étagères, les dossiers des patients traités dans la journée. Deux tampons en gardent jalousement l'entrée. À gauche se trouve une pile d'ordonnances vierges, que le verdict de l'auscultation fera ou non passer de l'autre côté du bureau.


Ça commence donc à ressembler à une partie de basket.
Il me suffit par un dribble psychologique d'embrumer la vigilance du médecin, de lui faire croire à mon état dépressif pour que la feuille de soins atterrisse dans le bon panier.

Et dire qu'au rez-de-chaussée, c'est moi qui trie ces papiers. Quand le serpent se mord la queue, le retour à la case départ n'est jamais loin...

Maintenant, j'espère juste ne pas avoir à revenir à mon poste demain et accéder enfin au statut tant convoité de nos jours d'inactif dépressif.

VOUS ÊTES BIEN LE M. MOREL DU SERVICE COURRIER? VOTRE CHEF DE SERVICE M'A DIT QU'EN CE MOMENT VOUS N'ÉTIEZ PAS TRÈS BIEN. DES SOUCIS?

C'est maintenant que la partie se joue. Je dois le convaincre de mon mal-être sans qu'il m'envoie chez les fous. J'ai préparé un plan au cas où il aborde mon état psychologique. Il ne reste plus qu'à l'exécuter.

OUI, JE N'EN PEUX PLUS... TOUTE CETTE VIE...

À QUOI BON?

JE N'AI AUCUN AMI, JE ME LÈVE POUR ALLER TRAVAILLER, JE RENTRE CHEZ MOI, JE N'AI QU'UNE ENVIE...

... DORMIR, AFIN DE FAIRE PASSER LE TEMPS.

JE NE FAIS RIEN DE MA VIE, ET J'AI L'IMPRESSION DE NE COMPTER POUR PERSONNE.

Il faut que mon discours soit haché, taillé par de grands silences, où myriades de myriades d'anges défilent sans se faire remarquer, et que son rythme soit décousu, presque incohérent, pour injecter au médecin une dose de compassion.

J'AI PLUSIEURS FOIS ENVISAGÉ DE METTRE FIN À MES JOURS... JE N'AI PAS ENCORE TROUVÉ LA FORCE DE SAUTER LE PAS...

... MAIS J'AI CETTE ENVIE DE TOMBER DU HAUT D'UN IMMEUBLE...

... ET DE ME RÉPANDRE SUR LE SOL À LA VUE DE TOUS.

IL PARAÎT POURTANT QUE LA DÉFENESTRATION EST UN MODE DE SUICIDE PLUTÔT FÉMININ.

DE TOUTE FAÇON, JE NE MANQUERAI À PERSONNE. JE SUIS REMPLAÇABLE. ON TROUVERA FACILEMENT QUELQU'UN POUR TAMPONNER LES FEUILLES DE SOINS, CE NE SONT PAS LES CHÔMEURS QUI MANQUENT... ET PUIS...

... JE NE SUPPORTE PLUS LES BRIMADES QUOTIDIENNES DE MES COLLÈGUES, LEUR FAÇON DE RAGOTER DERRIÈRE MON DOS, DE DÉTRUIRE LE PEU DE VIE PRIVÉE QUI ME RESTE.

PAS DE FAMILLE À QUI PARLER, DES GENS QUI POURRAIENT VOUS REMONTER LE MORAL?

Ah! La famille! Je pourrais lui en parler des heures, mais je n'ai pas envie de lui conter mon histoire en détail.

Qu'est-ce qu'il veut entendre ? Que j'ai été pondu une nuit d'hiver par une mère indigne ? Que seize années plus tard, grâce à la décision favorable du juge des tutelles, Simone (c'est son petit nom) s'est retrouvée débarrassée du rejeton qu'elle avait ignoré comme l'herpès qui rongeait sa vulve ? Ou que moi, jeune homme fraîchement affranchi, j'ai été tout heureux de quitter ce foyer parental qui ne m'avait offert jusque-là qu'indifférence et solitude ?

PERSONNE, JE VOUS DIS. MES PARENTS M'ONT OUBLIÉ DEPUIS LONGTEMPS. ÇA VA FAIRE DIX ANS QUE JE NE LES AI PAS VUS...

ILS NE M'ONT PAS DONNÉ LA MOINDRE NOUVELLE, MAIS JE PENSE QU'ILS SONT ENCORE EN VIE. S'ILS ÉTAIENT CREVÉS, LES POMPES FUNÈBRES M'AURAIENT ENVOYÉ LA FACTURE.

Je n'ai pas été un enfant désiré, et ma mère me l'a bien fait sentir. Elle est tombée en cloque à force de se faire culbuter par tout ce qui passait sur son chemin. De ce que je sais, elle n'est pas tombée enceinte qu'une fois, mais après plusieurs coups d'aiguille à tricoter, elle s'est lassée des lavements à l'eau chaude et des infections vaginales que provoquaient les avortements répétés en ces temps où ils n'étaient pas légaux.

Par instinct de survie plus que par instinct maternel, elle m'a gardé dans son ventre et a épousé le premier venu, un poivrot, agent de la SNCF, plus âgé de vingt ans et stérile de surcroît. Il n'a jamais endossé la paternité dont il aurait pu se sentir investi et ne m'a donc pas reconnu. De toute façon, je n'aurais jamais considéré cette crevure alcoolique comme mon père.

Le seul cadeau qu'il m'ait fait en seize ans de vie commune, c'est une place pour un match de foot minable que ce crevard avait obtenu gratuitement par le comité d'entreprise des cheminots ; un bon vieux Lyon – Louhans-Cuiseaux, du temps où le club croupissait en deuxième division.

Le reste n'a été que néant total. Bien qu'il n'ait jamais été violent envers moi, il m'a ignoré, tout simplement. Pas un regard, pas une attention, pas un compliment. Ses seuls mots ont été pour me donner des ordres ménagers ou pour me faire sortir leur vieux berger allemand qui puait la gale.

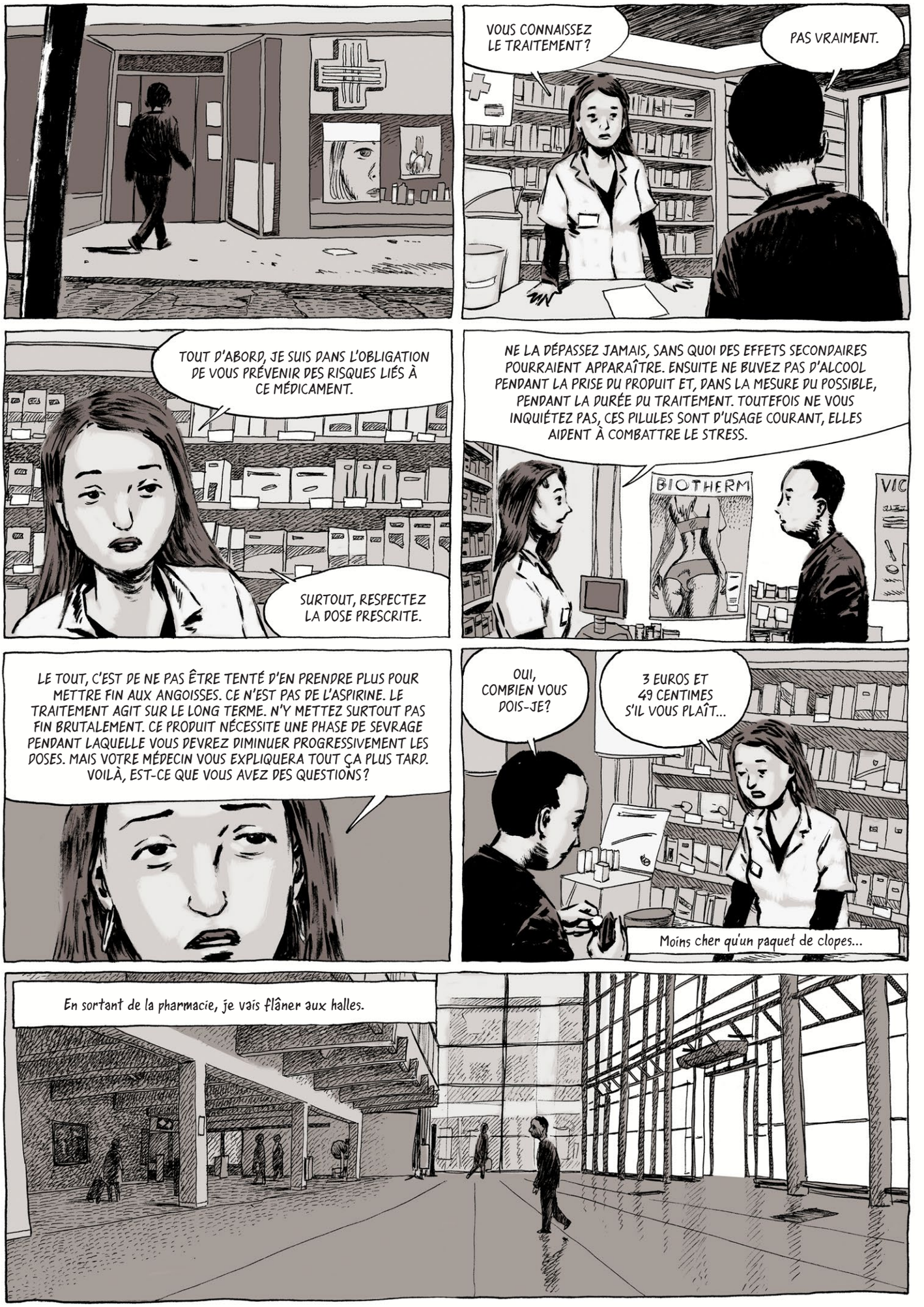
Je n'ai quasiment partagé aucun souvenir de vacances avec eux. Lorsqu'ils partaient, quinze jours par an au mois d'août à la Grande-Motte, ils me confiaient, comme on dépose ses bagages à la consigne, à ma grand-tante Jeanne. Pendant deux semaines, souvent plus d'ailleurs, j'étais traité comme un petit-fils.

C'est sur ses conseils et grâce à son travail de sape auprès de ma génitrice que j'ai obtenu mon émancipation. Depuis ce jour, je n'ai revu ma mère qu'une fois, pour une histoire de paperasse.

Même si je ne fais pas part de tous ces détails au médecin, je sens que ma mayonnaise de dépressif est en train de prendre, mes supérieurs ayant déjà évoqué mon cas avec lui... Ma visite a beau être opportune, il semble déjà au courant de mon passage à vide.

Le tour est joué. Je suis arrêté. Je vais pouvoir me concentrer sur mes recherches.

J'ai toujours été réticent aux antidépresseurs, mais pour la première fois j'ai l'occasion de tenter l'expérience. Après tout, ça me calmera un petit peu. C'est pas franchement agréable d'avoir des visions morbides superposées en permanence à la réalité.


VOUS CONNAISSEZ LE TRAITEMENT ?
PAS VRAIMENT.
TOUT D'ABORD, JE SUIS DANS L'OBLIGATION DE VOUS PRÉVENIR DES RISQUES LIÉS À CE MÉDICAMENT.
SURTOUT, RESPECTEZ LA DOSE PRESCRITE.
NE LA DÉPASSEZ JAMAIS, SANS QUOI DES EFFETS SECONDAIRES POURRAIENT APPARAÎTRE. ENSUITE NE BUVEZ PAS D'ALCOOL PENDANT LA PRISE DU PRODUIT ET, DANS LA MESURE DU POSSIBLE, PENDANT LA DURÉE DU TRAITEMENT. TOUTEFOIS NE VOUS INQUIÉTEZ PAS, CES PILULES SONT D'USAGE COURANT, ELLES AIDENT À COMBATTRE LE STRESS.
BIOTHERM
VIC
LE TOUT, C'EST DE NE PAS ÊTRE TENTÉ D'EN PRENDRE PLUS POUR METTRE FIN AUX ANGOISSES. CE N'EST PAS DE L'ASPIRINE. LE TRAITEMENT AGIT SUR LE LONG TERME. N'Y METTEZ SURTOUT PAS FIN BRUTALEMENT. CE PRODUIT NÉCESSITE UNE PHASE DE SEVRAGE PENDANT LAQUELLE VOUS DEVREZ DIMINUER PROGRESSIVEMENT LES DOSES. MAIS VOTRE MÉDECIN VOUS EXPLIQUERA TOUT ÇA PLUS TARD. VOILÀ, EST-CE QUE VOUS AVEZ DES QUESTIONS ?
OUI, COMBIEN VOUS DOIS-JE ?
3 EUROS ET 49 CENTIMES S'IL VOUS PLAÎT...
Moins cher qu'un paquet de clopes...
En sortant de la pharmacie, je vais flâner aux halles.

Je tombe sur une vitrine où de nombreux abats sont finement présentés. Et si j'achetais du foie ? D'habitude, je n'aime pas ça... Mais cette tranche posée sur l'étal du boucher me fait envie.

C'est la dernière, elle baigne dans un jus bien saignant. Farinée, avec quelques petits oignons et un bon beurre noir, ça a fait ses preuves. Après tout j'aime bien le foie gras... Allez...

Il fait son poids ce foie de veau. 300 grammes, je vais jamais réussir à tout avaler... Mais qu'est-ce qui me prend de vouloir bouffer du foie ?

Heureusement les viscères, c'est pas cher. Je passe chez le marchand de vin histoire d'arroser un peu mon repas. J'y prends un petit côtes-du-rhône. Au diable les recommandations de la pharmacienne.

Oh et puis merde j'ai faim. Un coup vite fait à la poêle, ça ira bien.

En attendant que le beurre crépite, je dévore des yeux mon butin... C'est qu'un p'tit bout cru, ça doit pas être dégueu...

Je plante un croc dedans, puis un deuxième. Ça saigne. Et j'aime ça. C'est spongieux et frais en même temps.

Et soudain, je sens. Mes naseaux sont bouchés par le sang qui gicle, mais ils laissent passer une fumée grasse et noire. Ça m'étouffe.

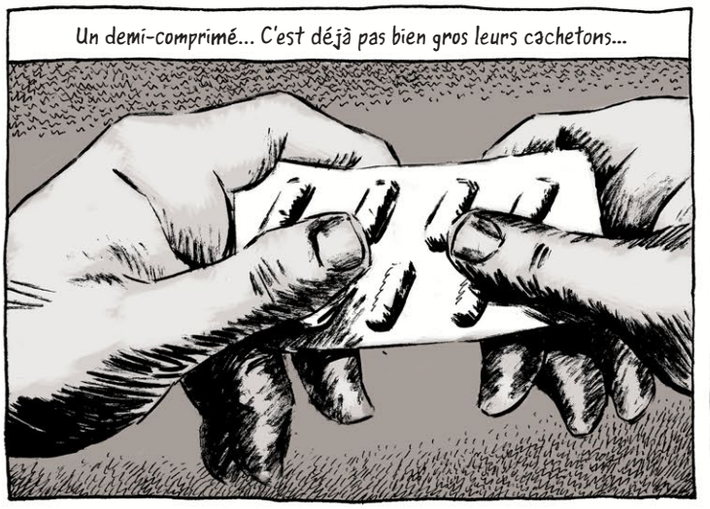
Je coupe le gaz et me jette vers la fenêtre pour ramoner mes conneries...

La fumée et le graillon ne se sont pas encore dissipés. J'ai mal au crâne. Ça va être l'heure du comprimé. Mais avant, mon foie a 75 centilitres de jaja à filtrer. Et le problème, c'est que mon œsophage n'en a pas encore vu la couleur.

«... rue de Tournon, à proximité du Sénat. Selon les policiers venus constater les faits, il se serait tranché la gorge puis se serait tiré une balle de 11,43 dans la tête. Un arsenal composé de diverses armes de gros calibre a été saisi dans l'appartement. Météo. Il fera gris demain sur la France...»

Un verre, deux verres, trois verres, je sais pas combien de verres ça contient une bouteille. Et puis au point où on en est, on n'a qu'à prendre la pilule avec une petite goutte. C'est pas ça qui fera déborder le vase.

Un demi-comprimé... C'est déjà pas bien gros leurs cachetons...

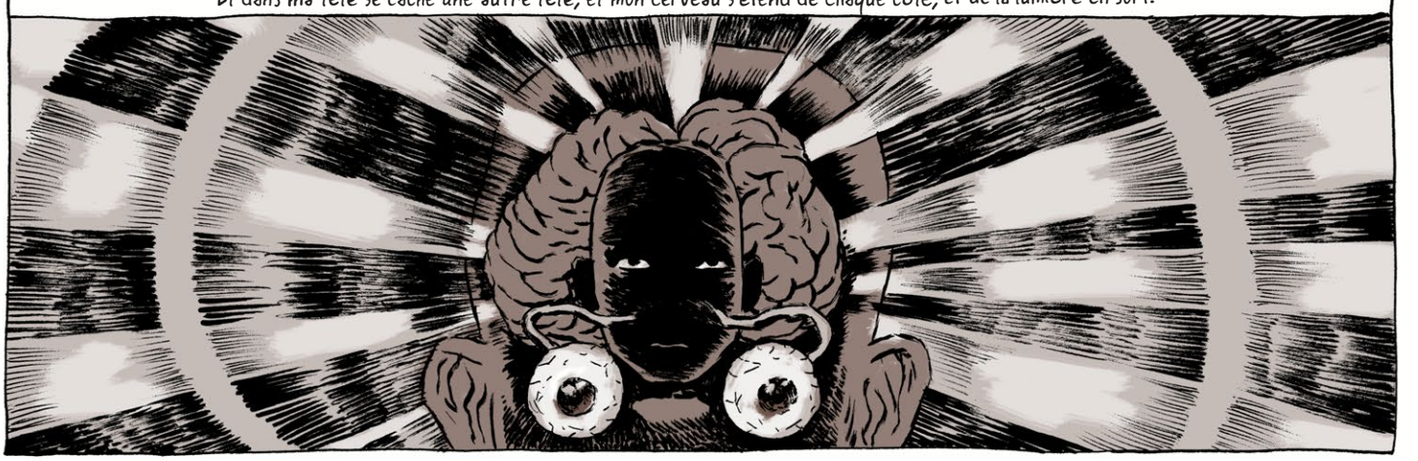


Alors si en plus il faut larder dedans, ça sert plus à rien.

Un énième coup plus tard, la chape de plomb qui m'écrase le crâne ne sonne plus. J'ai une tiare sur la tête. Elle n'est ni en or ni en diamant, mais en coton.

J'ai une couronne de coton sur le front. Je perds mon temps, je regarde de partout et je vais je ne sais où. Les anges rêvent de moi. Ils voudraient me léguer leurs ailes.

Et dans ma tête se cache une autre tête, et mon cerveau s'étend de chaque côté, et de la lumière en sort.



J'irradie, je m'enflamme, c'est le soleil qui me transperce... Je n'ai pas d'ailes, pas plus que deux têtes. J'ai juste un fusil et une machette, et je tranche la tête de mes ennemis vaincus.

Et je joue au foot avec. Et je viole leurs femmes. Et je mutile leurs enfants.

On roule sur des corps carbonisés, mais nos amortisseurs en ont vu d'autres.

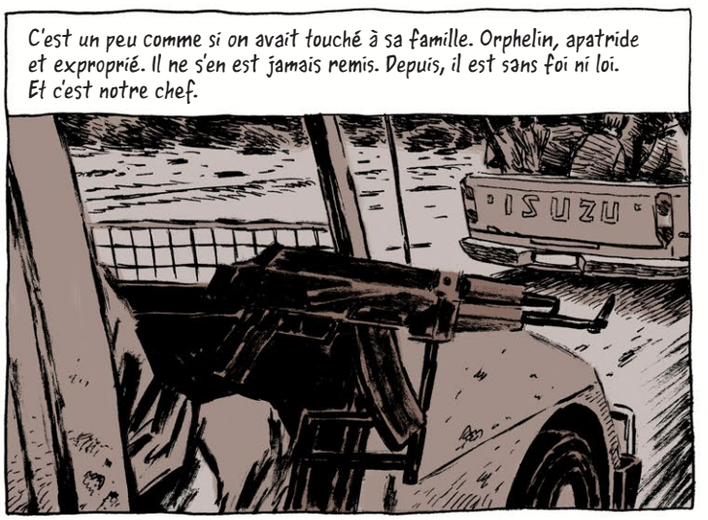
On a mis les têtes des chefs vaincus sur une vieille cantine qui traînait sur le plateau arrière. On dirait des sculptures.

Putain, on est les seuls Français ici. Personne ne peut connaître ça.

Pas même Paulus, l'autre Blanc de la compagnie. On le surnomme capitaine Rocket parce que c'est lui qui forme les autochtones à l'usage des armes lourdes. Et puis parce que son vrai nom, c'est Paulus Ruckeert.

C'est un Afrikaner. Il vivait en Rhodésie et s'en est fait chasser par des Nègres rouges. Il a vu l'armée dans laquelle il servait en tant qu'artilleur démantelée.

C'est un peu comme si on avait touché à sa famille. Orphelin, apatride et exproprié. Il ne s'en est jamais remis. Depuis, il est sans foi ni loi. Et c'est notre chef.



Il donne des ordres dans sa langue natale à l'hélico chargé d'assurer la surveillance de notre convoi. Je n'entends que des consonnes gutturales. Je ne comprends rien à ce qu'il raconte. Au moins, personne ne pourra décrypter cette communication.

Ce soir, on rentre à notre base de Molumbo, après trois jours passés sur le plateau, à harceler les forces gouvernementales, à brûler leurs terres, à sacrifier leurs enfants et à enrôler les survivants.
On n'en a qu'une dizaine.

Une dizaine de gosses. On a tué leurs parents sous leurs yeux sans qu'ils ne sourcillent. Des durs. De toute façon, la rumeur circule vite dans la savane. Ils savent très bien que les fuyards, les pleurnicheurs et les rebelles sont exécutés.

Si ces gosses veulent avoir une chance de survivre, ils n'ont qu'à accepter leur sort et taire leurs gueules. Pour calmer tout le monde, on a pris l'habitude d'organiser des jeux avant de tout mettre à sac. «Manche courte, manche longue», c'est un classique sur lequel on ne reviendra pas.

Mais «Papa baïonnette», ça va plus loin. Le gamin qui est capable de tuer son père pour sauver sa peau, eh ben celui-là on sait qu'il rechignera pas à faire la basse besogne.

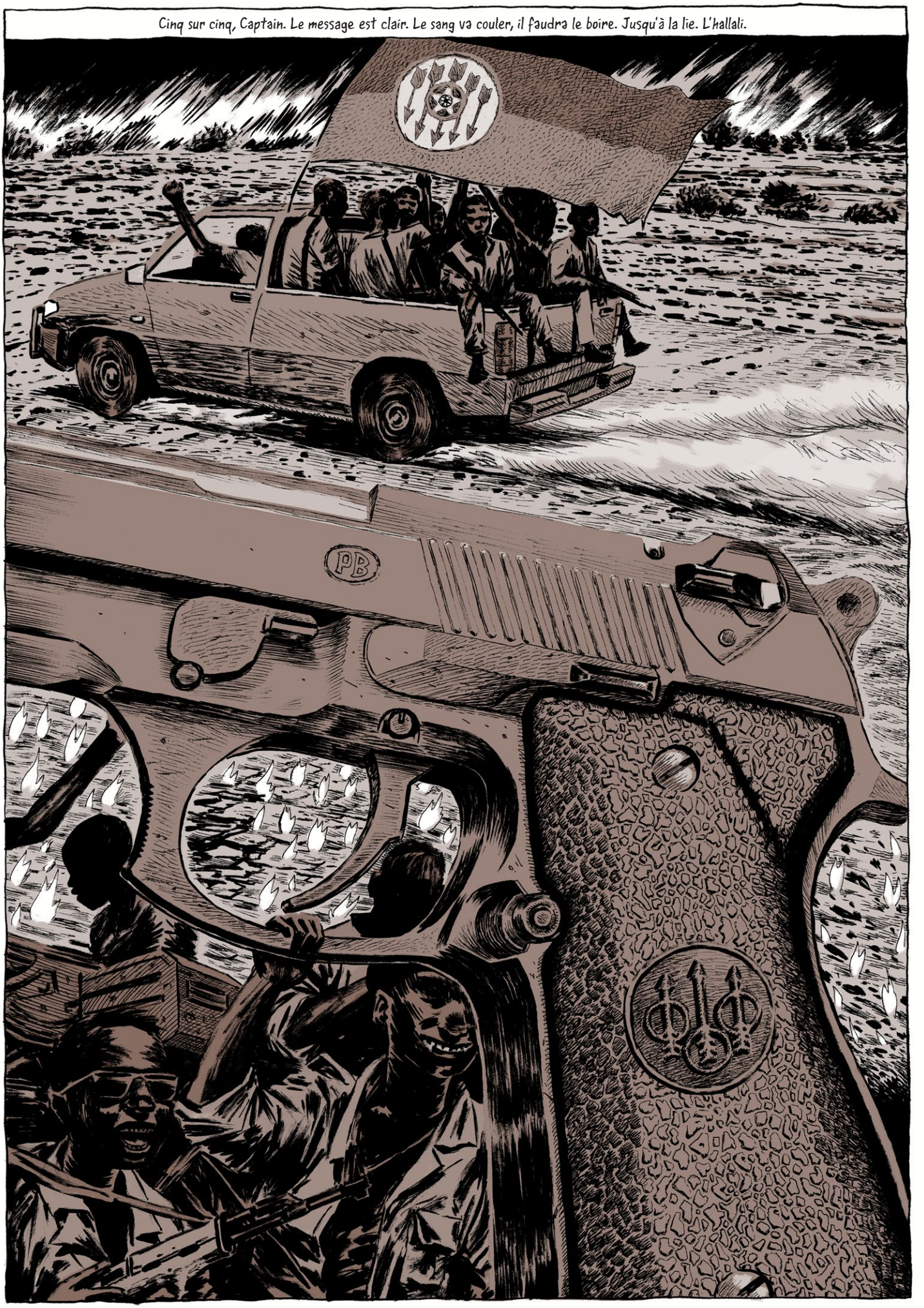
CE SOIR LES GARS, JE COMPTE SUR VOUS. IL VA FALLOIR FAIRE UN EFFORT. MÊME SI ON LES AIDE DANS **LEUR PUTAIN DE GUERRE**, CES HYÈNES NOUS **VOMISSENT.**

SI ON VEUT PAS SE RETROUVER **POIGNARDÉS** DANS LE DOS UN DE CES QUATRE MATINS, VA FALLOIR Y PASSER. ON VA LEUR MONTRER QU'ON EST DES **GUERRIERS**. ON VA PAS SE RETROUVER DANS CETTE CASSEROLE, LES GARS.

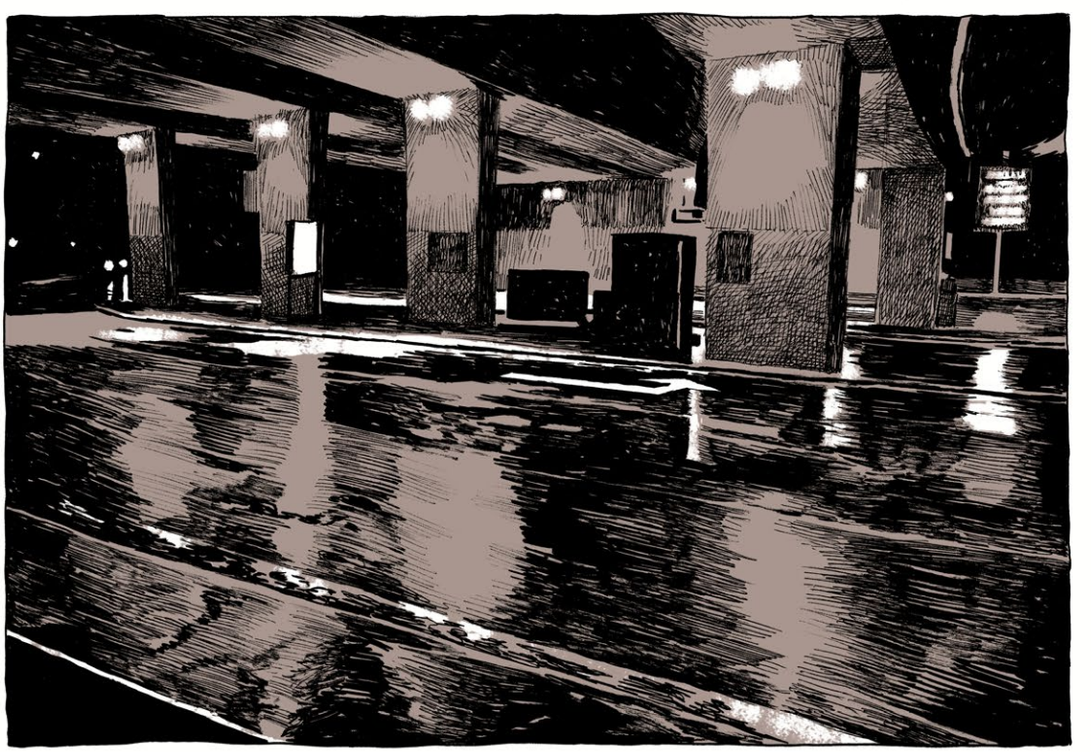
MAIS CAPITAINE ...

POURQUOI T'ES VENU ICI, HEIN? **POURQUOI?** POUR **DÉFENDRE LEUR CAUSE?** NON, POUR LE POGNON, COMME NOUS TOUS! L'OR ET LE SANG, MEC. Y A QUE ÇA QUI NOUS RELIE À EUX.

LEUR **PUTAIN** D'OR FLOTTE DANS UN **PUTAIN** DE BAIN DE SANG. ET COMME JE COMPTE PAS Y FAIRE COULER LE MIEN, JE SUIS PRÊT À BOIRE DEDANS, JUSQU'À LA DERNIÈRE GOUTTE POUR RÉCUPÉRER MES PÉPITES. **COPY?**


Cinq sur cinq, Captain. Le message est clair. Le sang va couler, il faudra le boire. Jusqu'à la lie. L'hallali.
PB

VI - Noir, blanc, rouge



Un grand vide se réverbère sur le carrelage sale de ma cuisine.
Un terne rai de soleil vient baver sur mon crâne, émietté comme l'assiette qui s'est brisée sur le sol.

Ma respiration, irrégulière, est brouillée par un mal de bide perçant.

J'essaye de remonter le temps, mais un noir intense broie chacun de mes neurones d'une force si lancinante que tout souvenir qui tente de ressurgir se retrouve violemment comprimé dans les tréfonds de mon esprit...

... refoulé dans un abîme vertigineux qui aurait fait perdre l'équilibre au plus averti des psychanalystes.

J'aime pas les trous noirs. Je n'ai aucun souvenir de ma soirée. Je me rappelle juste avoir bouffé du foie cru, et rien que d'y penser ça me donne le tournis.

Ce soir, ça va être diète diurétique. De la soupe au chou ou un bouillon de poireau et au lit.

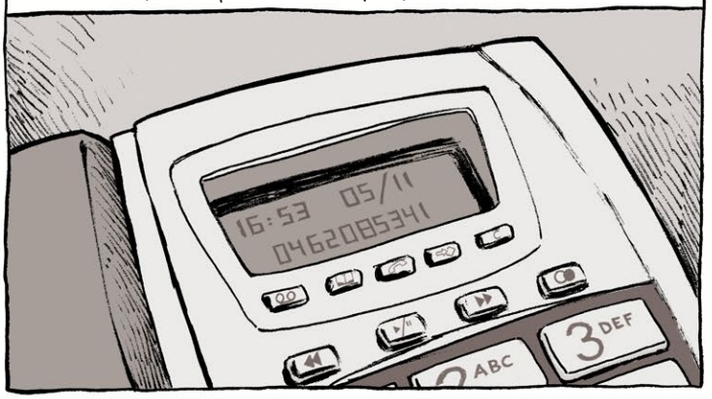
Je m'affale sur le lit et décide de me laver le cerveau avec un bon vieux film hollywoodien.

Les images d'hyperviolence et de justice solitaire me bercent avec indolence, je m'endors paisiblement. C'est la nuit noire et j'espère ne pas rêver.

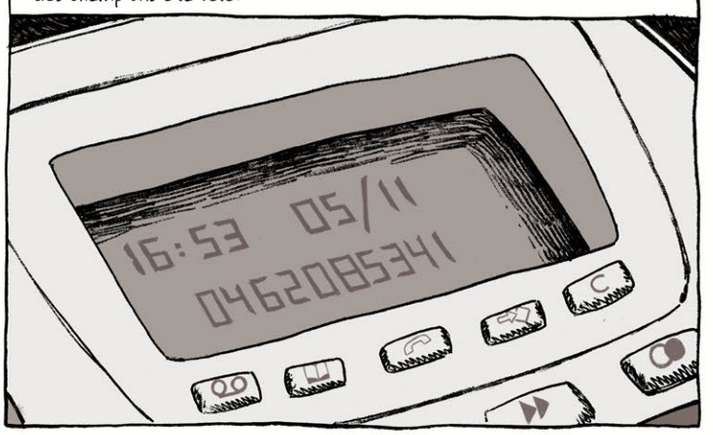
Une journée de congé passée à dormir sur le carrelage puis à larver devant la télévision... j'ai comme l'impression d'avoir perdu du temps.

C'est ma première pensée lorsque je me réveille, tard, trop tard, à 16 heures passées. Ma tête me fait encore mal.

Dans une grosse heure il fera presque nuit et je suis trop fatigué pour sortir prendre l'air. Je décide donc de rester calfeutré, à me reposer encore, en espérant que demain sera plus profitable.



Roger prend de mes nouvelles et me prévient que ce soir il y a Ligue des champions à la télé.



Incapable de faire autre chose que de regarder la télévision, j'attends qu'il me rappelle en m'avachissant sur mon lit.

Je peux quand même pas rater ça. Le Bayern de Munich. Déjà étrillé 3-0 deux ans auparavant. La revanche promet d'être chaude. D'autant qu'Élber, le Brésilien bavarois de Lyon, va retrouver ses anciens coéquipiers. Le kaiser du football germanique et président du club, Franz Beckenbauer en personne, a promis, en guise de défi, 10 000 euros à l'attaquant transfuge s'il réussit à planter un but contre son ancien club.

ALLEZ, J'APPORTE LA BIÈRE, TU FAIS LES PÂTES !

ÇA ROULE, ROGER. TU VIENS VERS 8 HEURES ?

J'Y MANQUERAI PAS MON P'TIT MICHEL ! À T'À L'HEURE !

Bien manger c'est important. « Tant qu'on a la paix et les quatre repas… », aime d'ailleurs répéter Roger avec qui je n'ai en commun que le goût pour la bouffe et le football.

Or ces derniers temps, mon rythme de vie décousu m'a fait sauter plus d'un repas ; quant à la paix, je suis encore bien loin de l'armistice.

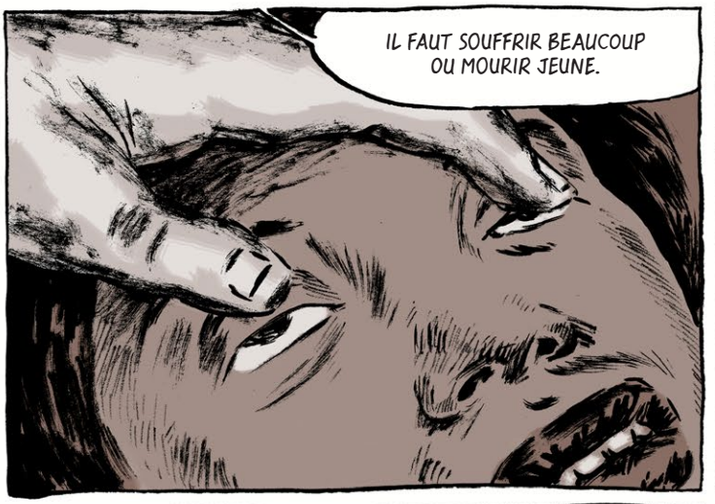
Je ne pense plus à grand-chose et les minutes s'éclipsent, à mesure que les benzodiazépines anesthésient mes tristes synapses.

Tout s'est enchaîné très vite, les spaghettis, les rumeurs d'avant-match, le pack de bières et le but d'Élber.

Puis Roger est parti, j'ai pris mes 3 milligrammes du soir et c'est déjà jeudi matin.

Tout ça a duré encore deux jours. Deux jours durant lesquels j'ai fait des choses insignifiantes dont je ne me souviens pas très bien.

RENDS-TOI UTILE, PÉTASSE.

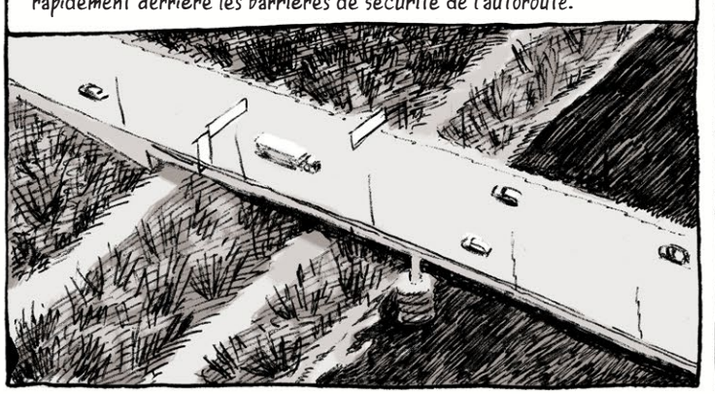


C'est l'endroit idéal pour se débarrasser du corps.

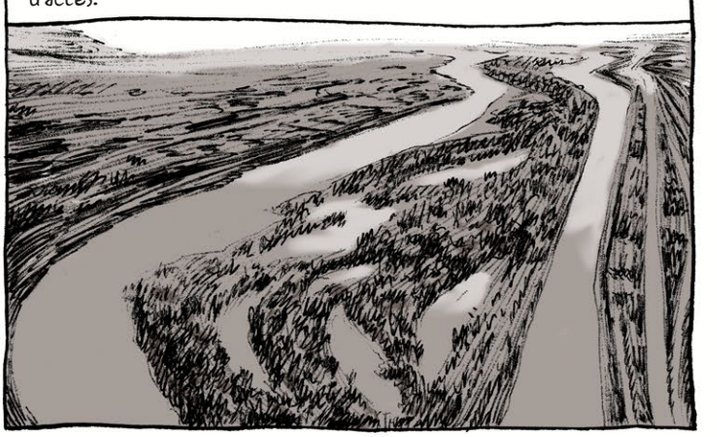
Je me réveille, ce bras du Rhône fantasmagorique en tête. Ma bouche a le même goût âcre que la boue de Feyzin.

Je ne suis jamais allé dans cette région du sud de Lyon où le Rhône se sépare en deux bras, quelques kilomètres après le confluent.

On la devine, pour qui est attentif, lorsque l'on traverse le fleuve par l'A7, entre les deux gigantesques pôles chimiques de Pierre-Bénite et de Feyzin. On peut apercevoir furtivement une île oblonque, disparaissant rapidement derrière les barrières de sécurité de l'autoroute.

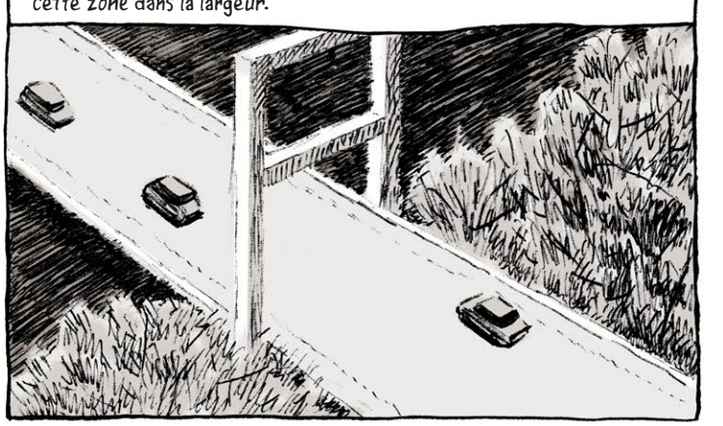


Cette île, qui s'étend sur une dizaine de kilomètres, n'a guère de points d'accès.



Seuls quatre ponts l'enjambent. Deux relient Vernaison à Solaize, le troisième, un peu plus au nord, la connecte à la raffinerie de Feyzin et le dernier, tout en amont du Rhône, conduit à un barrage hydroélectrique.

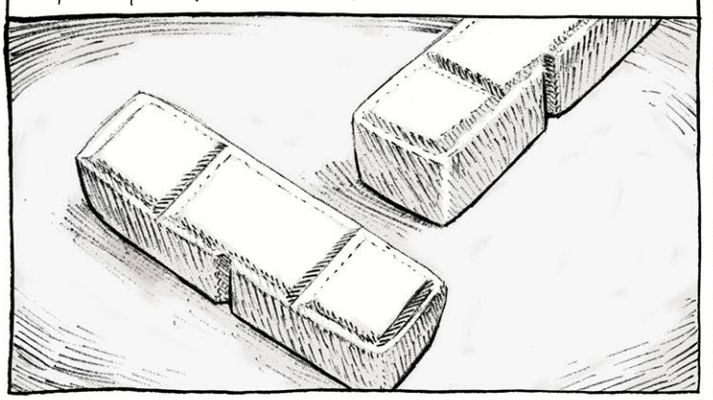
Il n'y a apparemment aucune route longitudinale, en dehors d'un minuscule tronçon qui mène à un étang. On ne peut donc que traverser cette zone dans la largeur.



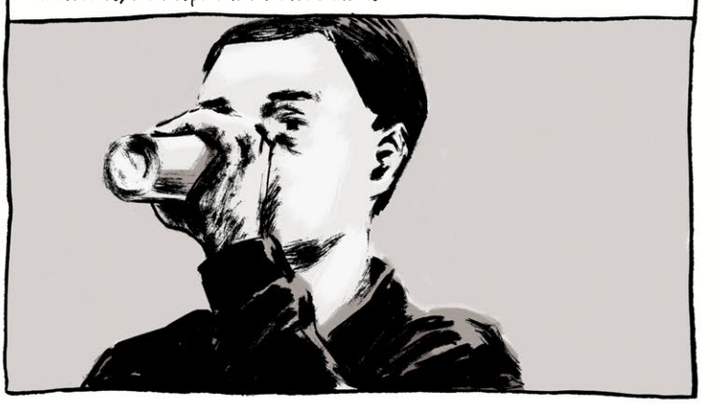
L'endroit est assez mal desservi. Aucun bus ne franchit l'île. Seules deux lignes passant au sud de l'agglomération la frôlent.

Je n'ai qu'à prendre le bus et traverser à pied. Mais c'est trop tard pour aujourd'hui, et demain c'est dimanche. Je n'ai pas envie de me retrouver coincé sur l'île pour avoir raté le dernier bus de 16 h 20, si tant est qu'il existe.

Je décide de remettre ma petite visite touristique à lundi. La prise de mes comprimés rythme la fin du week-end, qui file aussi vite que la coupure de pub du film du dimanche soir.



Finalement, c'est efficace ces merdes. Ça va faire une semaine que j'ai commencé le traitement, et en dehors de quelques cauchemars nocturnes, mon esprit me torture moins.



Il faut dire que je ne pense quasiment plus, mon cerveau étant mis en veille par les tranquillisants et la télévision.

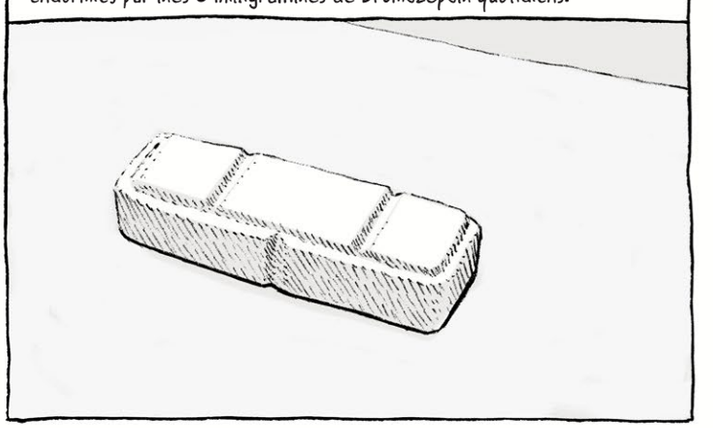
Domingues, encore lui... Mais bon sang, qu'ai-je donc fait pour qu'il me hante à ce point ?

La nuit, cotonneuse à souhait, ayant porté conseil, je décide de prendre rendez-vous avec ce professeur Toublanc. Depuis le temps que l'on me serine avec lui, qui sait, peut-être pourra-t-il m'aider après tout.

Je ne veux pas subir le même sort que l'autre affreux. Mais j'y tends de jour en jour, tant je sens sa présence qui m'appelle à la rejoindre.

Je ne sors quasiment pas de la semaine, respecte scrupuleusement la posologie de mon traitement et ne bois pas une une goutte d'alcool.

Ce n'est pas que je me sente mieux, mais mes hormones d'angoisse sont endormies par mes 6 milligrammes de Bromazépam quotidiens.



Je profite également de cette semaine de repos pour rendre visite à ma vieille tante Jeanne.

Comme d'habitude, j'ai droit à ses sermons militants. Ça la gêne que je sois devenu un scribouillard à la solde de l'État et que je ne fasse rien pour la collectivité à part archiver et tamponner des feuilles de soins, elle qui m'a éduqué dans la tradition libertaire.

Elle passe une bonne partie de l'après-midi à me parler de la nécessité de faire la grève. Elle me narre ses exploits du temps où elle était syndicaliste à la CNT. Elle en avait connu des grèves, et des féroces.

Je lui fais part de mon cynisme envers les mouvements sociaux qui animent la société active.

Moi les grèves j'en ai pas grand-chose à foutre. Trente-cinq heures par semaine, c'est déjà pas mal, avec les congés payés et les congés maladie en prime, que demander de plus ? Mais faut toujours qu'elle insiste, éculant ses vieux arguments syndicalistes.

Alors qu'elle me conte avec malice les violentes grèves de Marseille de 1947 notamment contre l'arrivée du plan Marshall, je repense à l'éducation qu'elle m'a donnée.

« Et alors, les briseurs de grève, des gangsters qui trafiquaient la blanche ; tiens, toi qui aime le foot, ça devrait te plaire. Comme par hasard, tu vois, Marseille était à cette époque champion de France ; eh bien ces mafieux, quand ils tabassaient pas les dockers qui refusaient de déballer la farine américaine – de la vraie farine, du blé, pas de la blanche ; la came c'est encore une autre histoire... »

« ... eh bien ces mafieux, ils sortaient en boîte avec les footballeurs du Vélodrome. Et ces couillons de prolétaires, après la grève, ils trouvaient rien de mieux que d'aller au stade...
J'te jure, ça tournait vraiment pas rond. »

Jeanne est une femme âgée qui a décidément eu une vie peu commune. C'est la sœur aînée de ma grand-mère maternelle, morte dans les années 1960 avec son mari dans un accident de car. Quand ma mère a été placée à l'orphelinat, Jeanne a été la seule personne de la famille à s'occuper d'elle, et ce malgré le lourd handicap que ma tante avait contracté un triste jour d'hiver, un certain 8 février 1962, à Paris, au métro Charonne.

Contrairement à sa sœur, elle n'a pas été victime d'un accident de transport en commun. Elle a été tabassée par les forces de l'ordre lors d'une manifestation anti-OAS.

Dur destin pour une femme qui a combattu tour à tour dans les Brigades internationales puis dans la Résistance, qui a survécu aux phalangistes et aux SS. Je l'ai toujours connue handicapée mais c'est une des personnes les plus actives qu'il m'ait été donné de fréquenter.

Pas un jour ne s'écoule sans qu'elle n'écrive une lettre à un prisonnier, signe une pétition ou s'entretienne par courrier avec des militants des quatre coins du globe. Ancienne correspondante du journal *le Libertaire*, elle a soutenu dès la fin de la Seconde Guerre mondiale le Viet Minh, la lutte pour l'indépendance de l'Algérie et la plupart des causes indépendantistes pendant la décolonisation.

Si elle avait dénoncé la révolution culturelle en Chine, le côté guérilla populaire du maoïsme l'avait fait rêver. Elle était farouchement antisoviétique depuis le coup de Budapest en 1956. Mai 68 était passé sous sa fenêtre sans qu'elle puisse monter sur les barricades. Mais finalement elle ne regrette pas de n'avoir pu participer à cette « cour de récréation bourgeoise ».

Elle a préféré supporter les groupuscules communistes révolutionnaires tels que les sandinistes, les Brigades rouges, la Fraction armée rouge, Action directe, j'en passe et des pires.

En ce moment ce sont les néozapatistes du Chiapas qui la fascinent. Elle est fière d'avoir une lettre signée de la main du sous-commandant Marcos en personne.

Aujourd'hui, les temps sont à l'altermondialisme, mais à plus de 80 ans, elle se réclame toujours de l'anarcho-syndicalisme. Elle n'éprouve donc aucune sympathie pour les organisations du type Attac, dont le nom lui évoque le supermarché d'en bas de chez elle, et qui parle de taxer la Bourse, plutôt que de la détruire.

Moi, je n'ai jamais rien eu d'un rebelle. Si je peux la remercier d'avoir initié mon esprit à la critique, ses idées révolutionnaires, qui m'ont fait rêver quand j'étais gosse, ne m'ont guère contaminé.

Avoir une tante comme la mienne m'a en revanche grandement aidé pour mes études. Je me suis spécialisé dans l'entre-deux-guerres, la montée des fascismes, le Front populaire, la révolution russe, la III^e^ République, toutes ces conneries. Avec ses souvenirs de la guerre d'Espagne et des milieux révolutionnaires de ces années, mon mémoire sur ces temps troubles du XX^e^ siècle a regorgé d'anecdotes et de détails que l'on ne trouve pas dans les livres.

J'ai passé tout l'après-midi chez elle à caresser ses chats pendant qu'elle me parlait politique. Puis je suis rentré chez moi et n'ai fait que manger et comater.

La veille de mon rendez-vous chez le professeur Toublanc, il y a quelque chose que je ne digère pas. Ça doit être les moules au vin blanc du soir. Mon bide me lancine, c'est comme si de l'acide picorait ma panse.

Mes douleurs gastriques redoublent d'intensité, d'autant plus que je pense à ma consultation du lendemain. Toublanc. La nausée monte.

Les petites moules se décomposent à vue d'œil, on dirait des vagins putréfiés.

L'odeur, mélange de graisse rance, d'acide, d'ammoniac et de pourriture, est telle que le haut-le-cœur me reprend de suite.

Dans cette petite jungle, le bout du sentier mène à l'innommable. Nul explorateur n'a jusque-là découvert cette nécropole.

Je m'éloigne du charnier et m'affale dans mon canapé, le bide ruiné par tant de souffrances.

Il est vraiment temps que j'aille consulter ce professeur Toublanc. Je ne peux plus supporter ces visions morbides.

J'imagine malheureusement le discours qu'il va me tenir sur mes hallucinations. Construction de l'esprit. C'est l'expression que je déteste le plus en psychologie. Mais au point où j'en suis, il faut bien que je fasse quelque chose ; je ne vais tout de même pas finir mes jours sous antidépresseurs.

Je me rends donc le lendemain à mon rendez-vous avec le renommé psychiatre. Son cabinet est à Villeurbanne.

Dans le métro, les baffles crachotent un vieux tube d'Eurythmics qui dit «I travel the world and the seven seas». Moi, je n'ai jamais eu que deux fleuves à traverser.

Parfois, un troisième coule dans ma bouche et me donne mal à la tête. Je suis coincé dans cette ville et je n'ai pas d'autre échappatoire que mes vertiges architecturaux.

C'est ici : avenue Henri-Barbusse. Les Gratte-ciel, comme c'est étrange... Encore un endroit où la chute est possible. À croire que ce psychiatre n'a pas été placé sur ma route au hasard.

Pour du logement social, c'est haut standing. Ils avaient du goût à l'époque.

Pendant vingt longues minutes, je feuillette des magazines insipides.

J'allais dire des visions, mais il m'aurait de suite rangé du côté des aliénés illuminés.

NE PRENEZ PAS MAL CE QUE VOUS ALLEZ ENTENDRE, MAIS JE CONSIDÈRE QUE LES COMPORTEMENTS QUE VOUS SOUHAITEZ VOIR DISPARAÎTRE ONT ÉTÉ ACQUIS DE FAÇON DÉFECTUEUSE, À PARTIR D'UNE SITUATION DONNÉE QU'IL VA NOUS FALLOIR RETROUVER. JE SUIS ICI POUR VOUS AIDER À ATTEINDRE CE BUT ET À CORRIGER CES MÉCANISMES.

COMBIEN DE TEMPS DURE UNE THÉRAPIE?
CELA DÉPEND DU PATIENT. À LA FIN DE NOTRE ENTRETIEN, JE POURRAI VOUS EN DIRE PLUS. DONC, VOUS ME PARLIEZ DE CHUTE. JE VOUS ÉCOUTE...

HEU... C'EST UNE LONGUE HISTOIRE. IL Y A UN IMMEUBLE MODERNE, ASSEZ IMPOSANT, VOUS LE CONNAISSEZ PEUT-ÊTRE, IL EST VERS LA PART-DIEU. VOUS SAVEZ, CETTE DOUBLE BARRE D'IMMEUBLE TOUTE GRISE, À LA PERSPECTIVE EFFROYABLE. ENFIN, TOUS LES JOURS, POUR ME RENDRE À MON TRAVAIL, JE PASSAIS DEVANT. JE POUVAIS PRENDRE UN AUTRE CHEMIN, MAIS QUELQUE CHOSE ME POUSSAIT À Y RETOURNER INDÉFINIMENT. ET À CHAQUE FOIS... À CHAQUE FOIS, JE M'IMAGINAIS UNE FEMME ME TOMBER DESSUS. JE VOUS PASSE LES DÉTAILS MORBIDES...

IL FAUDRA Y VENIR, MONSIEUR MOREL.
OUI, PLUS TARD. DONC, JE REDOUTAIS CE MOMENT, MAIS J'Y ÉTAIS EN QUELQUE SORTE RÉSIGNÉ.

VOUS PARLEZ AU PASSÉ?
OUI. PARCE QU'IL EST ARRIVÉ, CE MOMENT. PAS COMME JE L'AVAIS IMAGINÉ, MAIS D'UNE CERTAINE MANIÈRE... UN HOMME S'Y EST DÉFENESTRÉ IL Y A PEU. ET JE ME SENS COUPABLE DE SA MORT.

VOUS LE CONNAISSIEZ?
NON. J'AI JUSTE CROISÉ SON REGARD UN QUART D'HEURE AVANT QU'IL NE MEURE, À LA TERRASSE D'UN CAFÉ. ET J'AI LU SON HISTOIRE DANS LE JOURNAL.
UN PROXÉNÈTE, QUI S'EST SUICIDÉ PEU AVANT UNE AUDIENCE AU TRIBUNAL.

VOUS AVIEZ DES LIENS AVEC CE PERSONNAGE?
NON, AUCUN. MAINTENANT, OUI. COMMENT EXPLIQUER... JE SUIS SÛR QU'IL A COMMIS DES CRIMES HORRIBLES DANS SA VIE. ET D'UN REGARD, JE L'AI JUGÉ.
ET IL S'EST PRÉCIPITÉ DANS LE VIDE.
HMMM... INTÉRESSANT. TRANSFERT PSYCHOPOMPE...

AVANT CET ÉPISODE, JE N'ÉTAIS OBSÉDÉ QUE PAR LA CHUTE, PAR LA VERTICALITÉ ET PAR LES HAUTS ÉTAGES. MAIS DEPUIS QUE JE SUIS SOUS TRAITEMENT, JE NE SUIS PAS RETOURNÉ AU TRAVAIL ET JE NE SUIS DONC PAS REPASSÉ DEVANT CET IMMEUBLE. NON, DEPUIS QUINZE JOURS, C'EST LA VISION D'UN MARAIS QUI M'OBSÈDE.

JE VOUS ARRÊTE. CET IMMEUBLE, VOUS Y AVEZ VÉCU? OU DES PARENTS, PEUT-ÊTRE?

PAS QUE JE SACHE. C'EST JUSTE QU'IL SE PRÊTE MERVEILLEUSEMENT À CE GENRE DE DÉLIRE. DONC, CES MARAIS, JE N'Y SUIS JAMAIS ALLÉ, MAIS JE SAIS QU'ILS EXISTENT. DANS CE QU'ON APPELLE LES LÔNES, DES BRAS ASSÉCHÉS DU RHÔNE, AU SUD DE LYON. ET FIGUREZ-VOUS, PUISQUE VOUS VOULIEZ DES DÉTAILS MORBIDES, QU'IL Y A UN CHARNIER LÀ-BAS.

UN CHARNIER AVEC LES PROSTITUÉES QU'IL A TUÉES ET ENTERRÉES. JE L'AI VU FAIRE!

JE VOUS ARRÊTE TOUT DE SUITE, NE PRENEZ PAS NON PLUS VOS RÊVES POUR LA RÉALITÉ. PERMETTEZ-MOI, MAIS CECI EST UNE MANIFESTATION DE VOTRE INCONSCIENT, IL N'Y A PAS DE CHARNIER LÀ-BAS.

CROYEZ-EN MON EXPÉRIENCE, C'EST UNE CONSTRUCTION MENTALE. VOUS ME PARLIEZ DE VOTRE TRAITEMENT D'ANTIDÉPRESSEURS. QUEL ÉTAIT-IL? EST-CE QUE VOUS L'AVEZ RESPECTÉ?

ON M'A PRESCRIT 6 MILLIGRAMMES DE BROMAZÉPAM PAR JOUR, QUE J'AI PRIS MÉTHODIQUEMENT... VERS LA FIN. AU DÉBUT, JE VOUS L'AI DIT, J'ÉTAIS AU FOND DU GOUFFRE, TRÈS ANGOISSÉ, ET J'AI BU BEAUCOUP D'ALCOOL.

TOUT S'EXPLIQUE CHER MONSIEUR MOREL. CE NE SONT PAS DES MÉDICAMENTS À PRENDRE À LA LÉGÈRE. LA PRISE D'ALCOOL AVEC CES COMPRIMÉS PEUT ÊTRE TRÈS DANGEREUSE. VOS RÊVES DE CHARNIER SONT SANS DOUTE FORT DÉSAGRÉABLES, MAIS VOUS AURIEZ TRÈS BIEN PU VOUS METTRE ENCORE PLUS EN DANGER.

J'AI PEUR QUE NE VOUS FASSIEZ CE QU'ON APPELLE UN TRANSFERT AVEC CETTE PERSONNE, APPAREMMENT PEU FRÉQUENTABLE. POURQUOI, JE N'EN AI PAS ENCORE LA MOINDRE IDÉE, MAIS JE PENSE QUE NOUS POURRONS TRAVAILLER DESSUS ASSEZ VITE. CE GENRE DE CAS EST ASSEZ FRÉQUENT, MÊME SI LE CARACTÈRE MORBIDE DE VOTRE HISTOIRE, IL EST VRAI, MÉRITE QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENTS.

TOUT À L'HEURE, VOUS ME PARLIEZ DE CONCEPT. IL VA AUSSI VOUS FALLOIR TRAVAILLER SUR LES IDÉES QUE VOUS VOUS FAITES À PROPOS DE VOUS-MÊME ET DE VOTRE ENVIRONNEMENT. VOUS ABORDEZ BEAUCOUP DE SYMBOLES. LEQUEL ASSOCIEZ-VOUS À LA CHUTE?

IL Y EN A BEAUCOUP... LE PREMIER, SANS DOUTE, C'EST LE PÉCHÉ ORIGINEL.

EH OUI... ET DONC VOUS VOUS SENTEZ COUPABLE. EN PSYCHOLOGIE, IL Y A AUSSI D'AUTRES INTERPRÉTATIONS À LA CHUTE, SAVEZ-VOUS? ET CE SURTOUT CHEZ LES HOMMES. EST-CE QUE VOUS SOUFFREZ DE TROUBLES SEXUELS?

C'EST-À-DIRE?

Je rougis un peu. Je n'aime pas parler de ça à un inconnu.

IMPUISSANCE, ÉJACULATION PRÉCOCE ? MASTURBATION COMPULSIVE ?

PAS VRAIMENT. JE N'AI PAS DES RELATIONS SEXUELLES TRÈS RÉGULIÈRES, MAIS J'EN AI QUELQUEFOIS, ET TOUT SE PASSE TRÈS BIEN. QUANT À LA MASTURBATION...

VOUS N'AVEZ PAS LU FOUCAULT ? DOIT-ON ENCORE SE METTRE DES POIDS AUX COUILLES POUR NE PLUS BANDER LA NUIT ?

MAIS NON, IL NE S'AGIT PAS DE ÇA ! NOUS ABORDERONS CES THÈMES LORS D'UNE AUTRE SÉANCE. JE PENSE QUE VOUS N'ÊTES PAS PRÊT À ENTENDRE CE QUE J'AI À VOUS DIRE.

LES GRATTE-CIEL, C'EST PHALLIQUE, LA CHUTE C'EST LE TROU ; SI C'EST DE CASTRATION DONT VOUS VOULEZ ME PARLER...

VOUS AVEZ DÉJÀ FAIT DE LA PSYCHOLOGIE MONSIEUR MOREL ?

VOUS CITEZ FOUCAULT, FREUD...

DISONS QUE J'AIME LIRE. ET JE SUIS COMME QUI DIRAIT LÉGÈREMENT MONOMANIAQUE. J'AIME FAIRE LE TOUR D'UN SUJET. AUTANT VOUS FAIRE PART DE MES SENTIMENTS...

NOUS SOMMES LÀ POUR ÇA.

JE N'AI JAMAIS ÉTÉ TRÈS ÉPRIS DU CÔTÉ RATIONALISTE DE LA PENSÉE MODERNE, DONT LA PSYCHOLOGIE FAIT PARTIE. JE ME SENS PRIS DANS CE CARCAN, ET J'AI ENVIE DE M'EN ÉCHAPPER. REGARDEZ, JE FABULAIS SUR L'ARCHITECTURE MODERNE. MAIS EN LISANT DES TRAITÉS D'ARCHITECTURE, J'AI BIEN VU QUE C'ÉTAIT LE PRODUIT CONSCIENT ET MATÉRIALISÉ DE TOUTES VOS BELLES THÉORIES. ET TOUT ÇA M'AMÈNE ICI, DEVANT VOUS. J'AI PEUR QU'AU LIEU D'ANALYSER NOTRE INCONSCIENT, VOUS VOULIEZ LE MODELER À VOTRE SAUCE. VOUS CRÉEZ VOTRE VÉRITÉ, DOCTEUR.

LE CRÉATEUR SOMMEILLE EN TOUT HOMME.

EXACTEMENT.

Sa dialectique est trop véloce pour moi. Je me sens en danger.

DONC, VOUS ADMETTEZ QUE VOTRE INCONSCIENT PUISSE AUSSI MODELER LA RÉALITÉ SELON SES DÉSIRS ?

JE N'AI PAS ENVIE DE RENTRER DANS CES DÉBATS AVEC VOUS DOCTEUR. JE... JE NE PENSE PAS ÊTRE PRÊT POUR UNE PSYCHOTHÉRAPIE.

POURTANT, VOUS EN AURIEZ BIEN BESOIN.

CERTES...

COMBIEN VOUS DOIS-JE ?

70 EUROS.

Eh bien. Heureusement que ça va m'être remboursé. Dépenser autant pour affronter un tel stéréotype, c'est du luxe. Le trou de la sécu, ça doit aussi être un problème de castration. Ces gens-là, ils devraient pas pouvoir procréer.

Je ne désire aucun autre rendez-vous avec ce professeur Toublanc. En partant, je le remercie tout de même cordialement pour son aide, en baragouinant que j'irai consulter d'autres spécialistes plus en affinité avec ma sensibilité ; je ne veux pas éveiller chez lui plus de soupçons qu'il n'en a déjà. Et j'ai pas envie qu'il m'envoie à l'asile.

En sortant de son cabinet, je n'ai plus qu'une idée en tête : lui prouver un jour que mon charnier n'est pas un fantasme, mais le début d'une enquête sur un vaste réseau de barbouzes.

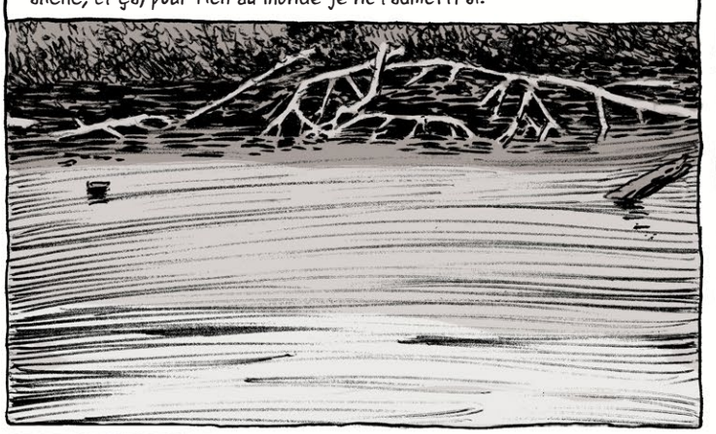
VII - Un lundi au soleil

Ma décision est prise. Je vais déterrer du macchabée dans les îônes.
Mais il va falloir que j'attende lundi, la zone devant en effet être un brin trop touristique le week-end, depuis qu'ils y ont aménagé un sentier de randonnée familiale.
De toute façon, je ne peux aller nulle part ailleurs car ce sont les seuls chemins qui sillonnent cette terre. Si je fais demi-tour, je me retrouve sur la route qui coupe l'île et qui relie Solaize à Vernaison. Super.
Rapidement, le décor devient insensé. La forêt se transforme en jungle sous le coassement des grenouilles.
Dire qu'une grosse partie de la vallée du Rhône devait ressembler à cela avant, à une alternance de brotteaux, de vorgines et de îônes, des mots oubliés du vocabulaire local...
... puis les travaux d'assèchement et de contrôle hydrographique ont fait de ce fleuve impétueux un gros canal...
... tout juste bon à refroidir les réacteurs des centrales nucléaires implantées le long de son cours.

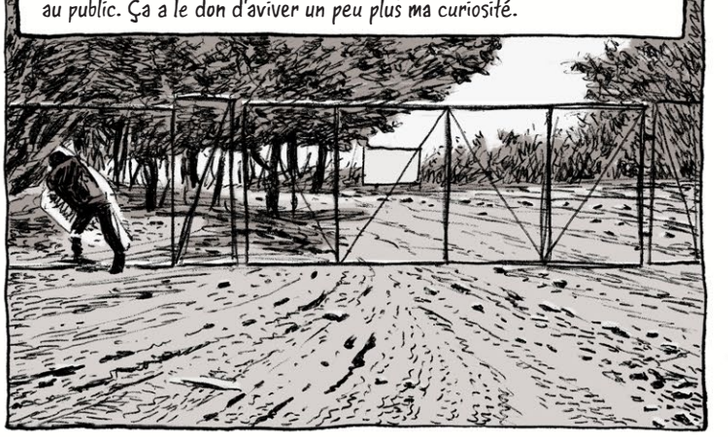
Au bout d'une demi-heure, je comprends que ce n'est pas l'endroit vu dans mes cauchemars. C'est bien trop féerique.

Peut-être ai-je fabulé. Peut être ai-je vu un paysage entièrement construit par mon esprit. Peut-être le professeur Toublanc a-t-il tout simplement raison.

Mais je ne peux pas lui laisser ce plaisir. Ça voudrait dire que je suis aliéné, et ça, pour rien au monde je ne l'admettrai.



Je me rends alors compte que les trois-quarts de l'île sont interdits au public. Ça a le don d'aviver un peu plus ma curiosité.



Sont-ils en train de terrasser la rive ou cherchent-ils la même chose que moi ?

J'ai pris une pelle, une lampe de poche et une bouteille d'eau dans mon sac à dos. J'aurais dû prévoir les bottes en caoutchouc et la machette.

Je suis là, au milieu d'une nature sauvage, sans vraiment savoir pourquoi, à la recherche d'un charnier qui me prouverait que je n'ai pas perdu la raison.

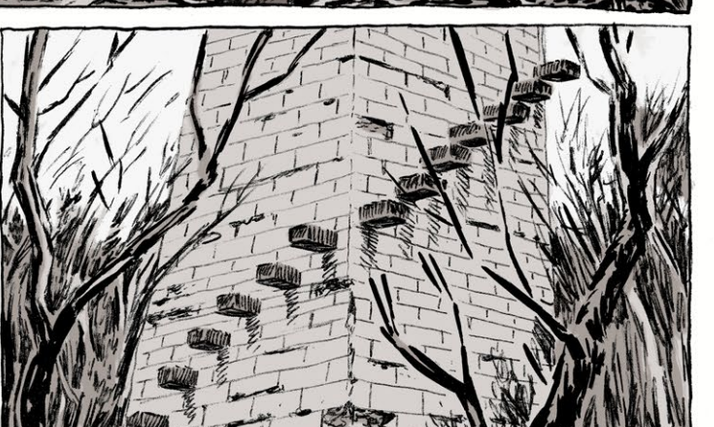
Quelque chose de viscéral m'exhorte à avancer.

Je me suis préparé au spectacle. J'ai même prévu un foulard et des gants pour parer aux désagréments de la putréfaction et j'ai aussi dans une poche une fiole d'essence de lavande pour préserver mon odorat des effluves nauséabondes.

Un frisson m'envahit. Je reconnais les lieux ! Je ne suis jamais venu me balader dans ces coins et pourtant ils me sont familiers.

Il doit y avoir du silure en abondance par ici.

Je suis surpris que Domingues n'ait pas livré en pâture ses victimes à ces poissons poubelles.



La tour aux cubes noirs existe bel et bien.

Je me croirais dans 2001, l'Odyssée de l'espace face au monolithe noir. Face à moi-même et à toutes mes interrogations, la vérité gisant tout près d'ici.

Dans mon rêve, le charnier se trouve au pied de la tour. Mais il n'y a aucune trace de terre fraîchement retournée.

Le père Domingues a dû prendre ses précautions.

Il commence à faire nuit et je n'ai toujours rien trouvé.

Tout à coup, ma pelle bute sur quelque chose de dur. Comme une planche.

CHTOK

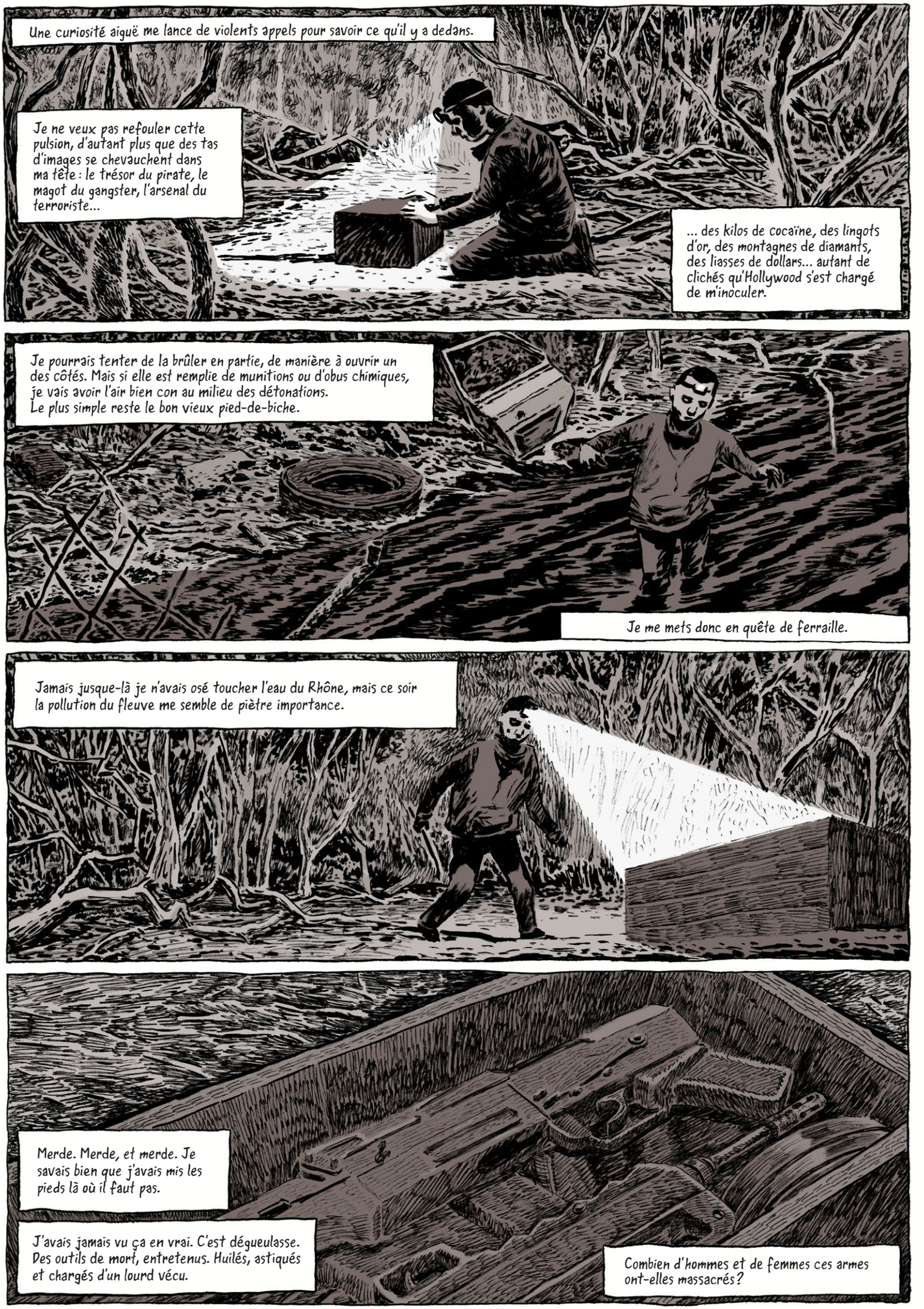
Je ne comprends rien à ce qui est écrit dessus.

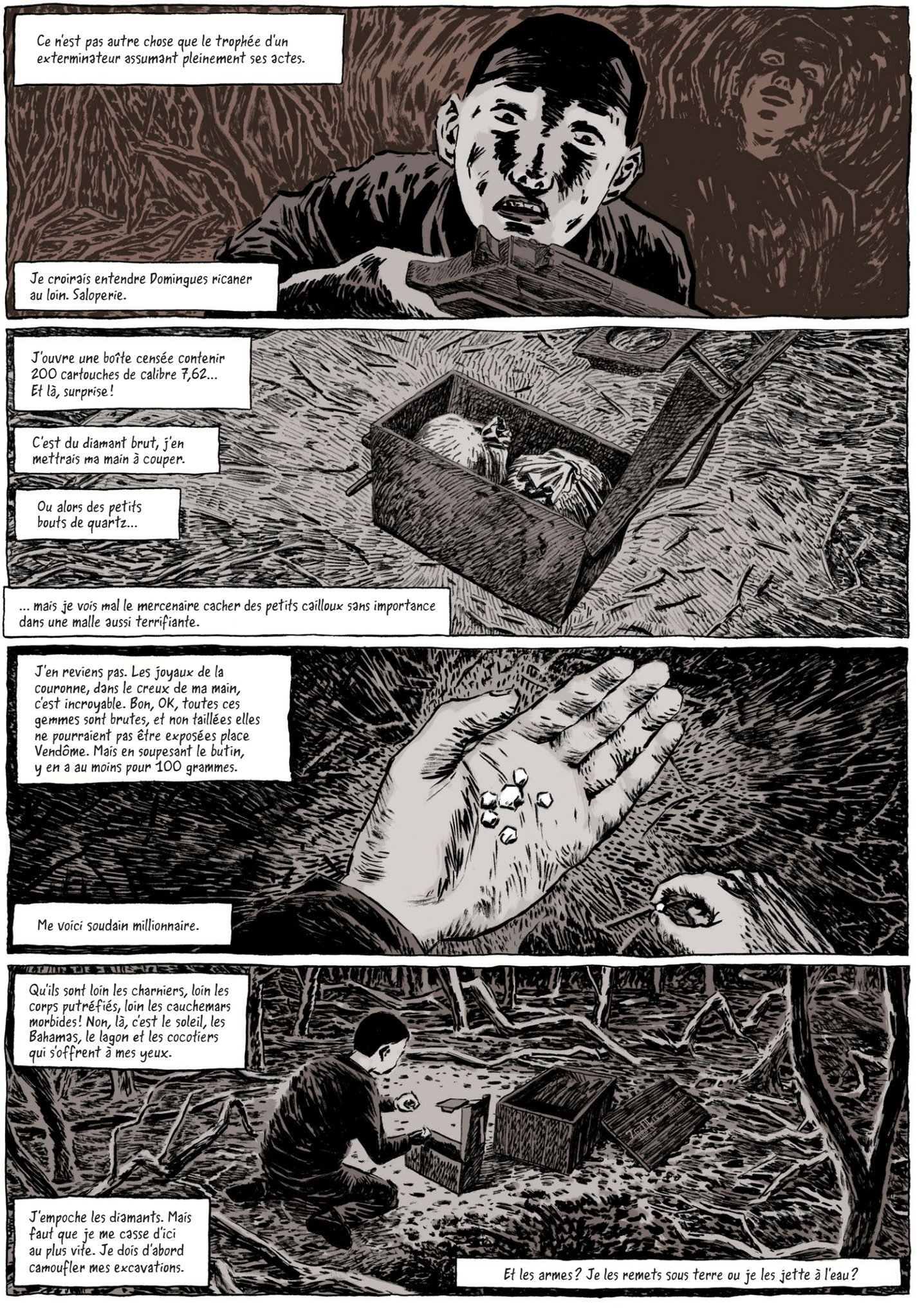
PUTAIN, C'EST UNE CAISSE DE KALACHNIKOVS OU QUOI CE TRUC?

Ça coïncide : un ancien mercenaire, une caisse d'armes et pourquoi pas un butin de guerre. Pour moi, c'est clair : cette découverte ne doit décidément rien au hasard.

J'envisage un instant de renfouir la caisse et de revenir le lendemain avec un équipement approprié.

J'abandonne vite cette idée car je suis bien trop paranoïaque pour la laisser ici. Imaginez un moment qu'elle disparaisse pendant la nuit.


Une curiosité aiguë me lance de violents appels pour savoir ce qu'il y a dedans.
Je ne veux pas refouler cette pulsion, d'autant plus que des tas d'images se chevauchent dans ma tête : le trésor du pirate, le magot du gangster, l'arsenal du terroriste...
... des kilos de cocaïne, des lingots d'or, des montagnes de diamants, des liasses de dollars... autant de clichés qu'Hollywood s'est chargé de m'inoculer.
Je pourrais tenter de la brûler en partie, de manière à ouvrir un des côtés. Mais si elle est remplie de munitions ou d'obus chimiques, je vais avoir l'air bien con au milieu des détonations. Le plus simple reste le bon vieux pied-de-biche.
Je me mets donc en quête de ferraille.
Jamais jusque-là je n'avais osé toucher l'eau du Rhône, mais ce soir la pollution du fleuve me semble de piètre importance.
Merde. Merde, et merde. Je savais bien que j'avais mis les pieds là où il faut pas.
J'avais jamais vu ça en vrai. C'est dégueulasse. Des outils de mort, entretenus. Huilés, astiqués et chargés d'un lourd vécu.
Combien d'hommes et de femmes ces armes ont-elles massacrés?


Ce n'est pas autre chose que le trophée d'un exterminateur assumant pleinement ses actes.
Je croirais entendre Domingues ricaner au loin. Saloperie.
J'ouvre une boîte censée contenir 200 cartouches de calibre 7,62... Et là, surprise !
C'est du diamant brut, j'en mettrais ma main à couper.
Ou alors des petits bouts de quartz...
... mais je vois mal le mercenaire cacher des petits cailloux sans importance dans une malle aussi terrifiante.
J'en reviens pas. Les joyaux de la couronne, dans le creux de ma main, c'est incroyable. Bon, OK, toutes ces gemmes sont brutes, et non taillées elles ne pourraient pas être exposées place Vendôme. Mais en soupesant le butin, y en a au moins pour 100 grammes.
Me voici soudain millionnaire.
Qu'ils sont loin les charniers, loin les corps putréfiés, loin les cauchemars morbides ! Non, là, c'est le soleil, les Bahamas, le lagon et les cocotiers qui s'offrent à mes yeux.
J'empoche les diamants. Mais faut que je me casse d'ici au plus vite. Je dois d'abord camoufler mes excavations.
Et les armes ? Je les remets sous terre ou je les jette à l'eau ?

Autant ne pas prendre de risque inutile et tout remettre comme c'était. J'ai pris soin d'utiliser mes gants pendant tout le temps qu'ont duré les fouilles...
... je suis donc sûr de n'avoir laissé aucune empreinte.
C'est déjà un bon point.

Enfin, Domingues est mort. Il ne peut plus m'accuser de lui avoir volé son bien, ni se venger.
Sans doute était-il le seul à connaître cette planque.

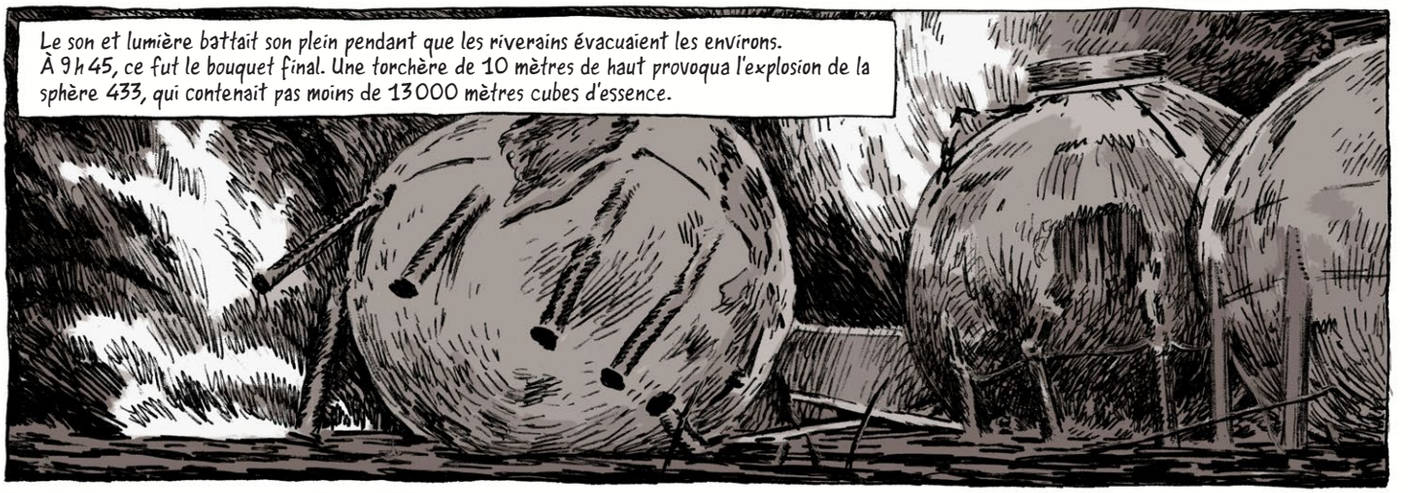
Le seul pont qui enjambe le Rhône de cette rive mène à la raffinerie, peut-être plus loin jusqu'à l'autoroute. Je n'ai pas d'autre choix que de le prendre.

Le 8 décembre n'est pas encore passé, mais je vais assister à une fête des Lumières anticipée. On dénombre seize cheminées dans la raffinerie, dont une crache une flamme qui paraît éternelle.
Quand j'étais petit, je croyais que c'était la flamme olympique, tout comme je croyais que les sphères de propane étaient des boules de pétanque pour géants.

Je n'étais pas né quand, le 4 janvier 1966, un opérateur purgeant une de ces boules avait fait ce que la décence impose de nommer une fausse manœuvre. Du gaz se répandit en nappes jusqu'à l'autoroute toute proche. À 6 h 40, une Renault 8 Gordini lancée à vive allure sur la piste enflamma le nuage. L'incendie, qui ravagea la voiture et son pilote anonyme, remonta à sa source...

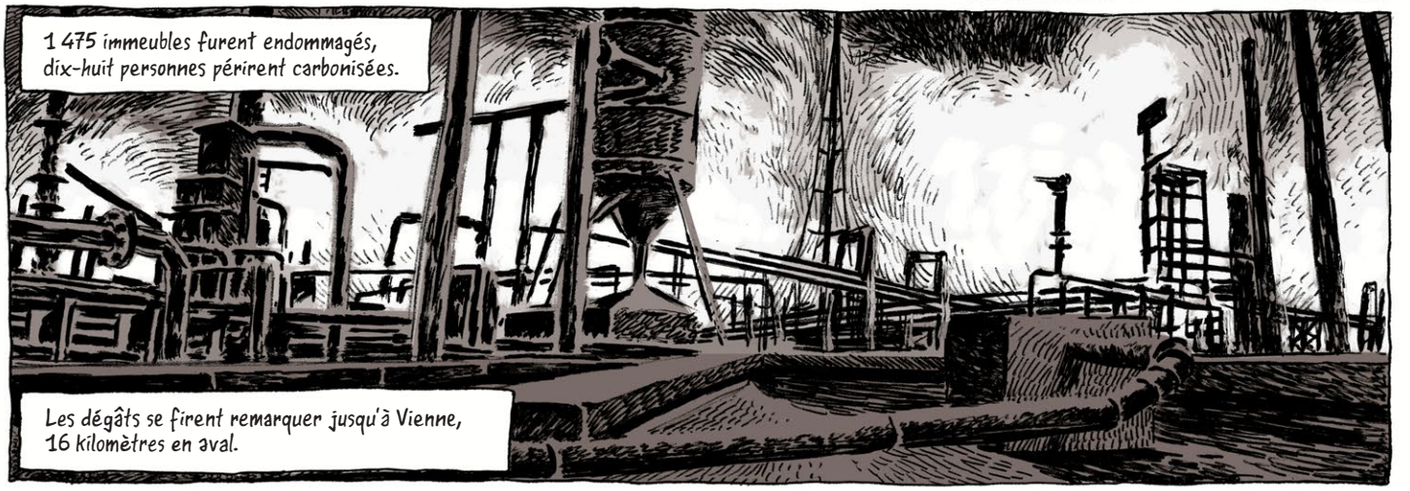
... et fit exploser une sphère de propane.

Le son et lumière battait son plein pendant que les riverains évacuaient les environs. À 9 h 45, ce fut le bouquet final. Une torchère de 10 mètres de haut provoqua l'explosion de la sphère 433, qui contenait pas moins de 13 000 mètres cubes d'essence.



1 475 immeubles furent endommagés, dix-huit personnes périrent carbonisées.

Les dégâts se firent remarquer jusqu'à Vienne, 16 kilomètres en aval.



Je traverse la raffinerie en passant par le seul chemin civil qui la coupe en deux. Le spectacle vaut bien son étoile au guide Michelin et l'appellation contrôlée « Lyon, ville lumière ».

Je ne suis pas fâché de voir arriver un bus au moment où la bruine commence à tomber sur la banlieue.

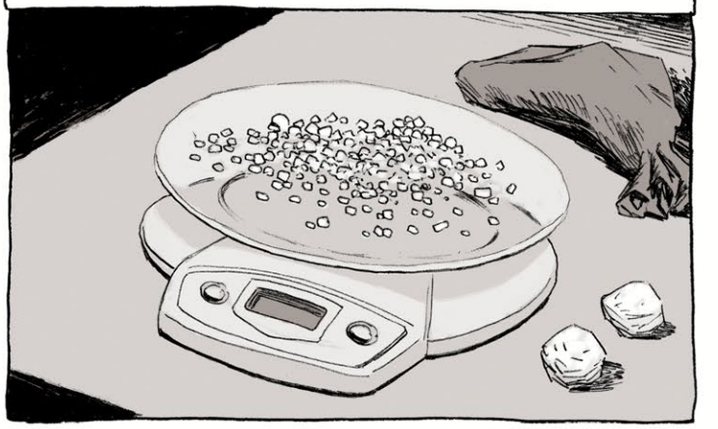
Les fréquences aiguës de son walkman ont rythmé mon trajet jusqu'au terminus, en gare de Vénissieux.

Avec la faune qui traîne par ici, c'est vraiment pas le moment de me faire racketter. Cela dit, avec mon air de gueux sorti de son champ de boue, je ne crains pas grand-chose.

On dirait des cristaux de sucre candy. Je ne peux pas m'empêcher de les prendre dans la paume de ma main et de les étaler devant moi.

Ils ont à peu près tous la même taille et il y en a 194. Pas moins.

La balance m'indique 43 grammes. Sans compter les deux plus gros. Ceux-là sont indescriptibles.



Le premier pèse à lui seul 21 grammes. Le second, un peu plus gros mais un peu moins éclatant, en fait 29. Je sais pas encore combien de carats ça fait, tout ça...

Ce genre de joyaux est réservé aux fastes des sultans de Topkapi, aux mariages princiers de *Gala* ou aux films d'aventures des années 1940, mais pas à moi, misérable rond-de-cuir médico-social.

En un rapide coup d'œil sur Internet, j'apprends qu'un carat équivaut à 200 milligrammes. Donc j'ai là, d'après de sommaires estimations, à peu près 465 carats...

Ça vaut certes moins que le diamant taillé, mais quand même, j'ai de quoi avoir les rognons bien couverts.

Après, je ne vois absolument pas comment je pourrais vendre ces gemmes, ni quel prix en tirer. Je sais juste que le prix d'un diamant dépend de la règle des quatre C : cut, carat, clarity, color, soit taille, masse, pureté et couleur.

De là à savoir à quels critères répondent mes pierres, la réponse viendra d'un spécialiste. Et ces gens habitent Anvers.

Bien que je ne les ai pas vraiment volées, elles ne m'appartiennent pas. J'ai tout intérêt à être très discret. Je n'ai aucun certificat d'origine...

... et j'ai tout lieu de penser que ces joyaux sont de ce genre de cailloux qui financent les guerres civiles, de ceux qui transitent dans l'obscurité, loin des Bourses flamandes.

Des diamants sales. Ça ne va pas être facile de les revendre, surtout pour moi qui ne connais personne dans ces milieux.

Les millions d'euros que j'ai sur la table risquent fort de se voir ronger par de nombreux intermédiaires.

Très vite l'euphorie laisse la place à de nouvelles angoisses. Comment ai-je pu réussir à découvrir la cache juste en empruntant le chemin des rêves, en laissant carte blanche à mes fantasmes? Rien que de penser au lien qui m'unit à Domingues...

... je me sens damné.

Et ce n'est pas le pactole qu'il m'a légué qui va me sauver. Demain, je dois reprendre le boulot. Virtuellement riche, complètement névrosé, je ne me vois pas pointer au bureau avant longtemps.

Je m'avachis sur mon lit en regardant le film de la soirée, C'est pas parce qu'on a rien à dire qu'il faut fermer sa gueule.

Blier, Serrault et Lefebvre convoitent 5 millions planqués dans les chiottes d'une gare, sous la surveillance d'une dame pipi.

Ces histoires de magot me vrillent le cerveau. Je n'arrive pas à rire devant leurs facéties. Mais la fatigue faisant petit à petit son effet...

... je m'endors peu avant le dénouement du film.

VIII - Prof. Fall

La soupe rebelle.

Vous n'y avez jamais goûté ?

Ce soir on va y avoir droit.

Les forces de la Renamo, qu'on épaule, ont frappé un grand coup aujourd'hui. En rasant Pimpao, ce petit village de savane...

... on ne revient pas les mains vides.

Depuis quelque temps les rôles se sont inversés.

Maintenant, les forces gouvernementales redoutent la cruauté des enfants-soldats de la Renamo.

Moi, je suis là...

... je fais mon boulot...

... et je n'ai rien à dire.

Je participe, à mon échelle, à la contre-révolution internationale. On est de toute façon en train de la gagner.

À Berlin, le mur s'est effondré, à Moscou, le régime s'asphyxie...

Et à Maputo, le président Chissano va renoncer au marxisme-léninisme, ouvrant ainsi son pays déjà éventré par vingt-cinq années de guerre au pluralisme.

Mais alors pourquoi se bat-on encore ? Qu'est ce qu'on en a à foutre du Mozambique ? On peut bien y faire ce qu'on veut, aucun organisme international ne va ouvrir les yeux.

La guerre froide dégelant soudainement, je suis un peu comme un type sur un iceberg en train de fondre au milieu de l'océan.

Alors quoi ? Tant qu'à faire, autant continuer à gagner sa croûte, je vais pas retourner en France faire concierge comme mes parents.

J'ai été muté sur ces plateaux de Zambézie pour donner un coup de main aux forces de la Renamo, qui subissent de sérieux revers ces derniers temps dans la région. Une sorte de contre-guérilla mystique s'y est développée.

Leurs guerriers, les Naparamas, sont soi-disant invincibles, ils résistent aux balles des kalachnikovs et mettent en déroute nos troupes avec de simples lances.

La Renamo a pris l'habitude de déporter les femmes et les enfants des régions qu'elle met à sac vers les zones qu'elle contrôle, incorporant ensuite dans ses forces armées les gamins qui survivent.

Les Naparamas se sont mis en tête de libérer tous ces prisonniers. Leur chef, un certain Manuel Antonio, demeure introuvable. Sa tête est mise à prix, mais personne ne sait exactement à quoi il ressemble.

La légende raconte que, comme le Christ, il a ressuscité ; après six jours dans une tombe, il a reçu un message de Dieu l'exhortant à libérer les captifs du joug de la Renamo.

Avec le capitaine Rocket, on s'est chargés de voir si ces guerriers résistaient au bazooka et à la mitrailleuse lourde, comme le prétend la légende.

Avec un appui aérien en prime, autant vous dire que les Naparamas ont flambé comme du petit bois.

On a capturé un des sbires de Manuel Antonio. Et je suis chargé de l'interroger.

La méthode classique ne fonctionne pas. C'est sans doute parce qu'il sait qu'il est déjà mort qu'il ne lâche rien.

Le gars sait ce qu'est la douleur. Mais bon sang, faut bien qu'il crache quelque chose, un nom, une ville, une piste quoi !

J'essaye alors une autre technique. On se sert parfois de vieux chiffons, prélevés sur les cadavres en décomposition, qu'on laisse mijoter dans de l'eau croupie.

QU'EST-CE QUE TU FAIS LÀ !?

LÂCHE ÇA TOUT DE SUITE !!

C'est Sanguinho, le petit chef local. Il doit avoir à peine 17 ans et déjà, il s'est autopromu commandant du poste de Molumbo.

IL NE PARLERA PAS. LAISSE-LE-NOUS.

Ce petit con représente l'autorité dans le campement. Même si, en théorie, je ne dépends pas de ses ordres...

... j'ai tout intérêt à fermer ma gueule de Blanc.

CAPITAINE, POUR UNE FOIS QU'ON A ATTRAPÉ UN CHEF DE LA GUÉRILLA...

... ON NE SE DONNE PAS LES MOYENS DE COLLECTER DES INFORMATIONS SUR L'ENNEMI...

... À QUOI ÇA SERT DE FAIRE DES PRISONNIERS ?

QU'EST-CE QUE TU CROIS DOMINGUES ? ILS SONT AUSSI **DÉGÉNÉRÉS** QUE NOUS.

TU SAIS AUSSI BIEN QUE MOI QU'ILS VONT LE **BOUFFER**.

ALORS QUOI, TU T'APPRÊTAIS À **GÂCHER LA VIANDE ?**

LAISSE-LEUR CE PLAISIR, IL N'AURAIT JAMAIS PARLÉ DE TOUTE FAÇON. AU MOINS, ILS LUI VOLERONT SA FORCE.

Ce n'est pas drôle, mais on ne peut s'empêcher de commencer à croire ces histoires de magie.

Ces légendes de guerriers invincibles ne peuvent pas nous laisser insensibles, nous, chiens de guerre.

C'est même devenu excitant. On n'en est plus à une exaction près, après les viols, les tortures, les exécutions sommaires et les mutilations...
... il faudra bien que nous aussi nous devenions la guerre.
Des arômes de plantes étranges se mêlent au foin en cendres...
... sans qu'aucune flamme ne s'en échappe. Le Naparama doit suffoquer en beauté.
Ce merdier a tout de même duré une bonne heure.
Il est encore plus noir qu'auparavant.
La viande doit être fumée.

PUTAIN DOMINGUES, **JAMAIS** JE POURRAI FAIRE À BOUFFER SANS QUE TU VIENNES ME **FAIRE CHIER ?!**

Je me suis ruiné aux halles pour collecter toutes les denrées nécessaires à la confection de mon ragoût de béatilles.

Sa recette me fait saliver chaque fois que je lis ce livre de cuisine lyonnaise offert par ma tante Jeanne.

Mais j'ai perdu l'appétit. Je vais trop avoir l'impression de bouffer de la tripe humaine quand mes rognons, mes foies et mes crêtes vont se retrouver entre mes dents.

Merde ! C'est vrai quoi, ça donne des haut-le-cœur quand tu te mets à réfléchir en mangeant de la viande. Et quand en plus, ton esprit te guide vers des limbes où jamais personne ne voudrait errer...

... l'écœurement est tout proche.

J'ai invité Roger à venir voir le match à la maison.

Eh oui, j'ai repris le boulot depuis quatre jours, après deux semaines d'absence.

Tout le monde a pris de mes nouvelles, chacun y allant de son petit couplet compatissant. C'est touchant. Mais je dois leur avoir fait triste impression.

Au moins, ça va me donner une excuse pour me faire arrêter de nouveau. Je me suis donné jusqu'à la fin de la semaine prochaine, où j'ai de nouveau rendez-vous avec la médecine du travail pour un bilan de santé.

Et après, vacances ! Faut juste que je trouve un moyen de revendre ces diamants. Ensuite, je pourrai démissionner et avoir la vie facile le restant de mes jours.

De ça je ne vais bien évidemment pas parler avec mon compère Roger. Non, je vais me contenter de tisser un brin de toile sociale en causant football toute la soirée.

Un match avancé de la quatorzième journée du championnat de France, c'est le prétexte idéal. Lyon se déplace à Strasbourg. Une affiche palpitante...

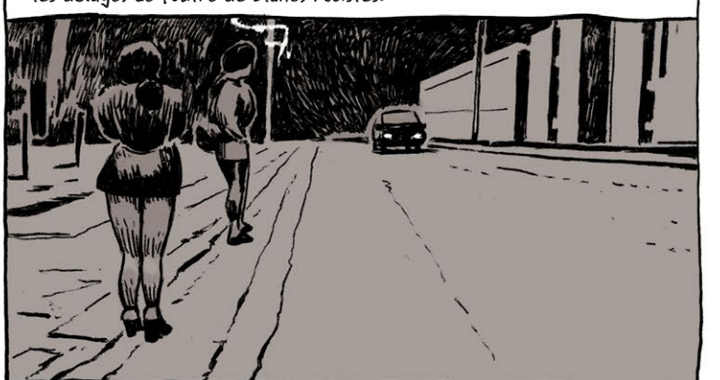
Le spectacle a été à la hauteur des espérances : quatre-vingt-dix minutes de pénible 0-0, quand à la dernière seconde Lyon a arraché un penalty litigieux.

Le ragoût est finalement très bon. Mais Roger ne cesse de bajafler. Quand ce n'est pas pour commenter le match avec sa mauvaise foi maladive, c'est pour s'inventer des histoires de cul.

C'est là que sont installées un grand nombre de prostituées africaines, je sais qu'il y va régulièrement. D'ordinaire, il ne s'en vante pas, même si deux ou trois fois, il m'a confié sa détresse sexuelle.

Les putes africaines, il manquait plus que ça... Elles hantent mes cauchemars et ce gros con me conseille d'aller les voir!

J'ai essayé de lui ouvrir un peu les yeux sur les conditions de vie de ces pauvres filles venues d'Afrique, prisonnières de leur maquereau sous les déluges de foutre de Blancs racistes.



Il s'en fout. De toute façon, il est raciste.

ELLES PEUVENT ÊTRE BIEN CONTENTES D'ÊTRE EN FRANCE. JE PEUX TE DIRE QUE LÀ D'OÙ ELLES VIENNENT, ELLES GAGNERAIENT PAS AUSSI BIEN LEUR VIE !

ET D'OÙ VIENNENT-ELLES ?

ÇA J'EN SAIS RIEN. D'AFRIQUE. C'EST **TOUT PAREIL** LES NOIRS. LA MIENNE, JE L'AI ENTENDUE PARLER PORTUGAIS AU TÉLÉPHONE. QU'EST-CE QU'ILS AVAIENT COMME COLONIES LÀ-BAS, LES PORTUGAIS ?

ANGOLA, MOZAMBIQUE, GUINÉE ET CAP-VERT, JE CROIS.

BEN DIS DONC, T'ES DRÔLEMENT CALÉ EN HISTOIRE-GÉO TOI. ENFIN, C'EST UNE SACRÉ BELLE BLACK, AVEC UNE DE CES **CROUPES**...

Il m'apprend qu'elle s'appelle Joaquina, ou Joia pour les intimes. Il dit ça, mais les intimes, ils doivent être nombreux. L'envie d'en savoir plus sur cette fille me titille profondément.

ET SI TU VOYAIS COMME ELLE **SUCE !**

La description tourne vite court. Je décide de le congédier en prétextant une heure tardive.

PUTAIN, C'EST VRAI. ON DISCUTE PENDANT DES HEURES ET ON VOIT PLUS LE TEMPS PASSER. ENFIN, FRANCHEMENT, SI TU **BANDES** TROP FORT UN SOIR DEVANT M6, TU SAIS OÙ ALLER !

Sacré Roger, on vit vraiment pas dans le même monde. Il m'a chaudement félicité pour ce qu'il a surnommé « le festin » et, en franchissant le seuil de ma porte, s'est mis à chantonner un hymne de supporters dont je préfère taire les paroles.

Heureusement qu'il me reste le week-end pour profiter de mon temps libre. Mais avec mon traitement, il a filé comme une lettre à la poste.

Je suis juste allé manger dimanche midi chez ma tante Jeanne.

Dire qu'il faut reprendre la routine et retourner bosser sept heures par jour. Pas facile à accepter, surtout quand on se retrouve avec 500 carats de diamants en poche.

Ce lundi, mes collègues, attentifs à ne pas me surcharger de travail, ne me donnent presque rien à faire. Du coup, j'ai encore plus de temps pour lire le journal...

... et je me remets à flipper.

MACABRE DÉCOUVERTE PRÈS DU RHÔNE

Des ouvriers de la Compagnie nationale du Rhône qui effectuaient des travaux d'aménagement sur les berges du fleuve ont découvert hier après-midi, aux alentours de Solaize, les restes humains d'une personne de sexe féminin. Le corps a été retrouvé, dans un état de décomposition avancé, dans les terres marécageuses de l'île de la Table-Ronde, au sud de l'agglomération lyonnaise. La police, qui va procéder à l'identification du corps et à son autopsie, se refuse pour l'instant à tout commentaire sur les origines du cadavre. Promeneuse disparue, suicide, crime sauvage, aucune piste n'est à écarter dans cette affaire.

Là, ça commence vraiment à faire trop.

Je redoute toute la journée que la police ne remonte mes traces. J'ai eu la bonne idée de rester discret durant tout mon passage sur l'île afin de ne laisser aucun indice de ma présence...

... Mais le professeur Toublanc... Peut-être pourrait-il penser que je suis l'assassin ? Que je suis venu le voir pour lui faire part de mes remords ? Et s'il me balance ?

Heureusement, il est lié par le secret médical, ce qui me donne une certaine garantie sur son silence.

Je ne vois plus que trois choses : le visage maléfique de Domingues, le corps décomposé de sa pute et ses diamants sales.

Et moi au milieu.

Les mains souillées de son sang et de son sperme.

À 5 heures de l'après-midi, mon chef de service vient me voir et m'ordonne, inquiet de mon état, de ne pas revenir le lendemain.

Ils doivent s'imaginer de ces trucs... Je voudrais bien m'immiscer au cœur de leurs débats et entendre les conneries qu'ils bavent sur mon compte.

Ils peuvent bien tout imaginer, sauf ce à quoi je suis réellement confronté.

Je m'en contre-balance. Je suis virtuellement riche et d'ici quelques semaines tout au plus je n'aurai plus à me coltiner leurs mièvres tronches de fonctionnaires aigris.

D'ordinaire, ces tracts qui pullulent, je les froisse et les jette sans même les lire.

Mais là, je suis intrigué...

GRAND VOYANT YORUBA
PROF. FALL
PERE DU SECRET - DEVIN INITIE AUX MYSTERES D'IFA
Met fin à tous vos problèmes, quelque soit la difficulté, de loin ou de près. Conseil, réconfort, chance et bonheur.
32 ans d'expérience.
Réussite dans tous les domaines, même les cas les plus désespérés, protection contre les dangers, les mauvais esprits, désenvoûtement, destruction des maléfices, oracle.
signe de vie.
Si vous êtes dans le doute, tournez-vous vers Ifa Ase
37 rue Paul Bert 69003 Lyon tel: 04 78 60 16 04

Professeur Fall.
Professeur la Chute.

Ça me parle beaucoup plus que les professeur Ousmane, monsieur Mamado ou autre maître Baba que j'ai croisés jusque-là dans ma boîte.

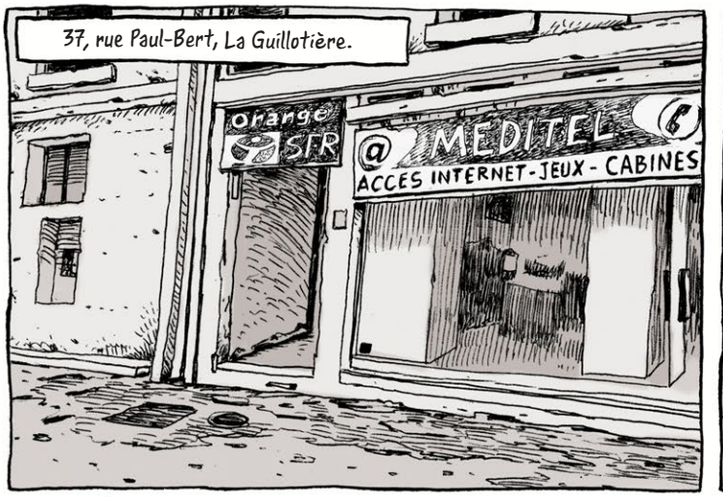
Leur charabia de marabouts, toujours décliné sur le même modèle, recopié et déformé de publicité en publicité, vante les mérites ancestraux et les pouvoirs de l'Afrique dans tous les domaines.

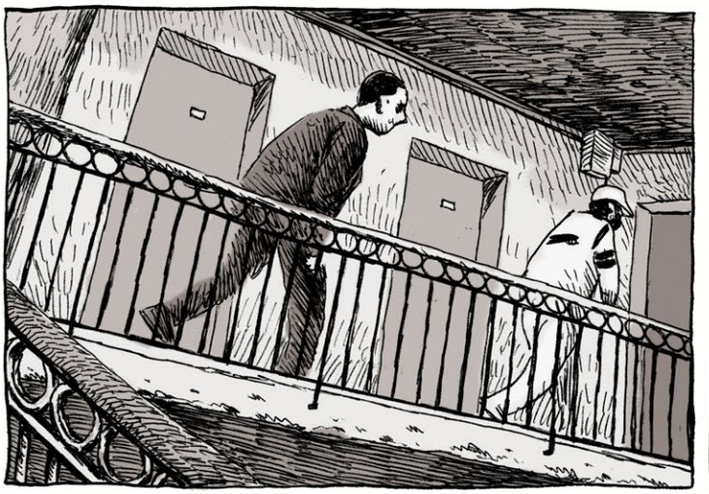
Couple, affaire de cœur, permis de conduire, examens, impuissance, obésité, chance aux jeux, fécondité, retour de l'être aimé, protection des ondes maléfiques, réussite sociale, mauvais sort, mauvais œil, mal de dos, abandon du tabac et de l'alcool, succès dans toute sorte d'entreprises... Ils résolvent tous les problèmes, même les plus désespérés. Mais celui-ci sonne différemment.
Après tout, qu'est-ce que j'ai à perdre à part une trentaine d'euros?

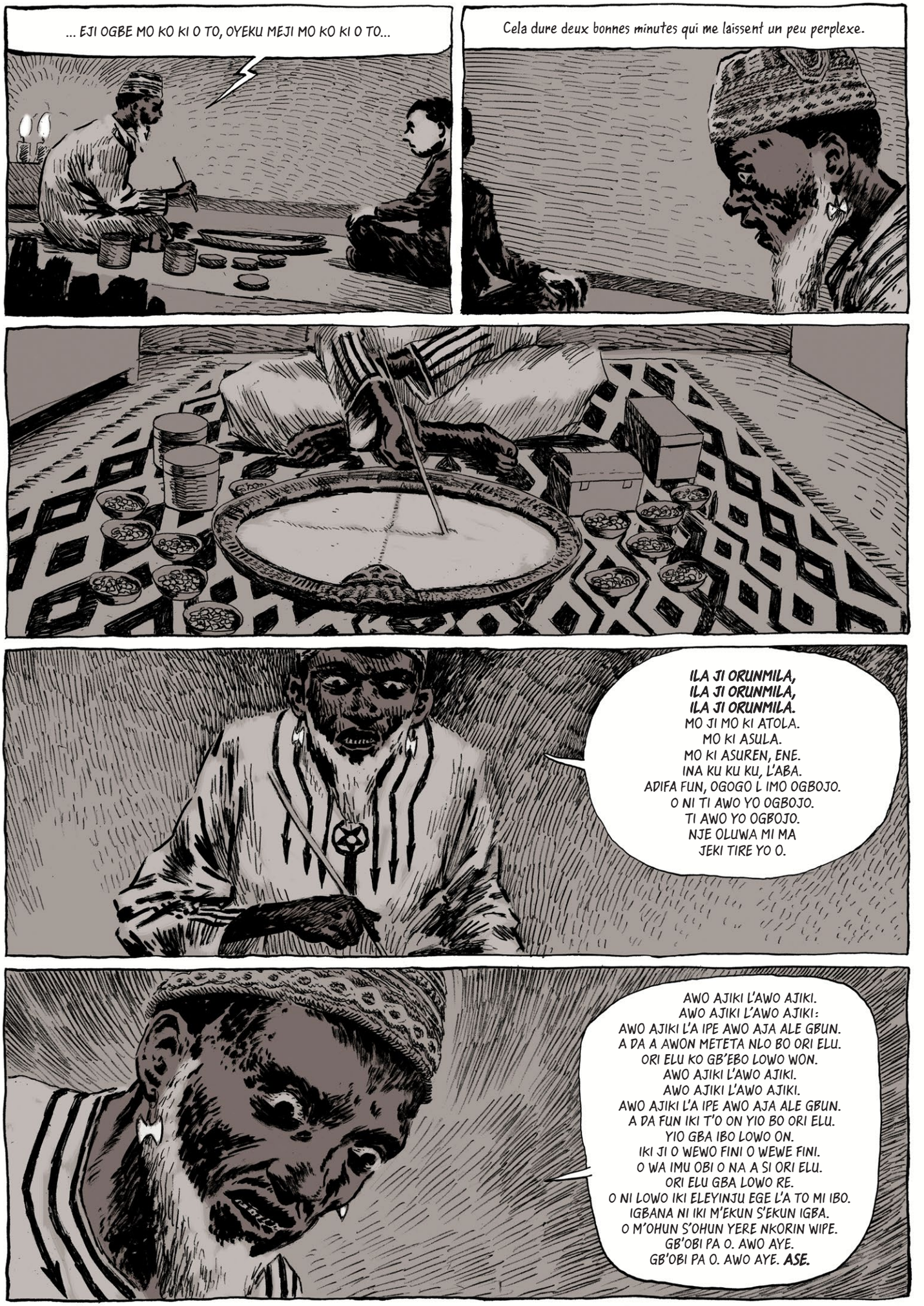
Ce n'est pas tous les jours qu'un tel signe se présente. Un voyant africain, dans cette affaire sordide où le noir continent est de plus en plus impliqué, peut me donner des indices vers lesquels la psychiatrie ne voudrait jamais m'orienter.

Un accent venu du fond de la brousse me donne un rendez-vous pour le lendemain à 15 heures. Je comprends qu'il n'y aura pas de nom à l'adresse indiquée et qu'il faudra crier pour se faire ouvrir. Je comprends aussi que ça fera 40 euros.

37, rue Paul-Bert, La Guillotière.






... EJI OGBE MO KO KI O TO, OYEKU MEJI MO KO KI O TO...
Cela dure deux bonnes minutes qui me laissent un peu perplexe.
ILA JI ORUNMILA,
ILA JI ORUNMILA,
ILA JI ORUNMILA.
MO JI MO KI ATOLA.
MO KI ASULA.
MO KI ASUREN, ENE.
INA KU KU KU, L'ABA.
ADIFA FUN, OGOGO L IMO OGBOJO.
O NI TI AWO YO OGBOJO.
TI AWO YO OGBOJO.
NJE OLUWA MI MA
JEKI TIRE YO O.
AWO AJIKI L'AWO AJIKI.
AWO AJIKI L'AWO AJIKI:
AWO AJIKI L'A IPE AWO AJA ALE GBUN.
A DA A AWON METETA NLO BO ORI ELU.
ORI ELU KO GB'EBO LOWO WON.
AWO AJIKI L'AWO AJIKI.
AWO AJIKI L'AWO AJIKI.
AWO AJIKI L'A IPE AWO AJA ALE GBUN.
A DA FUN IKI T'O ON YIO BO ORI ELU.
YIO GBA IBO LOWO ON.
IKI JI O WEWO FINI O WEWE FINI.
O WA IMU OBI O NA A SI ORI ELU.
ORI ELU GBA LOWO RE.
O NI LOWO IKI ELEYINJU EGE L'A TO MI IBO.
IGBANA NI IKI M'EKUN S'EKUN IGBA.
O M'OHUN S'OHUN YERE NKORIN WIPE.
GB'OBI PA O. AWO AYE.
GB'OBI PA O. AWO AYE. ASE.

Ouais, assez. Je commence à m'impatienter, c'est que ça dure des plombes, ses prières.

IFA N'EST PAS UN DIEU ; IL EST L'ORACLE...

LE PORTE-PAROLE DE TOUS LES DIEUX.

J'ai du mal à saisir ce qu'il veut me dire par là.

ÉCRIS TON NOM ET TA DATE DE NAISSANCE SUR CE PAPIER.

IFA DIT : ÌKÁ'WÓNRÍN ÒWÓNRÌNSOGBÉ.

TRÈS MAUVAIS PRÉSAGE.

Eh bien, tout s'explique ! Il suffit de parler une langue bantoue ou je ne sais quel dialecte pour se donner des airs de devin et pour expliquer la création de l'univers au petit profane que je suis.

TU AS UN GROS ENNUI AVEC TOI-MÊME. IFA DIT QUE TU DOIS SACRIFIER BEAUCOUP D'ARGENT POUR GUÉRIR.

Et merde, ça va donc me coûter plus que 40 euros ces conneries de marabout.

J'ai vraiment le don de me fourrer dans des situations pas possibles.

TON ESPRIT EST INSTABLE, QUELQU'UN CHERCHE À LE DÉTRUIRE.

PRUDENCE PETIT BLANC, LE MAUVAIS ESPRIT COULE EN TOI. IL CHERCHE À TE TENTER.

IFA DIT TU DEVRAS LUTTER OU UN GRAND MALHEUR S'ABATTRA SUR TOI.

IFA DIT AUSSI TU DOIS GARDER UN SECRET. LA TENTATION EST GRANDE DE PARLER.

ÉCOUTE...

C'était un soir de nouvelle lune quelque part dans la savane. Un héron un peu curieux trempait son long bec dans tous les recoins d'un marais. Il cherchait le reflet de la Lune.

Mais ses efforts étaient vains car il faisait nuit noire. Le héron fut très triste de ne pas le trouver. Il pensa que la Lune était morte.

Un crocodile vint alors à sa rencontre. Il lui expliqua que la Lune était immortelle. Elle avait juste besoin de se reposer deux jours par mois pour reparaître plus resplendissante que jamais.

Le héron, lui aussi, voulut ressembler à la Lune. Alors le crocodile ouvrit grand sa gueule et lui proposa de l'engloutir.

«Tu en ressortiras toi aussi plus beau.»

À la fin du conte, le devin, tel un médecin, me fait une ordonnance: 22000 cauris, onze escargots, onze noix de cola et un manteau noir.

Ce n'est pas ce qu'il faudrait que je mange ou que je porte, mais ce que je devrais sacrifier aux Dieux.

Et là, je me retrouve bien emmerdé. Je n'y vois aucun rapport avec sa fable exotique. Je pensais qu'il me donnerait des gris-gris ou des poudres magiques à base d'écailles et de dents de crocodiles ou de plumes d'oiseau rare, mais non, il préfère que je sacrifie des mollusques.

Il ajoute qu'il peut le faire à ma place si je lui amène les ingrédients et qu'on peut remplacer les 22000 cauris par des billets de banque.

1000 EUROS, C'EST PRESQUE PAREIL. LES BILLETS BRÛLENT TRÈS BIEN!

ÇA FAIT UNE SOMME DITES DONC ! MAIS POURQUOI BRÛLER AUSSI UN MANTEAU ET DES ESCARGOTS ?

TU ES BIEN CURIEUX. SOIS PRUDENT PETIT BLANC, TU SAIS, CERTAINES CHOSES NE DOIVENT PAS ÊTRE CONNUES DES HOMMES.

À ce moment, je comprends qu'il me compare au héron de son conte et que je fonce droit dans la gueule béante du Léviathan.

À la suite de cet oracle, je crois naïvement qu'un sacrifice païen peut tout résorber.

Après tout, Domingues a sévi en Afrique et il a dû chopper de drôles de trucs là-bas, sans doute bien plus virulents que la chaude-pisse et le paludisme.

J'en ai eu pour mon argent : le rendez-vous a duré plus d'une demi-heure et le marabout m'a fait voyager très loin, bien au-delà des voies de la médecine traditionnelle.

Ses réponses, si elles ne sont pas d'une limpide clarté, me confortent dans mes délires d'envoûtement.

Domingues est bel et bien aux racines du mal. Je dois m'en extirper. Mais j'ai toujours ses diamants que je ne sais absolument pas comment revendre.

Le matin même, j'avais consulté un bijoutier anonymement. Mais il lui était impossible d'acheter des pierres sans certificat d'origine depuis qu'une disposition sur le commerce international, le processus de Kimberley, avait été adoptée afin de lutter contre le trafic de diamants sales.

Il m'a conseillé de passer par des diamantaires spécialisés et assermentés, en m'avertissant que leurs marges étaient très élevées et que 80 % d'entre eux résidaient à Anvers.

Au final, a-t-il ironisé, j'aurais plutôt intérêt à garder mes petites pierres précieuses plutôt que d'en tirer une vingtaine d'euros.

Cette réglementation est une belle tentative, quoiqu'un peu cynique, de lutter contre les diamants du sang. Elle a pour but d'empêcher que des diamants issus de conflits n'accèdent aux marchés légaux. Le hic vient des signataires du processus...

... les nations les plus influentes au sein des comités responsables de sa bonne application étant les plus gros fabricants d'armes du monde : États-Unis, Israël, Russie, Chine, France, Grande-Bretagne, Italie, Allemagne.

Et les pays producteurs, eux, sont le plus souvent en proie à des guérillas rebelles, armées on ne sait comment...

Il y a bien la pègre pour écouler mes diamants, mais je n'y connais personne. Deux gifles en guise de millions de dollars, c'est ce que je pourrais espérer de mieux.

Enfin, il me reste le voyage à Anvers, à la recherche d'un diamantaire juif ou libanais, mais je vois d'ici comment cela se passerait...

L'Angola... Je n'en suis pas encore là. Je reste coincé sur le Mozambique. Il n'y a pas de diamants au Mozambique. Tout juste de la noix de cajou. Une ressource comme une autre me direz-vous, qui assure un PNB par habitant de 140 dollars annuel, le plus bas du monde...

Qu'est-ce qu'on peut en avoir à foutre du Mozambique, hein? C'est tellement pauvre qu'on ne le sait même pas. Alors mes histoires de cannibalisme, après tout, elles sont anecdotiques. Mais je dois avouer que ce n'est pas la famine qui nous a poussés à bouffer ce Naparama.

La phase d'attendrissement de la chair peut commencer.

À 17 ans, Sanguinho fait déjà figure de vétéran.

Il est important pour lui d'avoir un look à la hauteur de son grade. Ses hommes, enfin sa bande d'enfants-soldats, le respectent d'autant plus.

Sa cruauté n'a plus de limite. Enlevé à l'âge de 12 ans par l'armée rebelle, il a été incorporé de force dans les troupes qui ont assassiné sa famille sous ses yeux, et avec sa complicité.

Pour survivre, il a en effet dû incendier la maison familiale, où avaient été rassemblés sa mère et ses grands-parents.

Le matricide accompli, il a marché deux jours d'affilée, une partie du butin du pillage de son village sur les épaules. Comme la plupart des enfants déportés, il a été soumis à des épreuves cruelles qui ont anéanti ce qui lui restait d'innocence.

Il a trouvé sa seule échappatoire dans l'entraînement auquel il a également été contraint. Outre l'usage des armes à feu, récréative pour un gamin de 12 ans, la formation militaire de base consiste à apprendre trois types d'attaque. Tuer, piller et faire des prisonniers.

Au bout d'une année de martyre et de souffrance, il a obtenu le statut convoité de guerrier en exécutant d'un coup de baïonnette dans le cœur un gosse de son village. Celui-ci avait volé du pain.

À l'issue de ce meurtre initiatique, il a reçu les honneurs de ses pairs et est entré dans l'âge adulte sous la bénédiction du curandeiro qui lui a fait boire le sang tiède de sa victime.

Il a ainsi été digne de recevoir les attributs du guerrier : un AK-47, un couteau tribal, une amulette protectrice qui a le pouvoir de le rendre invisible aux yeux de l'ennemi et une femme.

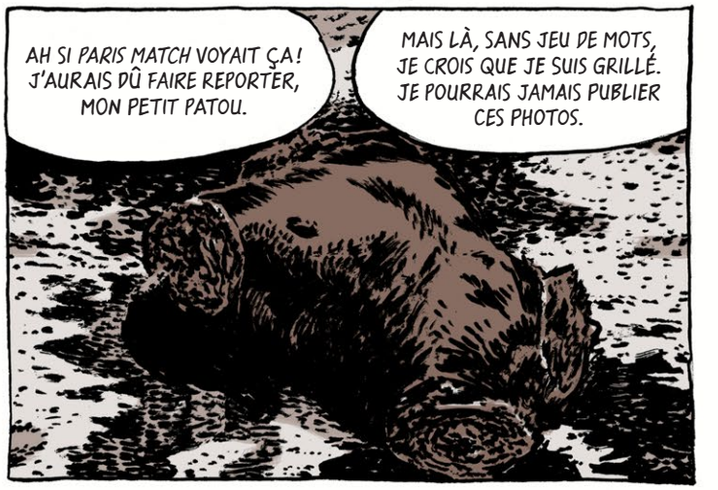
Né une deuxième fois, il a pris un nouveau nom. Ce serait Sanguinho, littéralement « petit sang ».

C'est un monde de violence. Une violence ritualisée, qui soude les combattants entre eux et les rend loyaux. Une violence mandatée par l'au-delà pour mener la « guerre des esprits ».

Et c'est dans ce monde de fous que je survis.

Sanguinho semble heureux de nous inviter à sa table. Ce n'est pas par pur sadisme. Je pense que c'est parce qu'en bon officier, il veut souder ses troupes.

L'horreur est devenue banale. Ce n'est pas pire qu'un égorgement ou un écorchement à vif. Au moins le gars est mort, là, il sent plus rien.



L'alcool et l'horreur nous ont grisés et on est bien décidés à décompresser de trois jours passés au feu.

C'est la première fois qu'on a l'occasion de sympathiser avec Sanguinho.

DANS VOTRE PAYS, LES HOMMES ONT DES MAÎTRESSES. NOUS, ON PRÉFÈRE LES ÉPOUSER.

ÇA T'EMPÊCHE PAS D'EN VIOLER AU PASSAGE.

C'EST PAS PAREIL, LE MARIAGE ET LE VIOL. C'EST DEUX CHOSES DIFFÉRENTES.

LE MARIAGE C'EST LA VIE, C'EST L'AMOUR. LE VIOL, C'EST LA GUERRE. C'EST UNE ARME. ET JE SUIS COMMANDANT. C'EST MON MÉTIER.

C'EST MA MISSION.

Au moins on sait où on est. Ma mission, si je l'accepte, c'est de me vider les bourses. Vu qu'il n'y a personne à violer dans le campement, il me reste que la main droite.

Charmant endroit pour une branlette. Je pense à ces petites femmes de France qui me manquent. Ras le bol de ces putes affamées qui ont la vulve osseuse.

Les grandes poules décharnées, moi, je peux pas y toucher. J'aurais trop l'impression de fourrer un squelette. Pourtant j'aime bien la Négresse. Mais faut qu'elle soit nourrie à l'huile de palme.

J'en vois une belle dans ma tête. Avec un large cul comme je les aime, qu'on peut fesser sans avoir l'impression de le briser.

Ma bite aime ça. Allons manger.

IX - Des dragons dans le diamant

Ça devient insupportable. Jour après jour, j'avance dans la vie sordide de Domingues.

La chronologie est très lente car je rabâche sans cesse les mêmes détails, reprenant l'histoire peu de temps avant le moment où je l'ai abandonnée.

Je n'ai plus de vie propre, je vis celle d'un autre.

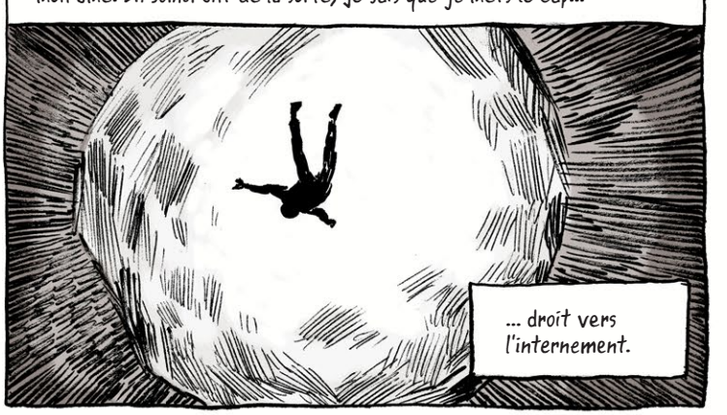
Ma seule occupation pendant ces journées de congés – j'ai entre-temps fait prolonger mon arrêt maladie pour deux semaines, avec obligation de consulter un psychiatre...

... c'est de caresser mon diamant, le plus gros.

Sans cesse je le malaxe entre mes doigts comme une boule antistress.

C'en est maladif. Quand il n'est pas dans ma main, il est dans ma poche, et ma main dans la poche, je le caresse encore et toujours. J'aime sentir le carbone prendre la température de mon corps.

Il m'aide à plonger au cœur des ténèbres et à sonder les tréfonds de mon âme. En sombrant de la sorte, je sais que je mets le cap...



... droit vers l'internement.

Dans moins d'une semaine, un entretien avec un psychiatre du service public scellera les prochains mois de ma vie... dans une cellule capitonnée ?

Il me reste cinq jours pour guérir et éviter l'asile.

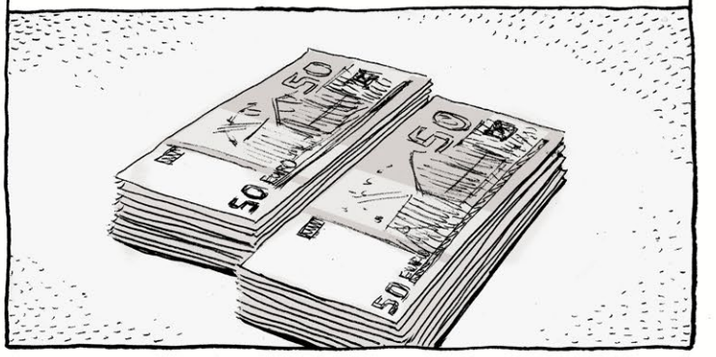
J'ai toujours ce sacrifice à accomplir. Un manteau noir, onze noix de cola, onze escargots et 1 000 euros.

J'achète une boîte d'escargots en conserve au Casino d'en bas. Je me rends compte que les petits mollusques rabougris seront inefficaces. On ne sacrifie pas des animaux déjà morts.

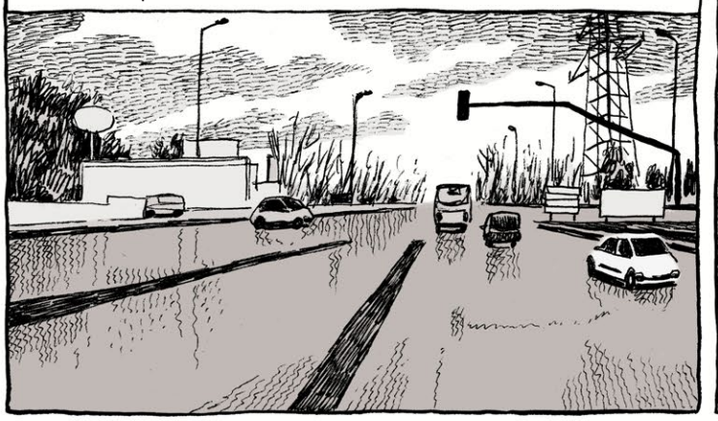
Enfin... Pour les noix de cola, c'est moins compliqué : je n'ai aucun mal à trouver une échoppe exotique qui vend ces petites boules amères dont la mastication vous donne l'énergie d'une pleine cafetière. J'en achète une douzaine afin d'en garder une pour moi.

La première mâchée me suffit. La chair terreuse et violacée de la noix, plus amère qu'une décoction de racines, finit aussitôt sur le trottoir.

Les 1 000 euros. Ma carte bancaire ne me permet pas de retirer autant de liquide d'un coup, mais la guichetière n'y voit aucun problème. Une liasse de vingt billets de 50 euros dans la poche. Heureusement que je suis économe.



Quant au manteau noir, j'en ai plusieurs à la maison. Je n'ai qu'à sacrifier le plus vieux d'entre eux.



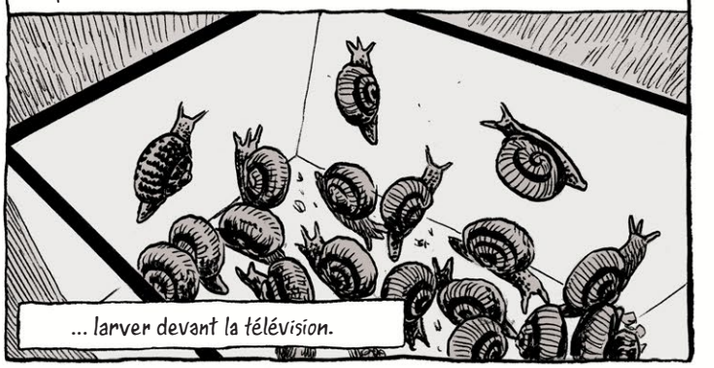
Il ne me manque donc plus que les escargots. Il me faut en dégotter d'autres, vivants. Mais même aux halles, ils n'en ont pas. Je place mes derniers espoirs dans une petite virée champêtre.

La récolte est quasi miraculeuse. J'en ramasse suffisamment pour me préparer en plus ce petit mets dont je raffole.

Je n'ai aucune raison d'attendre Noël pour m'en faire une douzaine.

Je mets une partie de mon élevage à la diète pour deux jours dans un aquarium vide qui traînait chez moi. Quant aux onze élus, ils restent dans une petite cagette en attendant leur heure.

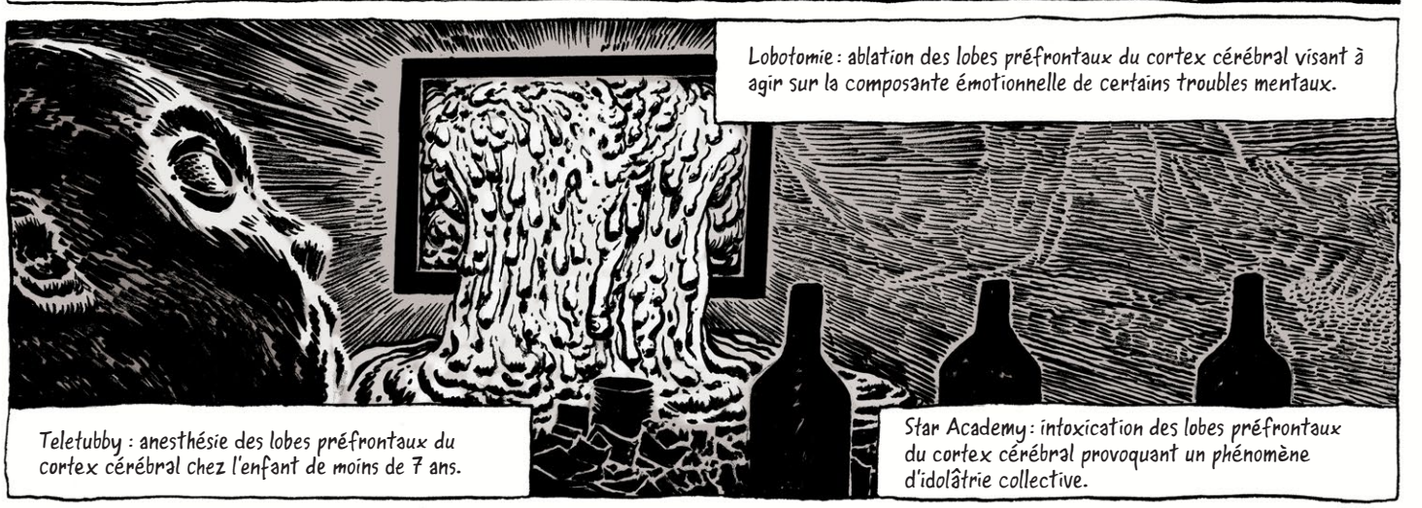
Pendant que j'affame mes gastéropodes et que j'observe leur comportement, je ne fais pas grand-chose, à part, comme c'est devenu une habitude depuis que je suis officiellement reconnu comme dépressif...



... larver devant la télévision.

Je me vide la tête et je zappe, sans vraiment prendre conscience des images qui défilent devant mes yeux. La télé-réalité, la publicité, les actualités, ça passe le temps plus que ça ne me distrait.

J'adopte une position flasque qui me rappelle mes compagnons invertébrés et mon cerveau se ramollit sous l'effet sédatif des ondes hertziennes.



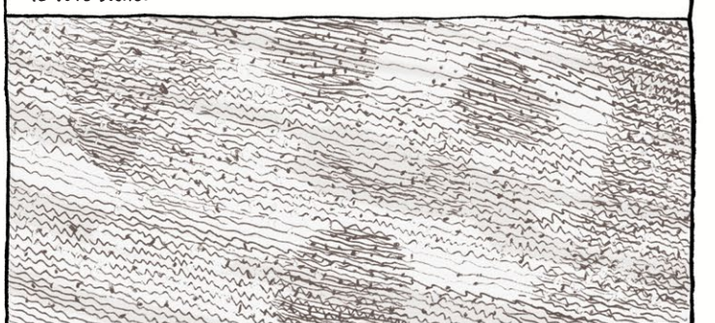
Lobotomie : ablation des lobes préfrontaux du cortex cérébral visant à agir sur la composante émotionnelle de certains troubles mentaux.

Teletubby : anesthésie des lobes préfrontaux du cortex cérébral chez l'enfant de moins de 7 ans.

Star Academy : intoxication des lobes préfrontaux du cortex cérébral provoquant un phénomène d'idolâtrie collective.

J'ai beau critiquer en temps normal ces programmes, je participe tout de même à faire grimper l'audimat. C'est représentatif de notre démocratie, un peu comme pourrait l'être le vote sanction : je n'aime pas votre émission donc je regarde celle de la chaîne rivale ; je n'aime pas votre parti donc je vote contre.

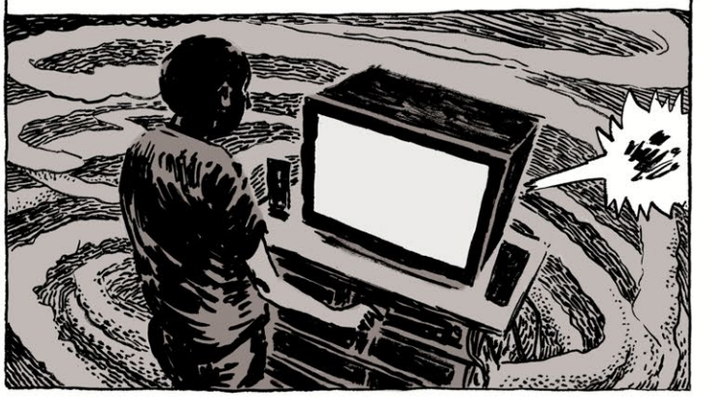
La seule solution, c'est, quoi qu'on en dise, l'abstention. Ou tout du moins le vote blanc.



Je zappe donc sur un canal fantôme, un de ceux qui affichent une neige éternelle en guise de programme. Au final, ça m'a aidé à m'endormir. Et même plus rapidement que l'inspecteur Derrick..

Vers les 5 heures du matin d'une journée dont j'ignore le nom, je me réveille subitement, en sueur. De la neige scintille encore sur l'écran de télévision, comme seule trace de mes errements de la veille.

L'odeur tiède de composants grillés qui s'échappe du poste, tel un encens funéraire, rend un dernier hommage à son enveloppe audiovisuelle.



Il y a quelque chose dans mon dos. C'est comme une ombre. Elle ne bouge pas et braque ses yeux vides vers mon cœur.

Je sens mon sang refroidir et ma raison s'enfuir. Seule une petite musique répétitive anime mon flux sanguin. Un rythme saccadé...

À mon réveil, il fait jour et ma télé est pétée. Après un café bien mérité, je tente de réparer mon poste. C'est peine perdue, il est grillé.

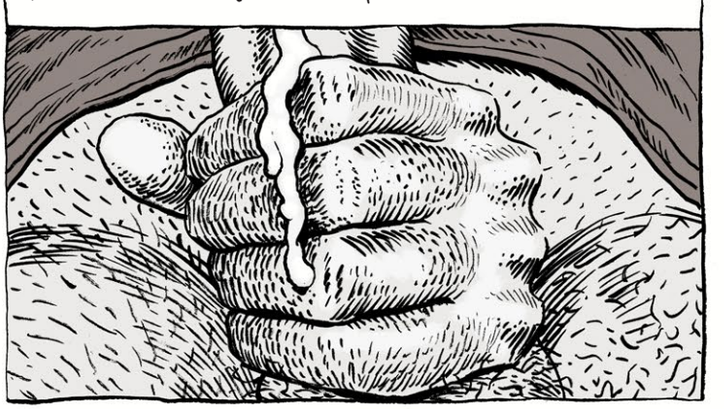
Je n'ai plus mon tranquillisant télévisuel. Sevré sans sommation, je me retrouve sans possibilité de fuite, livré en pâture à toutes mes émotions. La première qui m'assaille, c'est l'ennui.

Un ennui indicible qui me coupe toute envie. Je ne ressens rien, si ce n'est un grand vide intérieur. Pendant toute la matinée, ma seule occupation est de déambuler dans mon deux-pièces en serrant très fort le diamant dans mon poing...

... m'arrêtant de temps à autre pour le contempler à la grise lumière du jour.

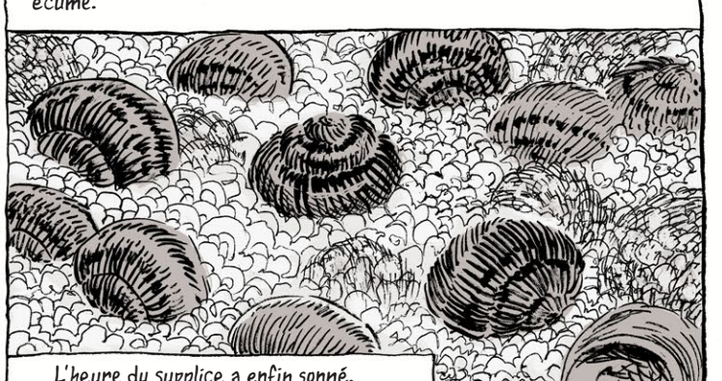
Vers midi, j'éprouve un fort besoin de me masturber. Spontanément, ou dois-je dire fatalement, l'image d'une piquante Africaine m'embrase le bas-ventre. Je me vois plonger dans ses chairs un peu plus profondément à chaque branlée, ne pouvant m'empêcher de penser à la prostituée que me vantait Roger et à celle qui m'a rendu visite cette nuit.

Ma main ne tarde pas à dégouliner de foutre... Or cette main ne suffit plus. Je veux moi aussi goûter à l'Afrique.



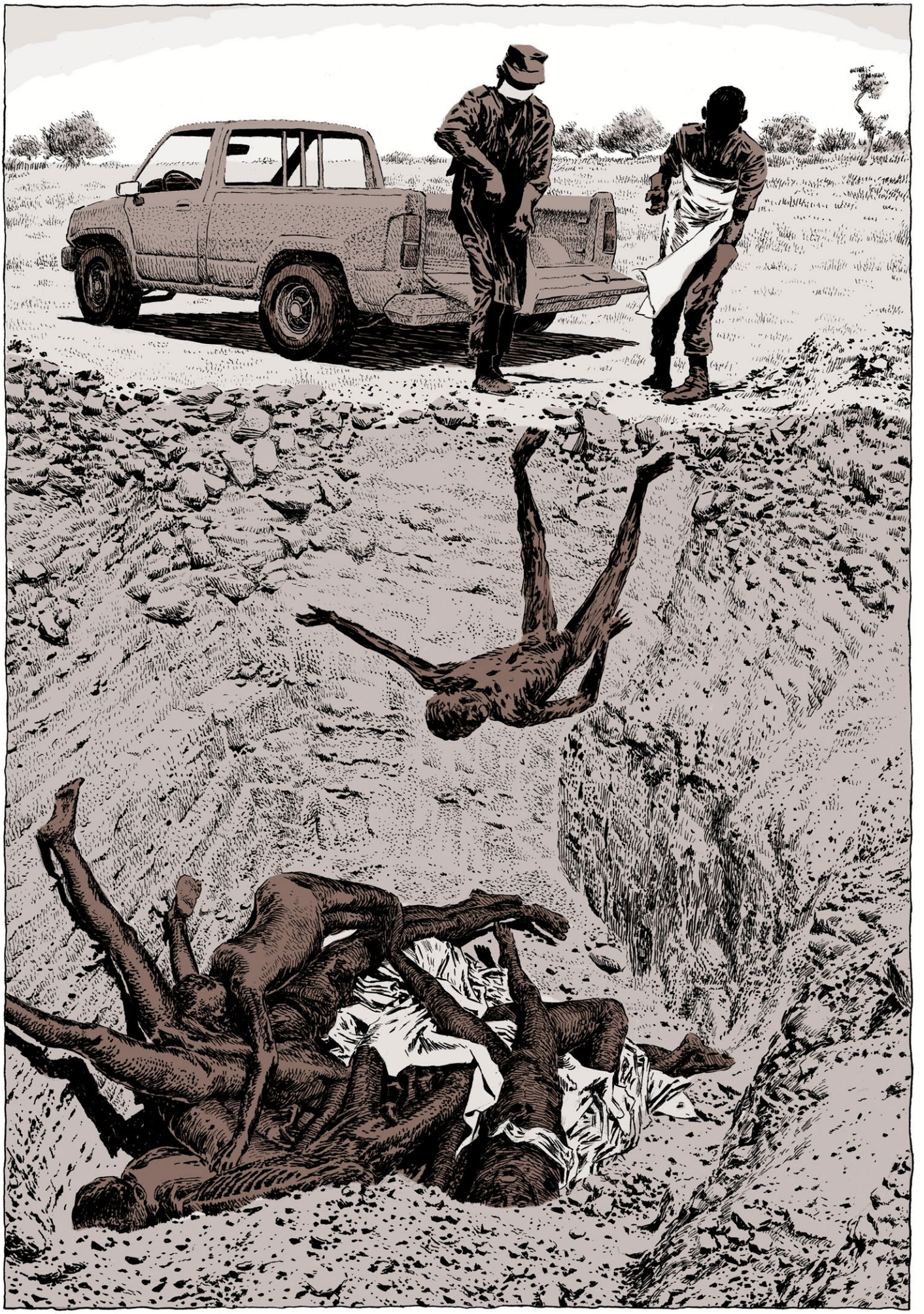
J'ai au moins retrouvé une envie. Celle-ci en appelle immédiatement une autre. Il est temps de bouffer les escargots. Cela fait deux jours qu'ils jeûnent, c'est bien assez pour passer à l'étape suivante.

Ça ressemble à la toilette du condamné à mort. Dans un récipient, je les couche sur un lit de sel, où ils commencent à rendre rapidement tout ce qu'ils ont de bave.Deux heures durant, ils expient leur fétide écume.



L'heure du supplice a enfin sonné.

X - In girum imus nocte et consumimur igni



Depuis le temps que ça mijote dans la marmite, la soupe rebelle doit être à point.

Quelques soldats se sont autoproclamés officiers. On les reconnaît aux galons et aux médailles dont ils s'affublent.

La majeure partie de ces décorations ont été volées sur les cadavres ennemis sans qu'ils en connaissent la signification.

Il y a le caporal Talhante, c'est le plus sadique de toute la troupe.

Il bat ses hommes sans vergogne, allant même jusqu'à violer ses jeunes recrues. Sanguinho lui a tranché l'oreille pour le punir de s'en prendre à ses propres troupes. Il continue toutefois quotidiennement sans demander la permission.

C'est lui qui a opéré la découpe du corps, pour justifier aux yeux de tous son surnom de « boucher ».

Parmi les autres cadres de ce campement se trouvent le sergent Ricardo, un des doyens de la compagnie du haut de ses 25 ans, et le sergent Rambo.

Un fumet écœurant se dégage du récipient, mêlant à l'atmosphère poussiéreuse du campement une odeur funeste.

Le moment tant attendu arrive.

Sanguinho désigne dix hommes parmi lesquels Jacky, Paulus et moi-même pour boire la potion préparée par le curandeiro.

Ça a un goût rance et poisseux. Lorsqu'on consomme ce sinistre breuvage, on est prêt à défier l'innommable.

Désorienté, confus et stupéfié, je viens de braver un des interdits qui cimentent nos existences. Placide extase où le bien et le mal soudain fusionnent, telles deux rivières partageant le même lit, coulant d'une même eau jusqu'au terme de leur vie.

Lorsque vient mon tour de partager cette agape, en neuvième position, il ne reste plus que quelques morceaux de foie. Je les accepte avec humilité et gratitude.

Sans honte ni répugnance, je croque les bouts de foie grillés à la braise. C'est mou, âcre et spongieux. Enfin, c'est pas pour le goût que je mange mon semblable mais pour m'emparer de sa force vitale.

Puis c'est au tour des autres soldats, à la piétaille et aux bandits de manger. Eux n'ont droit qu'au ragoût.

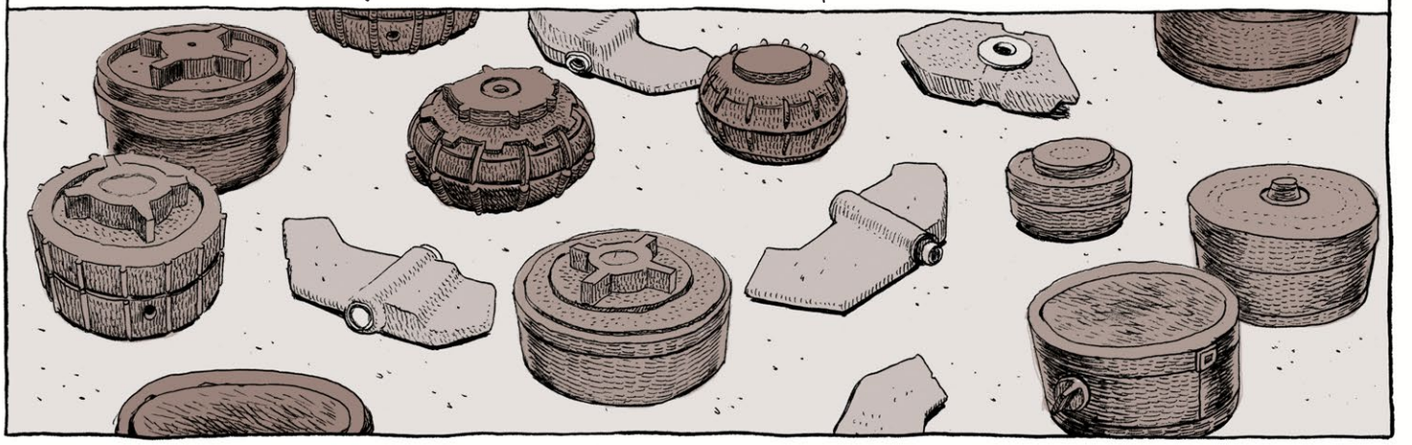
L'ivresse me fait me resservir de la soupe. Je partage donc une autre portion de chair humaine avec mon ami Jacky.
Franchement, on pourrait me dire que c'est du porc, je ne sentirais pas la différence.

Après plusieurs bouchées, le philtre du sorcier commence à agir. À mesure que notre chair absorbe celle du sacrifié, la réalité se déforme lentement mais sûrement.

Tournant en rond dans la nuit, consumé par le feu, je dois prouver ma force, cette irrésistible force que le Naparama fait couler dans mes veines.

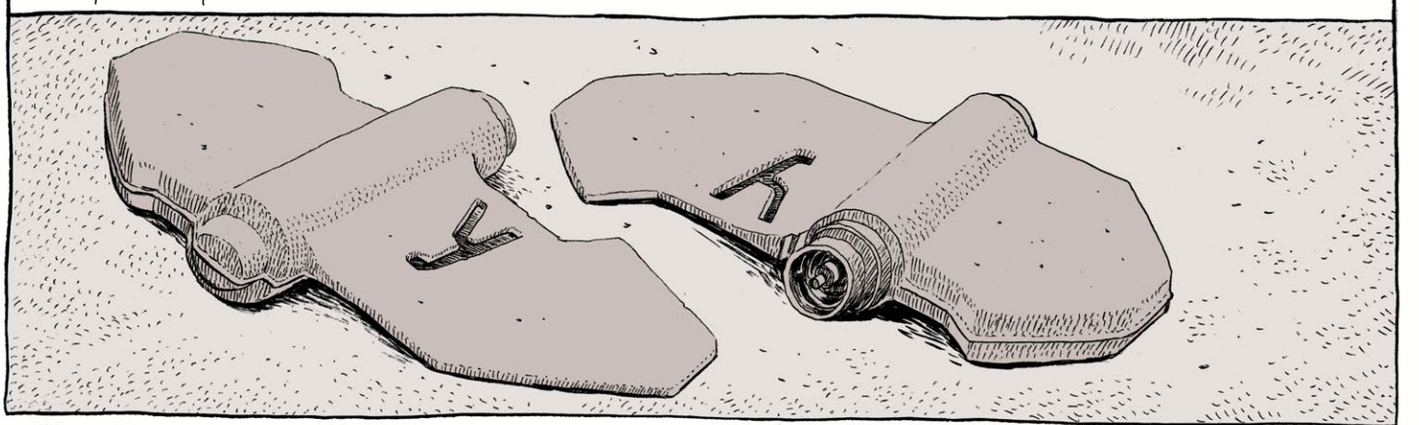
Je dégoupille une grenade. Je la serre dans mon poing. Je compte jusqu'à cinq. Je la jette. Le ciel se déchire et la terre s'enflamme.

Une M14 n'est pas un M16... Eh oui, AUPS, ça saute et ZAPS ça blaste. Car MON 50 n'est pas beloté, MON 100 n'est pas à l'as, et MON 200 me fait coincher. Attention dernier tirage : TM-38, TM-41, TM-46, TM-57, et numéro complémentaire TM-62.



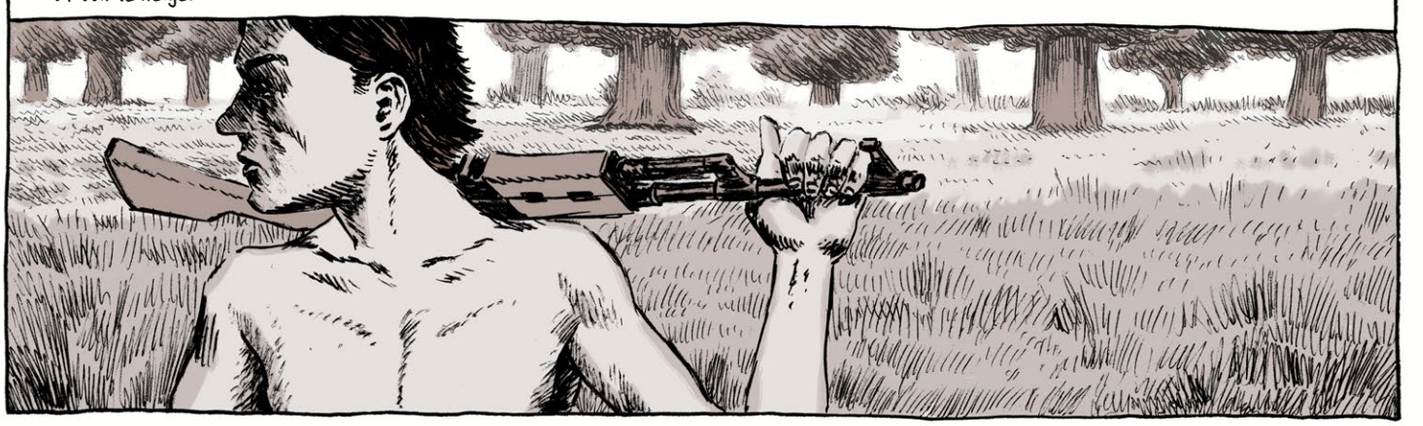
C'est qu'il faut connaître cette nomenclature barbare : à effet de souffle, à fragmentation, directionnelles ou bondissantes, avec ou sans fil, en plastique ou en métal, kaki pour les soldats, fluo pour les enfants.

La plus belle, c'est la mine papillon, avec ses petites ailes colorées que les gosses adorent. Ici, il n'y a ni Playskool ni Lego, et il faut bien quelque chose pour les remplacer.



Dire que Noël approche... Dans un mois, en France, nos petits chérubins vont être couverts de cadeaux. Pas ici. C'est pas qu'ils croient pas au petit Jésus dans le coin, au contraire, ils sont plutôt du genre fanatiques de la croix ; mais le plus beau présent qu'ils peuvent espérer, c'est d'avoir la vie sauve ou leurs récoltes épargnées par les pillages.

Le froid, la faim, le doute, la peur, je ne ressens rien. Je pourrais bien être condamné pour crimes de guerre ou actes de barbarie, je ne crains plus le jugement des hommes. J'ai juste envie de rentrer au pays, fêter Noël autour d'une bonne dinde aux marrons.
Et voir la neige.



Noël... C'est dans moins d'un mois, les rues se couvrent de guirlandes et de sapins. La grande fête païenne approche. Je suis bien heureux de n'avoir aucune famille avec qui fêter ce syncrétisme christiano-capitaliste, car franchement ça me dégoûte.

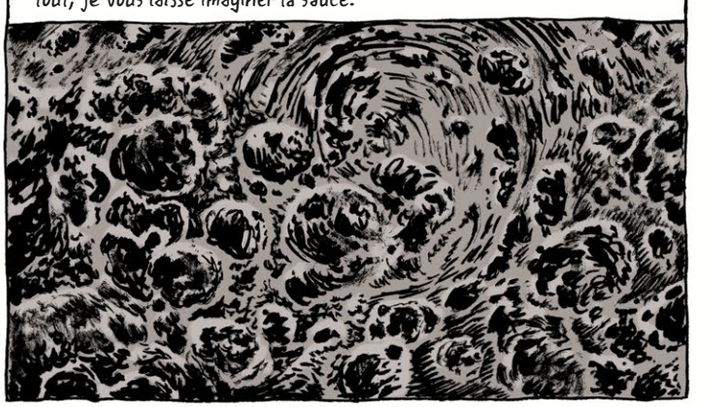
Enfin, j'ai bien ma tante Jeanne, mais je ne pourrais de toute façon pas lui faire ça. Noël est un jour qu'elle boycotte. C'est limite si elle ne fait pas la grève de la faim. Fêter la naissance du Christ, quelle insulte suprême pour elle dont toute la vie a été un chemin de croix anticlérical!

Et toute cette bouffe, ces millions de crevettes, d'huîtres, de dindes et d'escargots qui vont être massacrés, c'est tout aussi ridicule. Enfin pour les escargots, je vous l'accorde, je n'ai plus mon mot à dire. Mais pourquoi attendre le 25 décembre pour se faire un bon gueuleton?

Ça coûte quand même pas bien plus cher de manger correctement tous les jours, plutôt que de se rendre malade avec du gibier congelé, chassé dans sa propre cage, ou du saumon de troisième catégorie, nourri avec la merde de ses compagnons d'élevage.

Les escargots de midi m'ont sérieusement plombé l'appétit. J'aurais dû laisser les mollusques jeûner deux jours de plus. Ils n'avaient probablement pas fini d'écumer leurs déjections lorsque je les ai mis à cuire.

C'est mon ventre qui fait office de crachoir. Toute leur bave doit à présent mousser dans ma panse, et avec le beurre persillé pour lier le tout, je vous laisse imaginer la sauce.

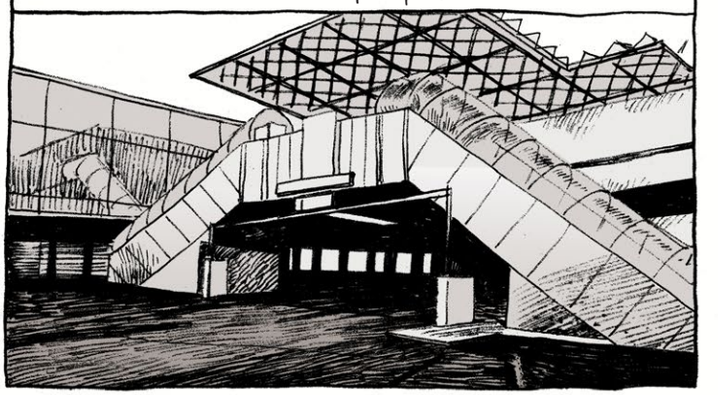


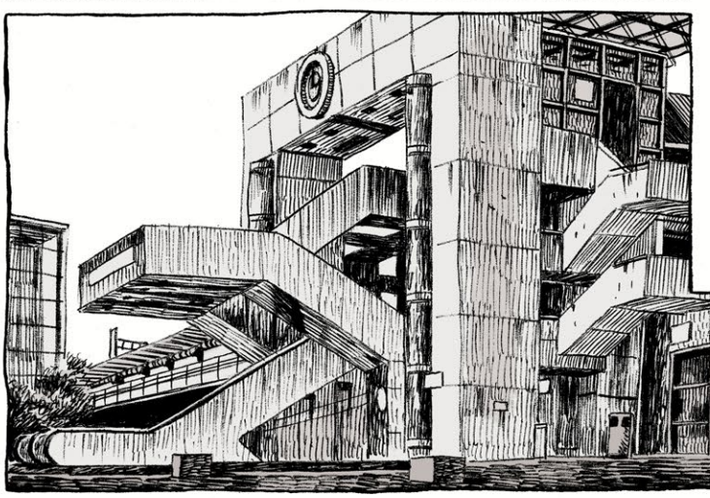
Pour m'aider à digérer, je décide d'aller prendre l'air. Instinctivement, mes pas me conduisent dans le quartier de Perrache, où je n'avais pas mis les pieds depuis des lustres.

Je n'ai pas le choix de toute façon. Je veux voir cette Joia et ces Africaines qui hantent mes nuits depuis que j'ai mis la main sur les diamants.

Le Rhône. L'autoroute qui le longe sur plusieurs kilomètres effleure le confluent, le marché-gare et les prisons Saint-Paul et Saint-Joseph, ces vieux bastions punitifs dont l'insalubrité fait la une des journaux et contribue au record de suicides.

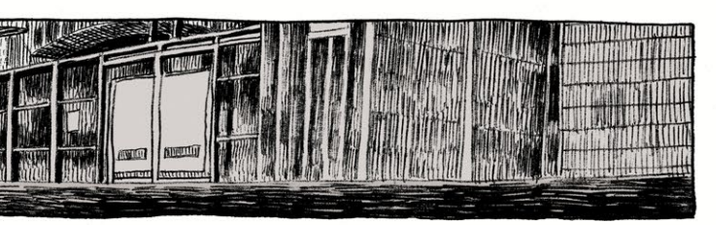
Puis elle s'enfuit sous un échangeur routier construit en plein choc pétrolier, telle une pieuvre cubique orange et crasseuse, dont chaque tentacule est surmonté de bulbes en plastique fumé...





Ce hideux projet de réaménagement urbain entremêle, dans d'inextricables nœuds, des voies ferrées à l'autoroute, un terminus de métro à deux lignes de tramway et une gare routière à la gare ferroviaire.

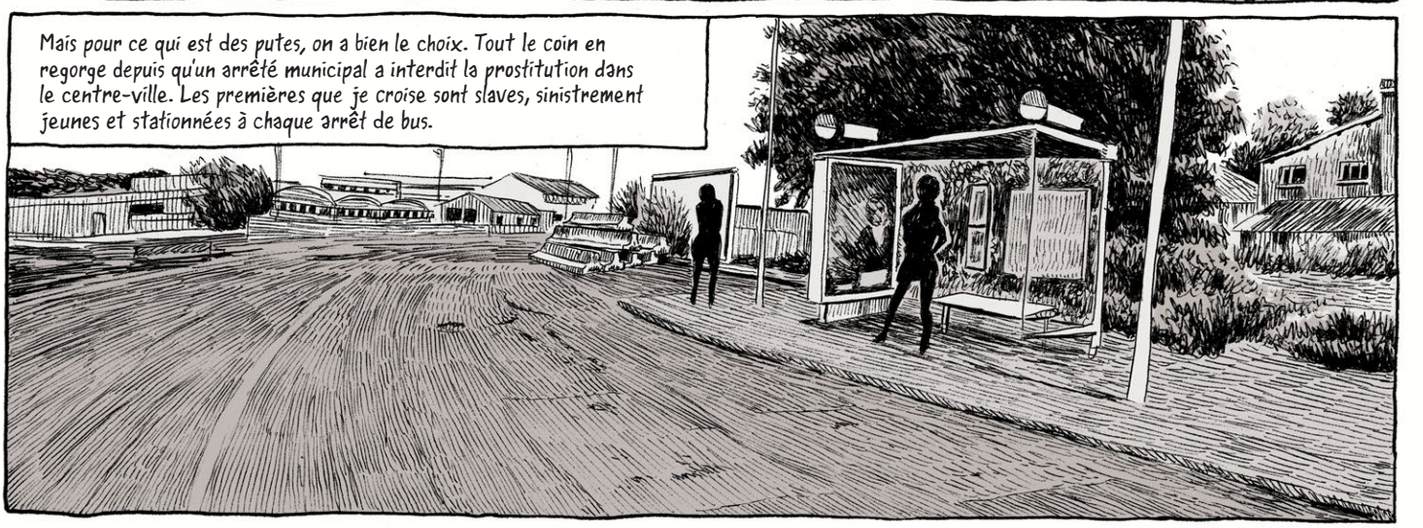
Le quartier a été tranché en deux. Ce qui s'étend derrière les voûtes des épais tunnels qui supportent les voies ferrées, c'est la zone. Après trente années de mise à l'écart, cette partie est en plein réaménagement.



Petit à petit, ils rasent tout. Tout s'effondre. Et les cachots, ils vont les garder? Ils pourraient les réhabiliter en résidences d'artistes, je suis sûr que ça marcherait.

Enfin bon, Lyon ne sera jamais New York.

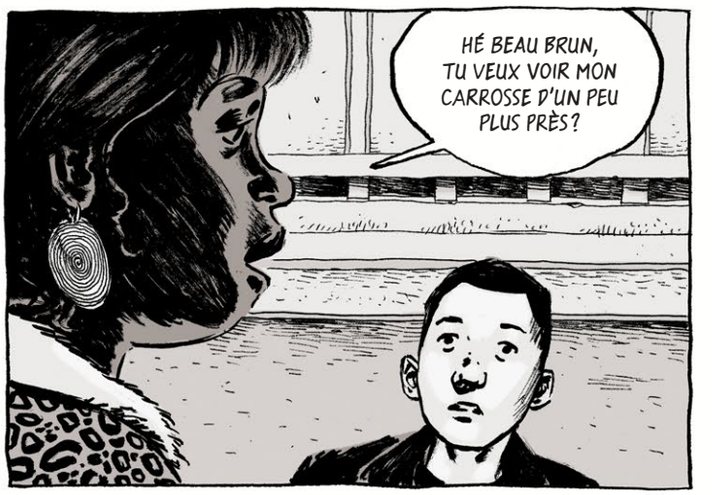
Mais pour ce qui est des putes, on a bien le choix. Tout le coin en regorge depuis qu'un arrêté municipal a interdit la prostitution dans le centre-ville. Les premières que je croise sont slaves, sinistrement jeunes et stationnées à chaque arrêt de bus.



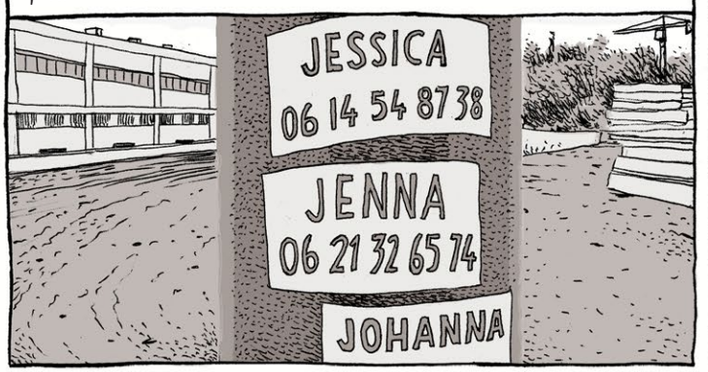
Un peu plus loin, le long du marché-gare, je me rapproche de mon objectif. Un deuxième groupe de prostituées occupe la rue. Et elles sont toutes d'origine africaine.

Les trois-quarts des camionnettes semblent vides. Les loupiotes qui sont censées, comme sur les taxis, indiquer la disponibilité des dames, sont pour la plupart éteintes. Impossible de savoir si à l'arrière ça baise ou si c'est désert.

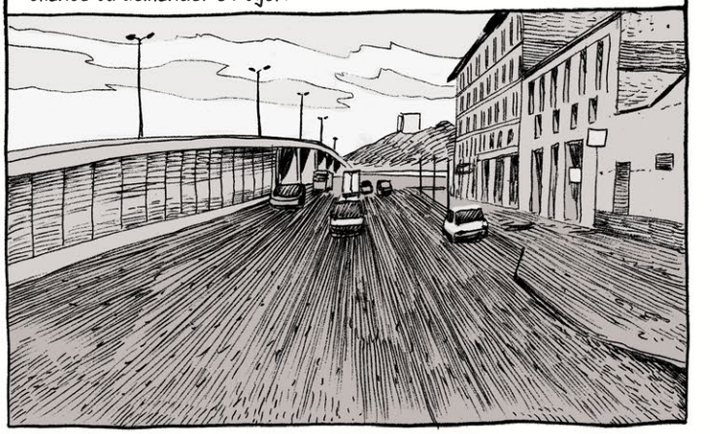
Je ne vais pas tout de même pas toquer aux portes pour savoir si c'est occupé. Du coup, j'ai pas vraiment le choix.



Je repars la queue entre les jambes, désespérant de tomber sur une petite étiquette jaune fluo au nom de cette fille. La plupart des feux et des poteaux de la ville sont en effet recouverts de ces autocollants promotionnels.

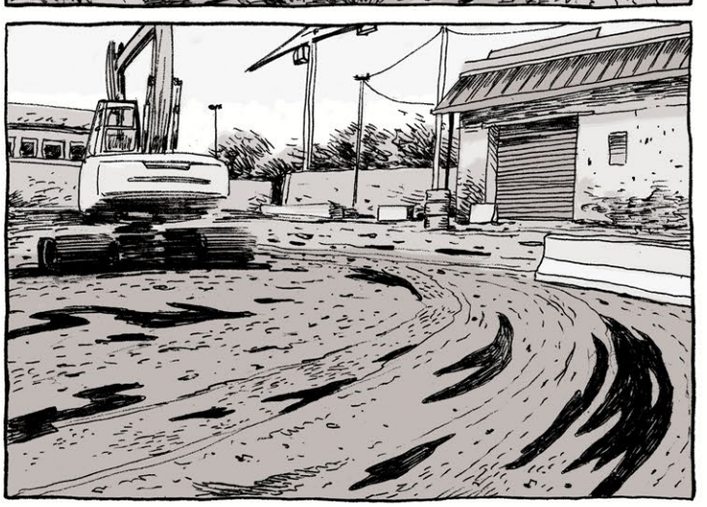


Toujours pas de Joia. Il ne me reste que deux solutions : avoir de la chance ou demander à Roger.

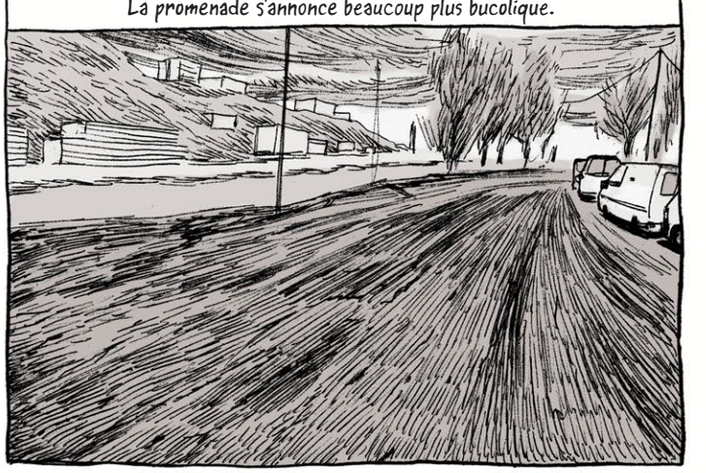


Mais il y a encore la Saône. Après avoir déambulé sans succès sur les quais du Rhône jusqu'au confluent, je décide de remonter vers le centre par l'autre fleuve.

Le hasard me guidant toujours là où il veut m'emmener, je ne vois pas pourquoi aujourd'hui je rentrerais bredouille.



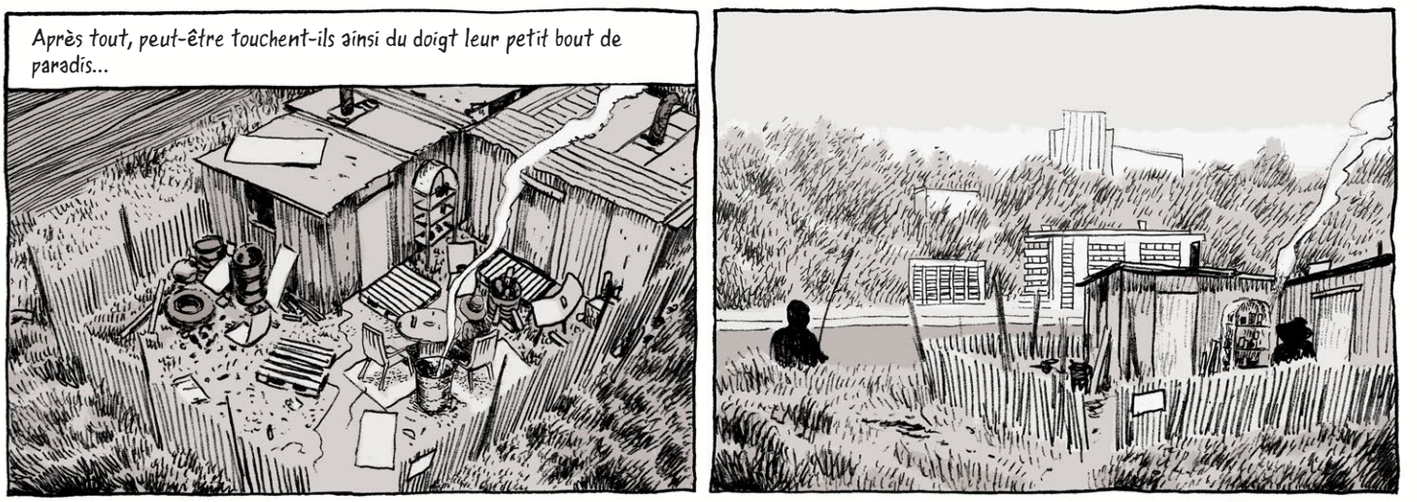
La promenade s'annonce beaucoup plus bucolique.



Échoués sur la berge, des SDF ont conquis ce petit bout de plage urbaine sans daigner regarder derrière eux...

Sans se soucier de la décadence qui les entoure.

Après tout, peut-être touchent-ils ainsi du doigt leur petit bout de paradis...



Pendant ma demi-heure passée à observer la scène, j'ai remarqué un panneau grossièrement peint à la main.

AH JE VOIS...
C'EST GENTIL DE VOTRE PART EN TOUT CAS.
OH BEN, ÇA PEUT PAS SE REFUSER, QUAND MÊME.
UN PASTIS, ÇA VOUS IRA ?
DITES-MOI, VOUS AURIEZ PAS UNE PETITE GOUTTE À M'OFFRIR ?
BAR
PONCH
BIÈRRE
C'EST QU'IL FAIT SOIF !

ENTREZ DONC.
PARFAIT !
Ainsi je pénètre dans la cour des miracles.

XI - La cour des miracles

MOI C'EST TOUSSAINT.

VICTOR, TU TRINQUES?

TU ME PRENDS POUR QUI?

TU M'AS DÉJÀ VU REFUSER UN VERRE DE JAUNE?

QU'EST-CE QUE TU NOUS AS RAMENÉ LÀ TOUSSAINT? HEIN?

D'OÙ TU NOUS LE SORS, CELUI-LÀ?

TU VIENS VOIR LES PUTES?

SI C'ÉTAIT LE CAS, JE CROIS QUE JE SERAIS DANS LE CAMION À CÔTÉ.

OH TU SAIS MON PETIT, J'EN AI RIEN À FOUTRE, CHACUN FAIT CE QU'IL VEUT AVEC SON CUL...

ALLEZ TOUSSAINT, SERS-NOUS PLUTÔT UN COUP.

Je me retrouve alors dans l'obligation de taper la causette avec ces clochards. À ce moment, j'ignore encore que je suis tombé dans une embuscade. À peine le coude levé et l'anisette engloutie que déjà un autre verre se remplit.

ALORS MICHEL, ÇA FAIT COMBIEN DE TEMPS QUE T'ES À LA RUE? C'EST TA FEMME QUI T'A MIS À LA PORTE?

NON, J'AI PAS DE FEMME. MAIS, J'ESPÈRE QUE VOUS M'EN VOUDREZ PAS, J'AI UN TOIT ET UN BOULOT.

Je décide de jouer franc jeu, du moins sur ma situation socioprofessionnelle. Il est de toute façon évident que je ne vais pas m'entretenir de ma déchéance intérieure avec eux.

Victor paraît déçu de ma réponse. Lui qui croyait trouver un nouveau compagnon d'infortune, le voilà qui se heurte à un représentant modèle de la société qu'il honnit et dont il s'est affranchi il y a des décennies.

Pour combler ce silence devenu pesant, je me justifie...

JE PASSAIS PAR LÀ, J'AI VU VOTRE BICOQUE, ET ÇA M'A FASCINÉ.

J'AI EU L'IMPRESSION QUE VOUS ÉTIEZ LIBRES...

EH MEC, PEU IMPORTE QUI TU ES, MAIS NE PRONONCE PAS CE MOT. LIBERTÉ. C'EST DES CONNERIES ÇA.

ÇA EXISTE PAS LA LIBERTÉ, C'EST UN TRUC DE FLIC ÇA.

TU VOIS, J'AI PASSÉ PLUS DE VINGT ANS DE MA VIE EN CABANE, ALORS TA LIBERTÉ...

TU PEUX TE LA FOUTRE AU CUL, ET TE TORCHER AVEC.

TES EXCUSES AUSSI, TU PEUX TE LES CARRER LÀ OÙ JE PENSE. TU CROIS QUE LA FILLE QUE J'AI VIOLÉE ET LES BOURGEOIS QUE J'AI DÉTROUSSÉS JE LEUR AI PRÉSENTÉ MES EXCUSES ?

QU'ILS CRÈVENT.

TOUS.

ALLEZ, BOIS UN COUP, TU VERRAS...

C'EST BON POUR LA MORALE !

Il me sert un troisième verre et déjà je sens mes neurones m'abandonner.

TRAVAILLEUR, TU RESTES MANGER ?

SI ÇA VOUS DÉRANGE PAS D'AVOIR UN TYPE COMME MOI À TABLE...

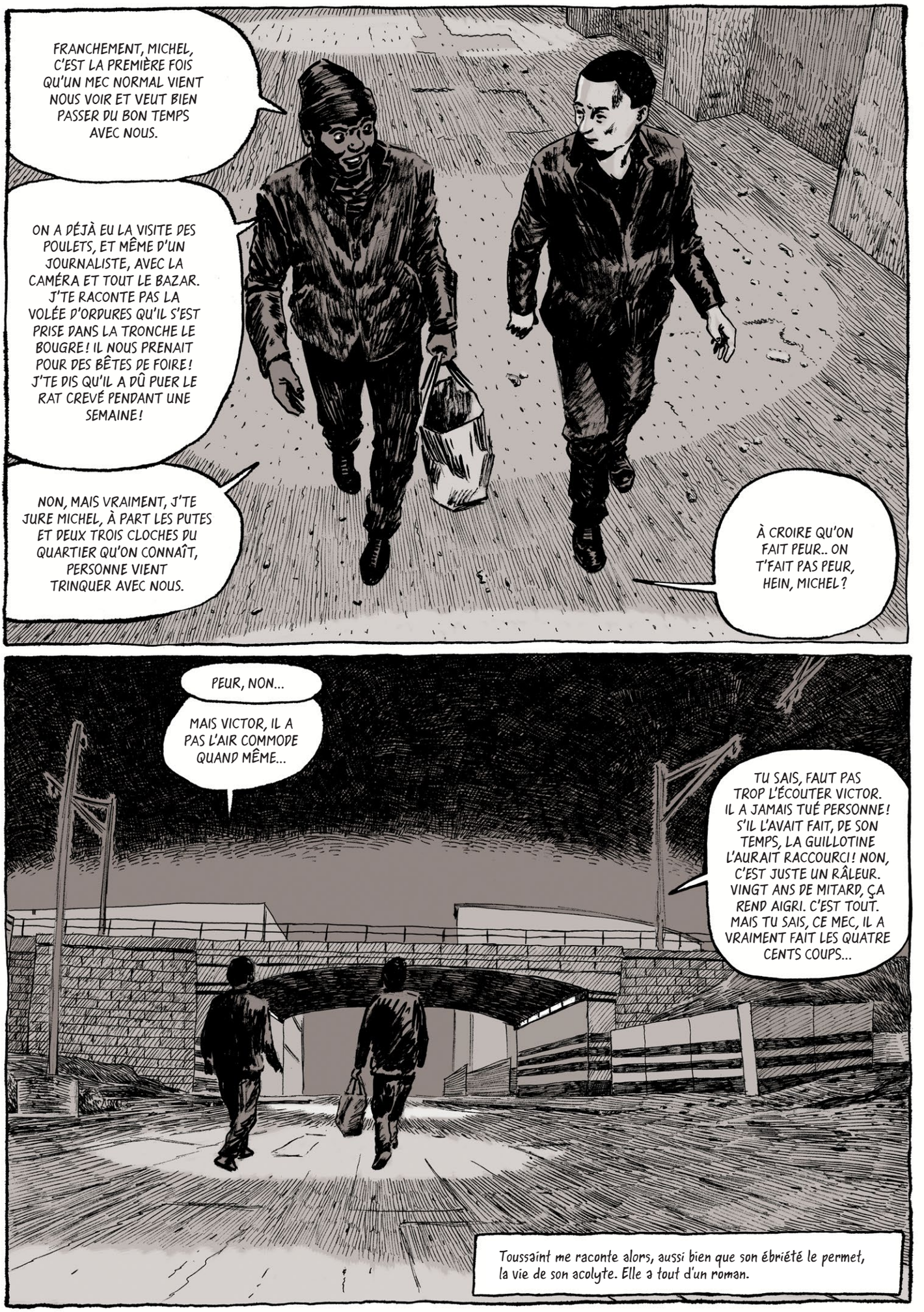
SI ON TE PROPOSE ROMBIER, C'EST QUE ÇA NOUS FAIT PLAISIR !

Je commence à flipper. La nuit tombe, et je me vois au fond du caniveau, un couteau dans le bide, le portefeuille vide.

JE VAIS À LIDL FAIRE LE PLEIN.

JE T'ACCOMPAGNE.

Je suis déjà si ivre que j'ai bien de la peine à me relever. Je ne sais pas trop ce que je fais ni ce que je vais faire. Toussaint me prend par le bras, et en titubant on se dirige vers le discount alimentaire.


FRANCHEMENT, MICHEL, C'EST LA PREMIÈRE FOIS QU'UN MEC NORMAL VIENT NOUS VOIR ET VEUT BIEN PASSER DU BON TEMPS AVEC NOUS.
ON A DÉJÀ EU LA VISITE DES POULETS, ET MÊME D'UN JOURNALISTE, AVEC LA CAMÉRA ET TOUT LE BAZAR. J'TE RACONTE PAS LA VOLÉE D'ORDURES QU'IL S'EST PRISE DANS LA TRONCHE LE BOUGRE! IL NOUS PRENAIT POUR DES BÊTES DE FOIRE! J'TE DIS QU'IL A DÛ PUER LE RAT CREVÉ PENDANT UNE SEMAINE!
NON, MAIS VRAIMENT, J'TE JURE MICHEL, À PART LES PUTES ET DEUX TROIS CLOCHES DU QUARTIER QU'ON CONNAÎT, PERSONNE VIENT TRINQUER AVEC NOUS.
À CROIRE QU'ON FAIT PEUR.. ON T'FAIT PAS PEUR, HEIN, MICHEL?
PEUR, NON...
MAIS VICTOR, IL A PAS L'AIR COMMODE QUAND MÊME...
TU SAIS, FAUT PAS TROP L'ÉCOUTER VICTOR. IL A JAMAIS TUÉ PERSONNE! S'IL L'AVAIT FAIT, DE SON TEMPS, LA GUILLOTINE L'AURAIT RACCOURCI! NON, C'EST JUSTE UN RÂLEUR. VINGT ANS DE MITARD, ÇA REND AIGRI. C'EST TOUT. MAIS TU SAIS, CE MEC, IL A VRAIMENT FAIT LES QUATRE CENTS COUPS...
Toussaint me raconte alors, aussi bien que son ébriété le permet, la vie de son acolyte. Elle a tout d'un roman.

Engagé à 20 ans dans l'armée de l'air en Indochine au sein du groupe de transport Anjou, il y pilotait un Dakota au-dessus des lignes ennemies. Peu avant la bataille de Diên Biên Phú, Victor, sentant le vent tourner, décida de déserter.

On le retrouva six mois plus tard, dans une fumerie d'opium, à Bangkok, en Thaïlande. Il passa devant la cour martiale qui le condamna à cinq années de prison.

Il échappa ensuite de peu à l'Algérie, où il aurait dû se retrouver incorporé dans les bataillons disciplinaires. Il s'était mutilé la jambe en prison avec une vieille lame et avait failli choper la gangrène.

C'est depuis cette époque qu'il claudique. À la fin des guerres coloniales, libéré, il retourna dans le civil, où il bossa dans l'aviation, aux Antilles. Il y fut copilote d'un vieux DC3 qui effectuait des liaisons commerciales entre la Guyane et la Martinique. Très vite, il se lança dans la contrebande.

À CETTE ÉPOQUE, C'ÉTAIT L'AVENTURE !

IL PARAÎT QUE LES PLUS DURS, C'ÉTAIT LES AMÉRICAINS ! QUAND ILS L'ONT COINCÉ, ILS LUI EN ONT FAIT BAVER !

C'EST EUX QUI LUI ONT PÉTÉ LE NEZ !

Il fit donc cinq nouvelles années de détention à Panama, où il attrapa la dysenterie.

À sa sortie de taule, sans le sou, il fit jouer ses anciens réseaux pour revenir en France où, après quelques tentatives peu fructueuses de réinsertion par le travail, il devint rapidement cambrioleur. Au cours d'un casse qui s'annonçait tranquille dans une maison bourgeoise à Meudon, il est tombé avec ses complices sur une baronne, « ou un truc du genre »...

Ça c'était pas de bol.

ENCORE SEPT ANS DE TAULE QU'IL S'EST PRIS, LE VICTOR.

Apparemment, ils avaient prévu le coup, la baraque devait être vide. Mais la bonne femme y était restée parce qu'elle était souffrante. Lorsqu'ils l'ont surprise au pieu, en petite tenue, ben ils ont pas pu résister. Ils l'ont violée. Après lui être tous passés dessus, ils l'ont bâillonnée et enfermée dans un cagibi.

À sa sortie, au début des années 1980, il s'associa avec des Gitans et retomba presque aussitôt. Il purgea encore quatre années de prison, « ses dernières ». Après plus de vingt ans passés derrière les barreaux, Victor avait vieilli. Sa santé ne lui permettait plus de faire des coups.

Il se retrouva rapidement à la rue, à Paris. Alors qu'il plongeait tout droit vers le coma éthylique ou l'hypothermie, un clerc de notaire vint le chercher au foyer des sans-abri où il cuvait sa Villageoise. Il venait d'hériter de la thune de sa mère.

LE PACTOLE ! 1 MILLION DE FRANCS !

Il profita de cette aubaine pour s'envoler vers les Antilles où, en dix ans, il claqua tout son blé. C'est là qu'il rencontra Toussaint, en 1989 précisément, à La Trinité, en Martinique.
« Je bossais aux distilleries Hardy, et Victor est venu y rencontrer le patron pour acheter un gros stock pour passer l'hiver. C'est moi qui l'ai livré et depuis quinze ans on ne se quitte plus ! »

Le vieux repris de justice avait donc fait le baron en Martinique une petite dizaine d'années avant de replonger dans la misère.

En 2000, ils atterrirent sans le sou à Lyon, où des cousins de Toussaint devaient les héberger et leur trouver du boulot. Il n'en fut rien. Les cousins étaient soit en taule, soit mariés, rangés et respectables.

C'EST MA TOURNÉE !

ALORS IL FAUT DU SUCRE DE CANNE ET DU CITRON !

Ils se mirent alors à zoner dans le quartier de Perrache, d'abord vers la gare, d'où ils se firent rapidement chasser par une bande de réfugiés roumains.

Ils décidèrent de squatter une parcelle de terrain vague en bord de rivière et de construire un bungalow, un lakou comme l'appelait Toussaint, pour faire comme s'ils vivaient à la mer.

Ils habitent ici depuis maintenant deux ans, et curieusement ils n'ont pas encore été expulsés. Et là, c'est la trêve hivernale. Ils en ont encore au moins jusqu'au 15 mars.

DU RHUM?! ÇA VA NOUS RAPPELER LE BON TEMPS ÇA...

Ça commence à cailler dehors.

Au premier verre de punch, nous trinquons.
ALLEZ, LES COMPÈRES, SANTÉ!

EH VISE UN PEU TOUSSAINT, ON A D'LA VISITE!
C'est pas possible...
LINDA!
JOIA!

ENTREZ LES FILLES! UN TI PUNCH, ÇA VOUS TENTE?

Affalé sur mon siège en plastique, j'ai les yeux vitreux et le souffle coupé, Joia est là, à deux pas de moi.

ALORS COMMENT ÇA VA? VOUS AVEZ PAS TROP FROID DANS LES CAMIONS?
OH, ON SE RÉCHAUFFE COMME ON PEUT...

Soudain j'ai très chaud. L'alcool dont je suis imbibé se condense subitement hors des pores de ma peau.

L'autre ne dit rien et semble m'ignorer. Joia. C'est donc toi. Ah, si tu savais... Si tu savais ce que je sais. J'ai vu ton amie se faire trucider. J'ai vu ton amie se faire enterrer. Je l'ai vue revenir d'entre les morts. Et je l'ai vue prier pour toi. J'ignore son nom, elle ne m'a légué que le tien. Et un sacré butin aussi. Ce serait mesquin de l'oublier.

Elles disparaissent dans la nuit pour regagner leurs camions.

Je sens la tristesse et l'amertume me gagner. C'est toujours la même histoire. Le temps file entre mes doigts sans que je parvienne à l'effleurer. Et puis, je commence à être complètement saoul. Je n'ose pas me lever de peur de tomber comme un paraplégique que l'on sortirait de son fauteuil.

Je ne prête plus vraiment attention à la conversation. J'y participe, mais je ne sais plus trop ce que je dis...

Vingt Dieux, y a la BX à Roger!

OH L'ENFOIRÉ!

TU TE SENS PAS BIEN MICHEL? TU VAS PAS NOUS POSER UN PÂTÉ? PAS DÉJÀ? IL NOUS RESTE ENCORE UN BON PACK À DESCENDRE MEC!

Y A ROGER LÀ-BAS. AVEC JOIA. LÀ-BAS, DANS LE CAMION.

ROGER?

OUAIS ROGER. MON COLLÈGUE DE BUREAU...

... OH LE CON...

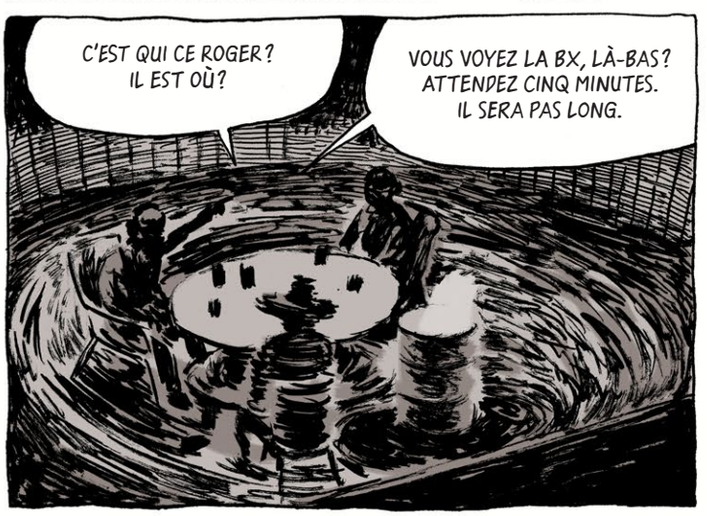
MAIS LÀ-BAS, Y A QUE DES COLLÈGUES DE BUREAU EN PUISSANCE!

QU'EST-CE QU'IL Y A? IL T'A DEVANCÉ? TU VOULAIS Y ALLER, C'EST ÇA?

C'EST DISCUTER AVEC CES PUTES QUI T'EN A DISSUADÉ, C'EST TOUT!

C'EST QUI CE ROGER? IL EST OÙ?

VOUS VOYEZ LA BX, LÀ-BAS? ATTENDEZ CINQ MINUTES. IL SERA PAS LONG.



Sur le coup des 11 heures et demie, alors que le va-et-vient des voitures commence à ralentir, je m'apprête à quitter mes compagnons d'un soir.

C'EST QUE JE VEUX PAS RATER LE DERNIER TRAMWAY.

TU VOIS CE TYPE ? C'EST UN SOUKOUGNAN. ÇA SE VOIT À SA FAÇON DE MARCHER. UN PROVERBE DE CHEZ NOUS DIT : « LE VENT VIOLE LA NUIT, LA MORT ENTRE LES DENTS. » C'EST TOUT LUI.

UNE FOIS, IL EST VENU NOUS DIRE AVEC SES DEUX MALABARS : « VOUS VOULEZ RESTER À LA COOL DANS VOTRE BICOQUE ? EH BIEN, RESTEZ SAGES LES STIFFS OU ÇA POURRAIT TRÈS MAL SE PASSER. »

DES FOIS, IL PART AVEC DES FILLES QU'ON NE REVOIT PLUS. ON L'A VU EN COGNER PLUS D'UNE.

JOIA NOUS A DIT QU'IL FORÇAIT DES FILLES DE DANSER LE MAPOUKA.

LE QUOI ? LE MAPOUKA ? QU'EST-CE QUE C'EST ÇA ?

À LA BASE, C'EST UNE DANSE TRADITIONNELLE, DE CÔTE D'IVOIRE JE CROIS. MAIS C'EST DEVENU AUTRE CHOSE. UN TRUC DÉGUEU POUR BLANCS FRUSTRÉS.

JE SAIS PAS TROP SI J'AI ENVIE D'EN PARLER, C'EST VRAIMENT DÉGUEULASSE.

C'EST QU'IL NOUS LA JOUE SENSIBLE TOUSSAINT, CE SOIR ? ALLEZ, MOI J'LE CRACHE C'QUE C'EST. LE MAPOUKA, C'EST L'OR NOIR DU PORNO ! ILS FONT DANSER DES BELLES BLACKS DEVANT LA CAMÉRA, LA CROUPE BIEN EN VUE. JUSQUE-LÀ, RIEN DE DÉPLAISANT.

MAIS DERRIÈRE ELLES Y A DES CHIENS. DES BERGERS ALLEMANDS, DES DOBERMANS, DES MOLOSSES.

ET ÇA LES EXCITE LES IENCHS. J'TE LAISSE IMAGINER LA SUITE.

C'EST PAS NOUVEAU LA ZOOPHILIE.

OUI, MAIS C'EST PIRE ENCORE. T'IMAGINES LA PAUVRE GONZESSE SE FAIRE PRENDRE PAR TOUS LES TROUS PAR UNE MEUTE DE SIX CLÉBARDS EN RUT ?

SURTOUT QU'UNE FOIS QUE ÇA BANDE, UN CHIEN, Y A PLUS MOYEN DE LE RETIRER. IL PARAÎT QU'ILS FONT EXPRÈS DE TIRER DESSUS !

ET SI Y AVAIT QUE ÇA... PARFOIS, ILS ARROSENT LES FILLES DE MERDE. EN PLUS DU FOUTRE DES CLEBS, ILS LEUR FONT MANGER LEUR MERDE.

C'EST BON, J'EN AI ASSEZ ENTENDU, MERCI LES GARS.

LES MAQUEREAUX FORCENT LES FILLES À FAIRE LE TROTTOIR... MAIS LUI EN PLUS...

CE QU'IL FAIT... **FUMIER.**

SOUKOUGNAN...

TU CROIS PAS SI BIEN DIRE.

C'est à ce moment que je comprends qui est ce type ignoble entouré de ses deux sbires. C'est Jacky. Mon diamant brûle. Je ne sais pas si c'est parce que je n'ai cessé de le masturber ou si c'est dû à quelque chose de moins rationnel.

Il semble toutefois moins détendu que dans mes visions. Il a même plutôt l'air stressé le gazier.

Je ne sais pas comment je suis rentré chez moi. L'alcool est monté trop haut dans mon cerveau. Comme je poursuis encore, de façon assez aléatoire, mon traitement d'antidépresseurs, j'ai eu la riche idée de prendre un cacheton pour m'aider à m'endormir.

Grosse erreur.

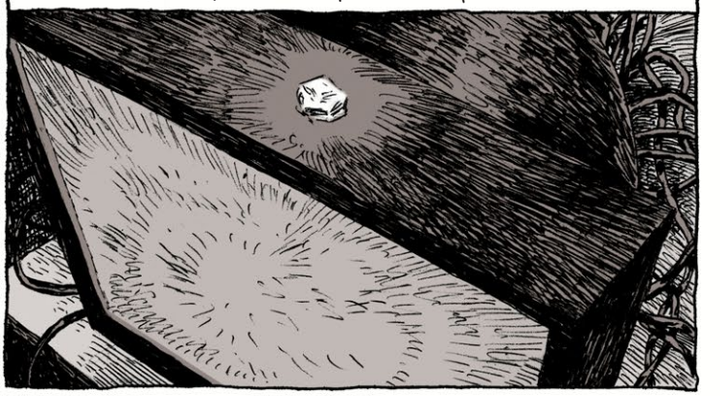
Lorsque je me réveille, le lendemain, le sol de mon appartement est constellé de diamants.
Impossible de me souvenir de ce que j'ai foutu avec.

Je passe la journée à tenter de les rassembler.

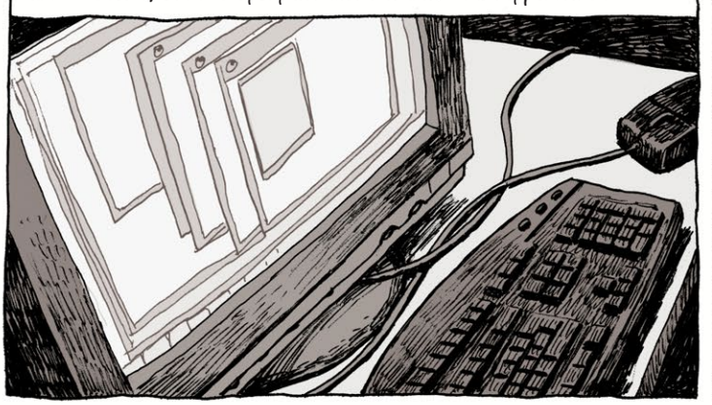
XII - The God of greed, gold, oil and diamonds

Sur les 194 diamants que j'ai en ma possession, il m'en manque une dizaine.

Par miracle, mes deux gros bruts sont toujours là. Celui dont je ne me sépare jamais n'a pas bougé de ma poche – j'ai dormi tout habillé –, et l'autre trône sur mon poste de télévision implosé qui, décidément, ressemble de plus en plus à une sculpture cathodique.



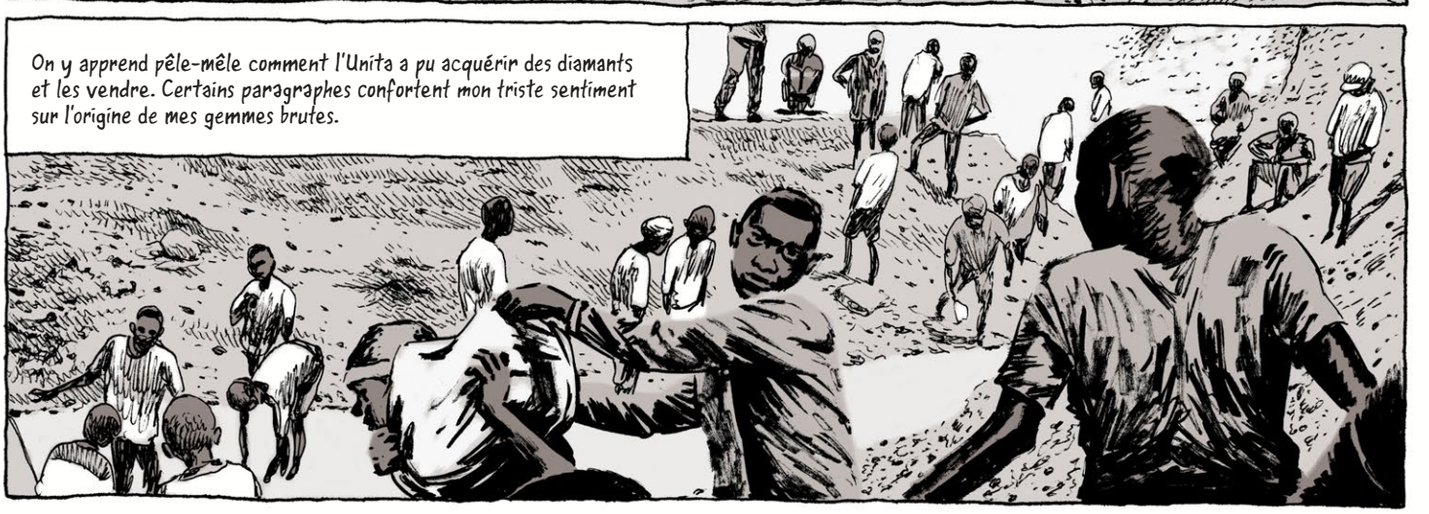
Mon ordinateur, lui, est encore en marche. J'ai vraisemblablement passé la nuit dessus, avant d'éparpiller mes diamants dans l'appartement.

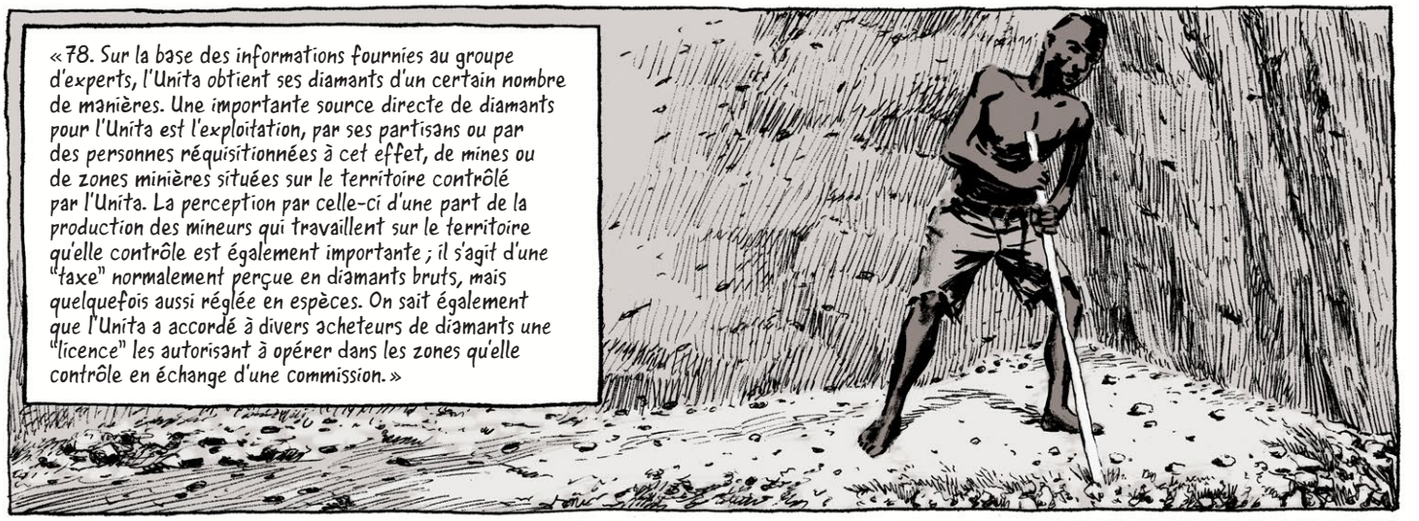


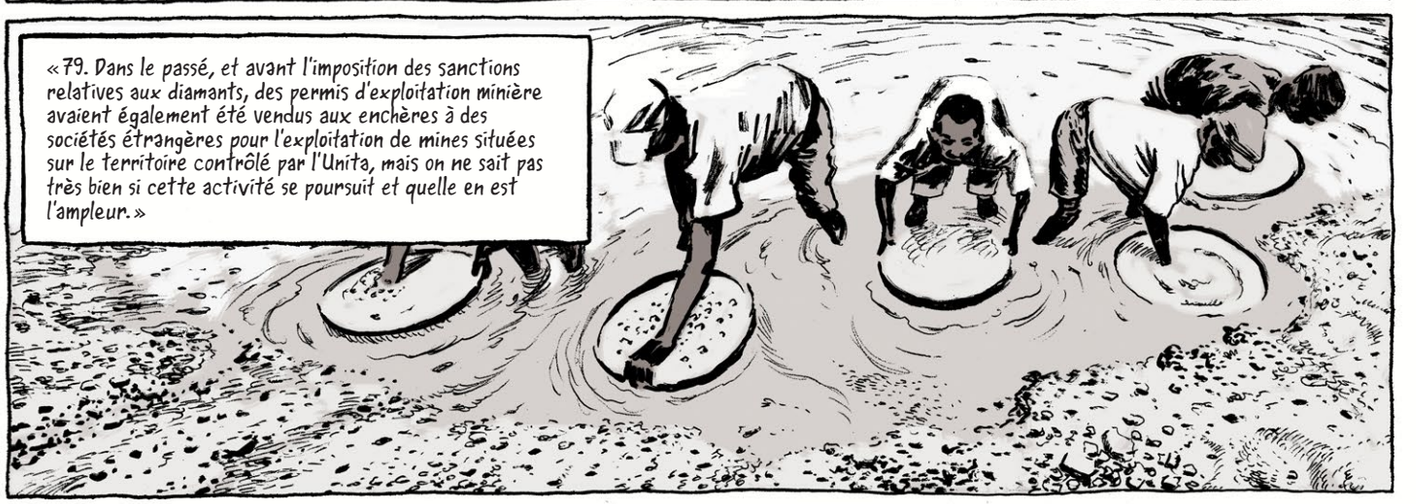
Connecté à une page Web qui affiche un rapport des Nations unies sur la résolution 864 concernant la situation en Angola, je reprends mes lectures de la veille là où je les ai laissées.

Elles démontrent comment l'Unita était impliquée, entre autres, dans le trafic de diamants sales. Il y a des pages et des pages de commentaires et de notes sur les méthodes mafieuses de cette guérilla que Domingues a dû fréquenter à une époque.

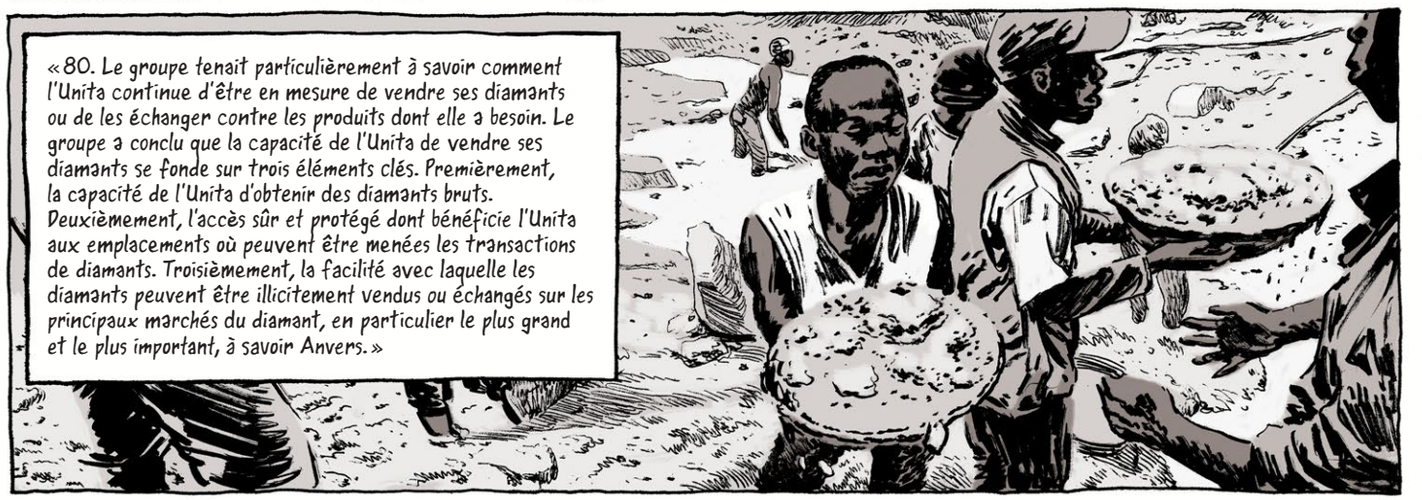
On y apprend pêle-mêle comment l'Unita a pu acquérir des diamants et les vendre. Certains paragraphes confortent mon triste sentiment sur l'origine de mes gemmes brutes.




« 78. Sur la base des informations fournies au groupe d'experts, l'Unita obtient ses diamants d'un certain nombre de manières. Une importante source directe de diamants pour l'Unita est l'exploitation, par ses partisans ou par des personnes réquisitionnées à cet effet, de mines ou de zones minières situées sur le territoire contrôlé par l'Unita. La perception par celle-ci d'une part de la production des mineurs qui travaillent sur le territoire qu'elle contrôle est également importante ; il s'agit d'une "taxe" normalement perçue en diamants bruts, mais quelquefois aussi réglée en espèces. On sait également que l'Unita a accordé à divers acheteurs de diamants une "licence" les autorisant à opérer dans les zones qu'elle contrôle en échange d'une commission. »


« 79. Dans le passé, et avant l'imposition des sanctions relatives aux diamants, des permis d'exploitation minière avaient également été vendus aux enchères à des sociétés étrangères pour l'exploitation de mines situées sur le territoire contrôlé par l'Unita, mais on ne sait pas très bien si cette activité se poursuit et quelle en est l'ampleur. »

« Des attaques de l'Unita contre des mines de diamants ont également été signalées, de même que des plans d'escroquerie organisés par le personnel de l'Unita qui travaille dans l'industrie du diamant. Pour protéger et contrôler ces opérations d'exploitation de diamant, l'Unita aurait créé des forces spéciales de protection du diamant, qui opèrent sous le commandement du général Antonio Dembo, vice-président de l'Unita. »
SITUACAO
UNITA


« 80. Le groupe tenait particulièrement à savoir comment l'Unita continue d'être en mesure de vendre ses diamants ou de les échanger contre les produits dont elle a besoin. Le groupe a conclu que la capacité de l'Unita de vendre ses diamants se fonde sur trois éléments clés. Premièrement, la capacité de l'Unita d'obtenir des diamants bruts. Deuxièmement, l'accès sûr et protégé dont bénéficie l'Unita aux emplacements où peuvent être menées les transactions de diamants. Troisièmement, la facilité avec laquelle les diamants peuvent être illicitement vendus ou échangés sur les principaux marchés du diamant, en particulier le plus grand et le plus important, à savoir Anvers. »

Anvers... Décidément, il n'y a que là que je pourrais écouler mon magot. À la lecture de ce rapport, je me dis que le processus de Kimberley a vraiment du pain sur la planche.

« 87. Les diamants de contrebande se négocient facilement à Anvers. L'Unita et ses partenaires commerciaux comptent sur le fait qu'ils peuvent à la fois entreposer leurs diamants en lieux sûrs et les vendre finalement aux diamantaires d'Anvers sans grande difficulté. Anvers est une place importante pour le négoce des diamants bruts puisque c'est là que s'effectuent près de 80 % des transactions qui représentent un chiffre d'affaire d'approximativement 5 milliards de dollars. Le groupe d'experts a constaté, à cet égard, que le laxisme extrême des contrôles et de la réglementation applicables au marché anversois facilite et peut-être même encourage les activités commerciales illicites. »

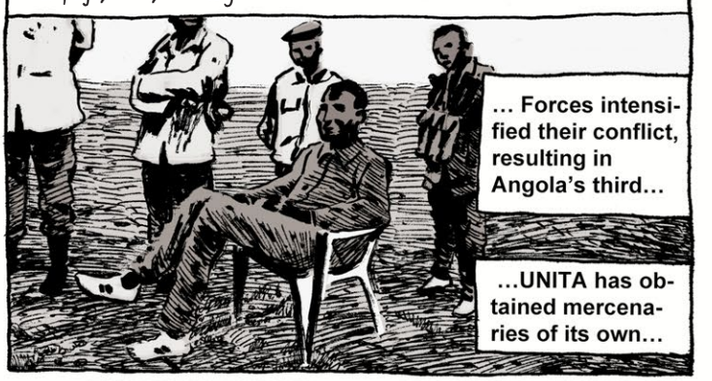
« 91. La réticence ou l'incapacité de l'industrie du diamant, en particulier à Anvers, à mettre de l'ordre dans ses rangs, est une question qui préoccupe particulièrement le groupe. Des personnes connues dans les milieux concernés pour négocier des diamants de l'Unita n'ont, en général, jamais été dénoncées ni n'ont fait l'objet de sanctions. Parmi elles figurent un certain Jean "Johnny" Weber (un ressortissant turc dont on sait qu'il est l'un des principaux contacts de l'Unita à Anvers), et un certain Simon Pollman (qui sert depuis longtemps de contact à l'Unita pour la vente de diamants illicites)... »

« ... qui, ni l'un ni l'autre, n'ont jamais fait l'objet de sanctions ni du moindre ostracisme dans les milieux du diamant. Le groupe d'experts a également été informé qu'un certain Ahmed Bakir (alias Imad Karib) était aussi probablement associé à une société faisant le négoce du diamant basée à Anvers. Cette information est parvenue au groupe trop tard pour qu'il puisse en confirmer ou en vérifier l'exactitude, mais elle sera communiquée au comité des sanctions pour vérification ultérieure. »

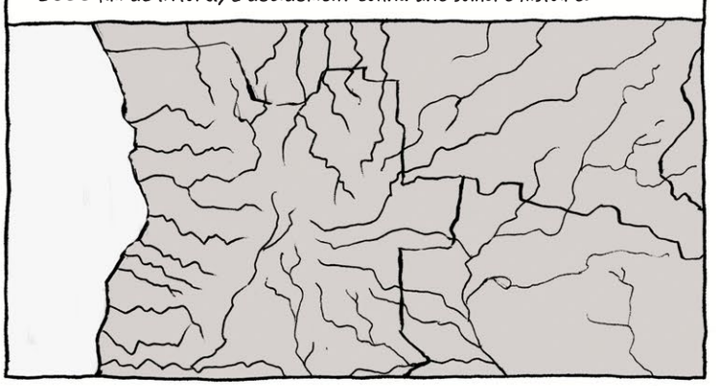
Un petit rappel sur le conflit en Angola s'impose, car je n'ai que peu de connaissances sur le sujet. J'ai visiblement passé la nuit à chercher des renseignements sur les diamants sales, les mercenaires, la prostitution, l'Angola et ses femmes. Je n'en ai aucun souvenir. Une remontée dans l'historique de mon navigateur Internet me fait revivre cette fin de soirée noircie de ma mémoire.

Au site très sérieux des Nations unies, se mêlent des visites hétéroclites sur des sites aussi bien gauchistes que pornographiques...

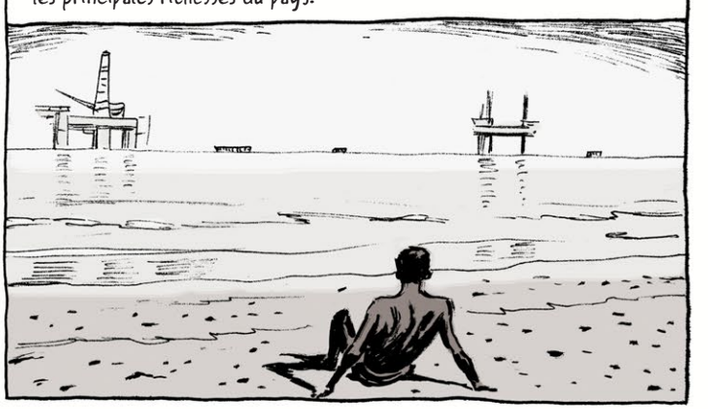
... et des dépêches tiers-mondistes sur les dérives des grands groupes mercenaires. « From Enemy to Peacemaker : The Role of Private Military Companies in Sub-Saharan Africa »... « By the end of this bloody rampage, 500,000 lay »...



Cet État du sud-ouest de l'Afrique, limité au nord par le Congo et le Congo démocratique, à l'est par la Zambie, à l'ouest par l'océan Atlantique, au sud par la Namibie, et qui s'étend le long de plus de 1 600 km de littoral, a décidément connu une sombre histoire.



Le pétrole, le diamant, le minerai de fer, l'engrais phosphaté, le cuivre, le feldspath, l'or, la bauxite, l'uranium et le manganèse figurent parmi les principales richesses du pays.



Sans oublier le diamant, qui en constitue l'une des plus importantes ressources. En 1992, plus de 1 200 000 carats avaient déjà été exploités. Enfin, pour le pétrole, ce n'est pas mal non plus. Le pays produit près de 1 million de barils par jour, prodiguant un revenu annuel de 3,2 milliards de dollars...

... ce qui représente environ 80 % des revenus de l'État.

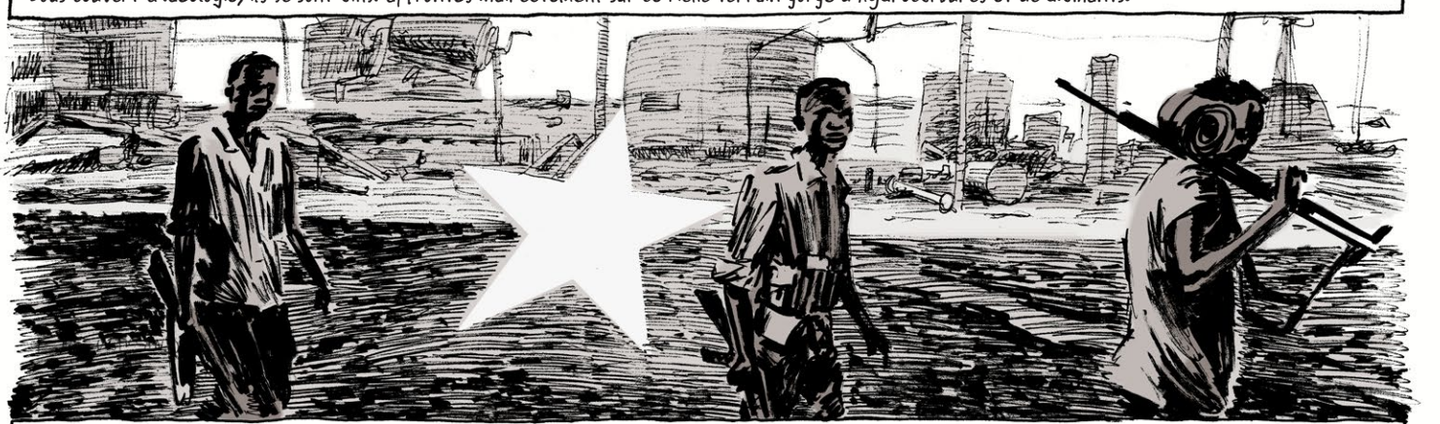
Un pays comme celui-ci pourrait aisément figurer dans les premiers rangs mondiaux. Or il ne pointe qu'à la 146e place du classement, avec un indice de développement humain de seulement 0,422.

Tout cela s'explique facilement. Autrefois ancienne province du Portugal, l'Angola a été le théâtre d'une guerre coloniale qui a commencé en 1961 et a perduré jusqu'à la chute tardive de la dictature à Lisbonne, en 1974.

L'Estado Novo, funeste régime totalitaire paternaliste et clérical qui avait été mis en place par Salazar avant la Seconde Guerre mondiale, a été balayé par la « révolution des œillets ». La toute fraîche démocratie a été le dernier État occidental à lâcher ses colonies, en 1975. Le Portugal, dont la moitié du budget national a été engloutie dans l'effort de guerre et la pacification des colonies, est devenu l'une des nations les plus pauvres d'Europe.

L'indépendance de l'Angola allait marquer le début d'une nouvelle ère de famine et de destruction. Le pays, à peine décolonisé, était déjà divisé en trois camps ennemis.

Le MPLA, marxiste, a aussitôt pris le pouvoir à Luanda. Un pays potentiellement si riche qui entrait dans la sphère d'influence des rouges, cela déséquilibrait fortement l'échiquier géopolitique du moment. Les ogres qui dominaient le monde de cette époque ont chacun pris parti pour une faction. Sous couvert d'idéologie, ils se sont ainsi affrontés indirectement sur ce riche terrain gorgé d'hydrocarbures et de diamants.



Moscou a soutenu le MPLA. Washington a misé sur l'Unita, elle-même assistée par le gouvernement sud-africain, connu à l'époque pour sa politique d'apartheid. Le FNLA, le troisième parti, n'a guère eu la cote dans ce monde bipolaire. Il s'est donc éclipsé au cours des années 1970.

Fin 1975, le MPLA ne tenait plus qu'une zone d'une trentaine de kilomètres autour de Luanda. Un contingent cubain fort de 50 000 hommes, envoyé en fanfare par Fidel Castro et armé par les Soviétiques, a débarqué et a stabilisé la situation en enrayant tant bien que mal les mouvements de guérilla.

1976, le MPLA était durablement ancré au pouvoir. La guerre civile a toutefois duré jusqu'en 1991, mais avec l'effondrement du bloc communiste et la fin de l'apartheid en Afrique du Sud, l'Angola ne représentait plus le même intérêt stratégique. Des accords de paix ont été signés au Portugal en 1991, l'ONU a envoyé ses casques bleus maintenir la paix et le gouvernement de Luanda a été reconnu par les États-Unis.

Mais très vite, la guerre civile a de nouveau déchiré le pays, après qu'en 1992 le résultat des élections libres a été contesté par l'Unita.

Le conflit est alors entré dans sa troisième phase, juste reflet du monde libéral qui s'inaugurait sur Terre, où, enfin débarrassée de ses hypocrites idéologies, la guerre n'était plus qu'une affaire de business. Les alliances ont été bouleversées et les cartes ont changé de mains.

Le MPLA, autrefois pointé du doigt par les États-Unis comme un ramassis de vermines marxistes est soudain devenu un partenaire commercial comme un autre. L'Unita, elle, qui avait bénéficié dans les années 1980 d'un soutien financier américain évalué à 250 millions de dollars et hérité du titre prestigieux de « combattant de la liberté », s'est brusquement retrouvée isolée.

Le gouvernement officiel de l'Angola, toujours dirigé par le MPLA, a cette fois reçu le soutien de l'Afrique du Sud, du moins de ses sociétés de défense privées, dont la plus connue était Executive Outcomes. Nombre de ses mercenaires avaient autrefois combattu du côté de l'Unita. Changer de camp n'a guère posé de problème pour la majorité d'entre eux tant que le salaire suivait.

Esseulée, dépourvue de toute aide extérieure, l'Unita devait trouver ses propres financements. Le diamant était la ressource stratégique toute trouvée. Il devint très rapidement le nerf de la guerre.

J'ai dû péter les plombs devant tous ces recoupements. Les conclusions que ma gueule de bois en tire sont que Domingues ne s'est pas éternisé au Mozambique après ses exploits cannibales. Ses employeurs ont en effet rapidement dû l'envoyer ailleurs. Au niveau des dates, ça coïncide. 1991-1993. La guerre froide ayant fondu, il n'y avait plus vraiment d'intérêts à défendre au Mozambique, pays sans ressources naturelles, dévasté par trente années de guerre.

Il s'est probablement retrouvé en Angola avec son copain Jacky, dans un contexte idéologique à peu près identique. À la différence que là-bas, la guérilla antimarxiste était le prétexte idéal pour prendre le contrôle des vastes zones diamantifères et pétrolifères. Ils avaient soudain un nouveau dieu pour qui se battre...

... The God of Greed : Gold, Oil and Diamonds.

On pourrait penser que la logique de Domingues l'aurait amené à suivre le troupeau et à s'engager aux côtés des forces gouvernementales, via leur prestataire sud-africain. Mais une intuition me fait penser le contraire. Qui sinon l'Unita, véritable plaque tournante du crime organisé, pouvait lui offrir meilleur abri ?

Et puis tout concorde. L'Unita était désormais équipée par la Bulgarie et la Russie, ses ennemis de la veille. La caisse d'armes retrouvée dans les lônes semblait en être originaire. Après tout, cela n'est qu'un vague soupçon, mais je vois mal Domingues, avec son passé sali par les crimes de guerre, embauché par Executive Outcomes, une société de défense dont un des arguments de vente était la « propreté » de ses employés. Un type comme Domingues devait être sur les listes noires des recruteurs.

Quant aux réseaux de prostitution, je les vois bien tissés au fil de rencontres entre mafieux de tous bords. Avec de tels appuis, pas étonnant qu'il soit devenu un proxénète bien implanté.

En tripotant mon diamant, je comprends que c'est de là qu'il vient. De ces mines ensanglantées, arraché à la terre en échange d'obus et de canons. Un petit bijou, souillé par le sang et le vice. Pas étonnant qu'hier, en faisant ce constat, j'aie tout envoyé valdinguer.

Il est grand temps d'accomplir le sacrifice prescrit par le marabout. Ça va sûrement m'aider à me débarrasser de l'ombre de Domingues, qui imbibe tout ce que je touche ces derniers temps. Je décide de prendre un nouveau rendez-vous avec mon devin.

Un petit coup de téléphone plus tard, je me considère comme définitivement maudit. Mon appel a certes abouti, mais un autre marabout a remplacé Professeur Fall, et son nom de scène, Monsieur Bouba, ne me laisse rien présager de bon.

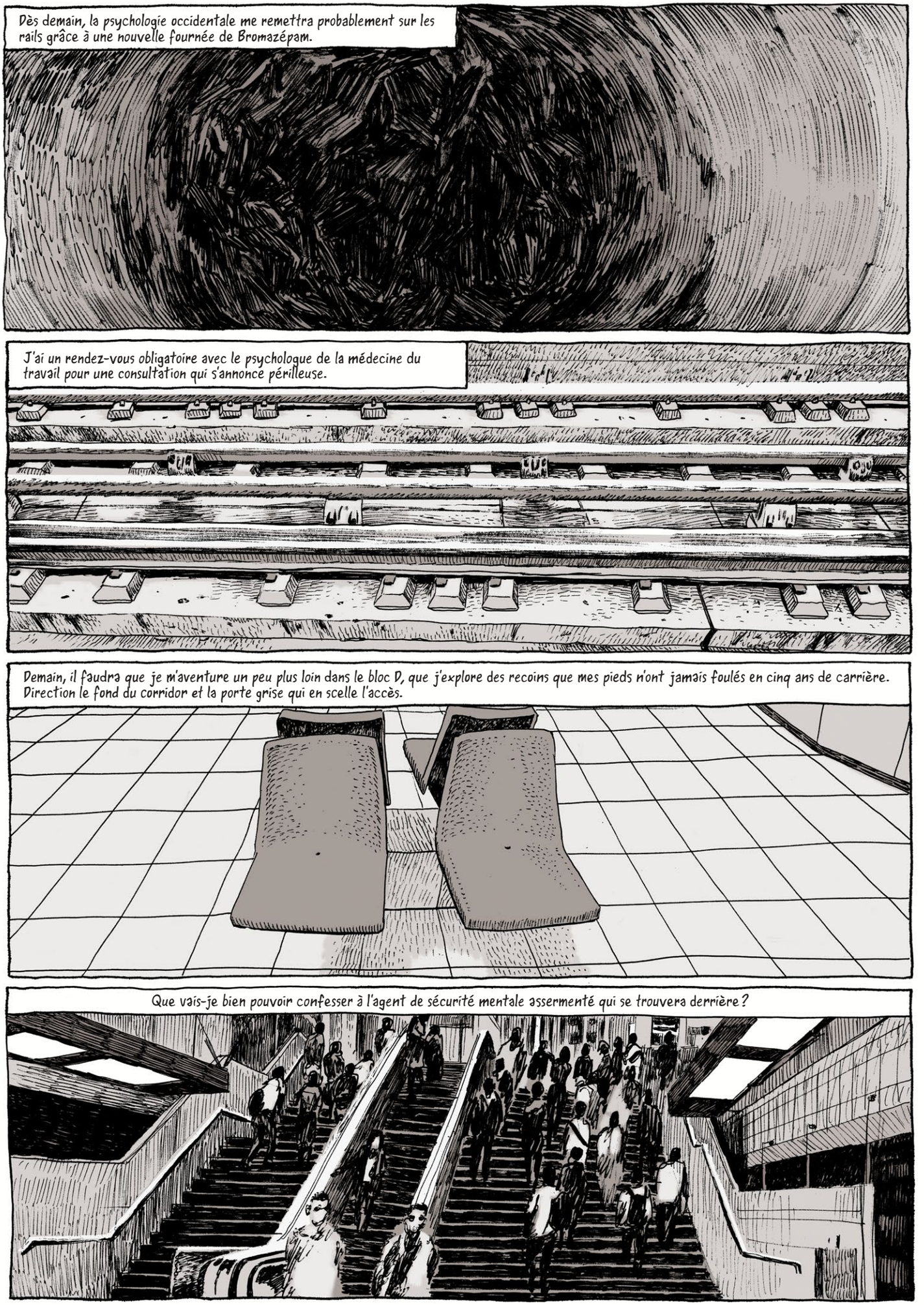
Dépité, je décide alors d'en finir avec la voyance africaine. Par acquis de conscience, je me résous toutefois à accomplir le sacrifice moi-même... Après tout il ne s'agit que de brûler quelques ingrédients.

Même s'il me manque les prières qui vont avec, ça vaut toujours mieux que de ne rien tenter du tout. Je veux au moins ressentir le plaisir de faire flamber un à un vingt billets de 50 euros...

C'est assez surprenant de voir avec quelle facilité l'argent peut partir en fumée. Une fumée verte, infalsifiable.

Un mois de salaire, consumé en moins de dix secondes.

Un quart d'heure plus tard, il ne reste que des cendres fumantes et des bouts de carbone accrochés à l'inox de ma cocotte devenue bonne pour la casse.


Dès demain, la psychologie occidentale me remettra probablement sur les rails grâce à une nouvelle fournée de Bromazépam.
J'ai un rendez-vous obligatoire avec le psychologue de la médecine du travail pour une consultation qui s'annonce périlleuse.
Demain, il faudra que je m'aventure un peu plus loin dans le bloc D, que j'explore des recoins que mes pieds n'ont jamais foulés en cinq ans de carrière. Direction le fond du corridor et la porte grise qui en scelle l'accès.
Que vais-je bien pouvoir confesser à l'agent de sécurité mentale assermenté qui se trouvera derrière ?

DOCTEUR, JE SUIS ATTEINT DU SYNDROME DE LA CHUTE CHRONIQUE.

ET PEUT-ÊTRE MÊME D'UN DÉDOUBLEMENT DE PERSONNALITÉ.

Schizophrène, hypocondriaque, comment va me juger mon interlocuteur?

VOUS NE SERIEZ PAS PLUTÔT ATTEINT DU SYNDROME DU FILS DE PUTE?

J'imagine parfaitement la psychologue en face de moi. Oui, ce sera une femme, à n'en point douter.

JE M'EXPLIQUE. VOUS NE CONNAISSEZ PAS VOTRE PÈRE ET VOUS AFFIRMEZ QUE VOUS NE VOUS ÊTES JAMAIS POSÉ DE QUESTIONS À SON SUJET...

PUISQUE VOTRE MÈRE ÉTAIT, SI VOUS ME LE PERMETTEZ, UNE SORTE DE PUTAIN.

Le père... C'est vrai que je n'ai aucun visage à mettre là-dessus. Il devrait me ressembler, parce que franchement, niveau air de famille, avec ma mère, on est plutôt éloignés.

Ça doit être un type ordinaire, un de ces gars qui culbute la greluche à la sortie des bals. Après, il pourrait être flic, maçon, boulanger, bidasse ou plombier, ça ne m'a jamais obsédé.

ALORS DU COUP, VOTRE PÈRE, VOUS VOUS ÊTES DIT QUE ÇA DEVAIT ÊTRE N'IMPORTE QUI. COMME TOUS CES HOMMES DE PASSAGE. MAIS IL A UN NOM VOUS SAVEZ. CE N'EST PAS QU'UN SPERMATOZOÏDE ANONYME.

NE VOUS ÊTES-VOUS JAMAIS DEMANDÉ POURQUOI VOUS VOUS SENTIEZ SI PROCHE DE CE DOMINGUES? UN LIEN DE FAMILLE EXPLIQUERAIT BIEN DES CHOSES.

VOYEZ-VOUS, EN PSYCHO-GÉNÉALOGIE, NOUS SOMMES CONVAINCUS QU'UN ÉVÉNEMENT PROVOQUÉ DANS UNE GÉNÉRATION ANTÉRIEURE SE RÉPERCUTE SUR TOUTES LES SUIVANTES. D'APRÈS MES PREMIÈRES OBSERVATIONS, JE PENSE QUE VOTRE LIEN AVEC CET INDIVIDU EST D'ORDRE FRATERNEL.

CELA NE FAIT MÊME AUCUN DOUTE AU VU DE VOS TROUBLES.

XIII - HDT pas HLM

Le jour de la visite, je perds complètement les pédales. Je ne sais pas ce qui m'arrive. C'est peut-être parce que je ne m'attendais pas à tomber sur une psychiatre noire.

Je me mets à lui parler de mes fantasmes, mais je lui raconte n'importe quoi.

Je lui dis que Domingues était mon frère. Enfin, mon demi-frère. Mais que je ne l'ai appris qu'après sa mort. Et que son récent suicide me tourmente.

Que sa femme, une réfugiée politique angolaise sans papiers avec qui j'ai couché, et qui est au demeurant une prostituée, me supplie de reconnaître l'enfant qu'elle attend de lui. J'invente toute une histoire, pas très compréhensible, complètement abracadabrante dans laquelle je me perds moi-même.

Je lui parle aussi d'envoûtement, de maraboutage et de mafia.

La psychologue, après une rapide analyse de mon cas, s'empresse de me conseiller une hospitalisation libre au Vinatier. Cette éventualité que j'avais toujours exclue se rapproche dangereusement lorsqu'elle me tend le formulaire à remplir et à signer.

JE CONNAIS LÀ-BAS UN TRÈS BON MÉDECIN. DITES-LUI QUE VOUS VENEZ DE MA PART.

Méfiant et hésitant, je tente de bredouiller quelque réticence...

NE JOUEZ PAS AVEC VOS NERFS, MONSIEUR MOREL. VU LA GRAVITÉ DE VOS TROUBLES, IL SERAIT PRÉFÉRABLE QUE VOTRE HOSPITALISATION SOIT VOLONTAIRE PLUTÔT QUE CONTRAINTE.

... En vain.

AINSI VOUS CONTINUEREZ À DISPOSER DES DROITS LIÉS À L'EXERCICE DES LIBERTÉS INDIVIDUELLES, COMME LES MALADES HOSPITALISÉS POUR D'AUTRES CAUSES QUE LES TROUBLES MENTAUX.

EN ATTENDANT ...

... POURSUIVEZ VOTRE TRAITEMENT.

JE PROLONGE VOTRE ARRÊT JUSQU'AU 10 DÉCEMBRE. ÇA VOUS LAISSE UNE SEMAINE POUR FAIRE LES DÉMARCHES NÉCESSAIRES. SANS QUOI, VOUS ME CONTRAINDREZ À PRENDRE RENDEZ-VOUS À VOTRE PLACE.

Ah la chienne ! Elle pourra pas m'envoyer à l'asile de son propre chef. Il y a des lois dans ce pays. Il lui faudra des complices.

CERTAINS COLLÈGUES SE FONT DU SOUCI POUR VOUS, VOUS SAVEZ.

Les salauds. Qui mieux que des collègues de bureau pourraient exécuter la sentence ? Ils sont pas à un papier à tamponner près.

Je les vois d'ici, ignares et voyeurs, s'émouvoir de ma déliquescence.

PAUVRE MICHEL, IL ME FAIT DE LA PEINE.

APPAREMMENT, C'EST QUELQU'UN DE TRÈS SEUL.

JE L'AI TOUJOURS TROUVÉ UN PEU BIZARRE, MOI.

J'imagine bien ce gros con de Roger parapher de son immonde écriture une demande d'hospitalisation.

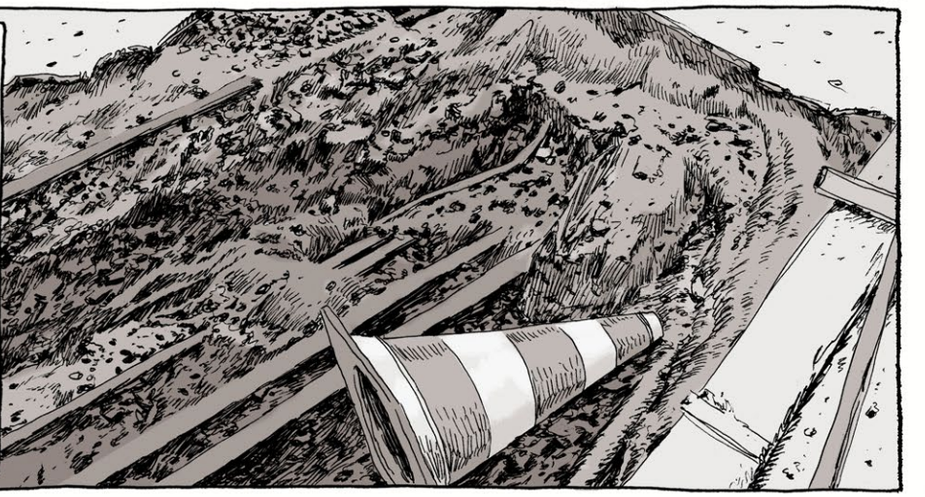
Je soussigné Roger Dubernard, résidant au 24, rue Verlet-Hanus, 69003 Lyon, né à Saint-Fons le 27 avril 1959, archiviste à la caisse primaire d'assurance maladie du Rhône, agissant en tant que collègue et ami, demande, conformément à l'article L.3212-1 du code de la santé publique régi par la loi de 1990 et modifié par ordonnance du 15 juin 2000, l'admission en hospitalisation à la demande d'un tiers dans un service de psychiatrie de M. Morel Michel, né le 4 janvier 1971 à Lyon, fils de Simone Morel et de père inconnu, archiviste à la caisse primaire d'assurance maladie du Rhône, suivant le certificat médical délivré par le docteur Laffond.

Ça ne sera pas compliqué pour lui. Il n'aura qu'à recopier le texte qu'on lui donnera en remplissant les blancs, un peu comme aux mots fléchés. Il connaît ma situation familiale, et même le prénom de ma génitrice.

Je me demande par quels troubles le psychiatre motivera mon internement. Ça, son diagnostic ne le révèle pas. Je n'aurai sûrement jamais l'occasion de lire le certificat médical qu'elle a prévu d'écrire mais j'imagine très bien sa froide rigueur...

Je soussignée docteur Laffond exerçant en qualité de psychiatre du ministère de la Santé à Lyon, certifie avoir examiné ce jour M. MOREL Michel, né à Lyon le 4 janvier 1971, domicilié 12, rue Dunoir, exerçant la profession d'archiviste à la caisse primaire d'assurance maladie du Rhône, et avoir constaté chez lui les troubles suivants : troubles du cours de la pensée, avec barrages pathognomoniques, rationalisme morbide et pensée diffluente ; troubles de la sphère affective avec athymhormie, conjoints à des délires paranoïdes et à des hallucinations intrapsychiques.

Attestant de l'impossibilité pour M. MOREL Michel de consentir à son hospitalisation en raison de ses troubles mentaux actuels, et ayant constaté que son état impose des soins immédiats assortis d'une surveillance constante en milieu hospitalier, je conclus que les conditions médicales prévues par l'article L. 3212-1 du code de la santé publique sont remplies pour l'hospitalisation de M. MOREL Michel sans son consentement, sur demande d'un tiers, en établissement habilité, conformément aux dispositions de la loi n° 90-527 du 27 juin 1990 modifiées par l'ordonnance du 15 juin 2000.



En guise de dernière mise en garde, elle m'a asséné un « je compte sur vous Monsieur Morel » qui résonnait comme les modalités de l'article L. 3212-3 CSP. Merci Madame.

Comme je n'ai nulle intention de me retrouver interné, il me reste une semaine pour jouir de la vie et trouver une solution à mes problèmes.

Puisque je n'arrête pas de me branler en pensant à Joia, je décide de mettre mes fantasmes à exécution.

Je mérite bien un rendez-vous galant à l'arrière de sa fourgonnette rouillée. Je me rends donc à Perrache pour la deuxième fois cette semaine.

Le camion de Joia est garé sans surprise à sa place habituelle.

J'ai un haut-le-cœur empreint de honte et de désir.

Je lui sors un billet de 50 euros et elle me fait pénétrer dans son antre après m'avoir délivré un joli sourire qui me fait frémir d'envie.

Une fois installé à l'intérieur du fourgon, mon désir de la posséder, si brûlant soit-il, stoppe net. C'est pas le fait de penser aux dix hommes qui m'ont précédé ou à celui qui prendra le relais qui bride mes pulsions, mais la vision de son petit ventre rond interrompt tout.

Non, c'est pas que ça se voie qu'elle est enceinte, mais il y a des choses que l'on sent, d'autres que l'on sait.
Et puis je me suis convaincu que cette fille est en quelque sorte ma belle-sœur. Là aussi, je n'en ai aucune preuve tangible mais la vérité dans cette histoire ne se trouve pas sur ma fiche d'état civil.

JOIA.
JE SAIS QUI TU ES.

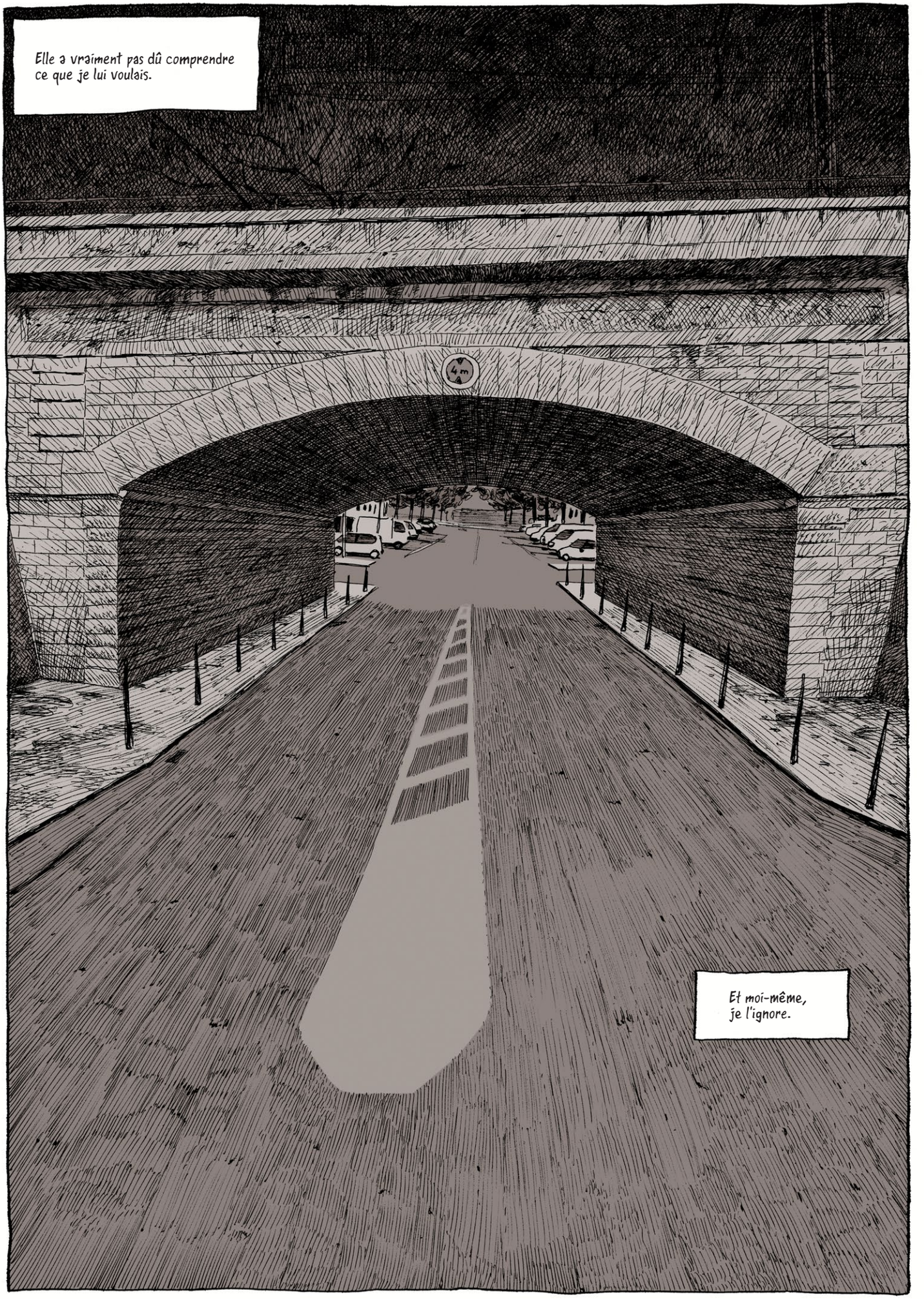
Va-t-elle sortir une bombe lacrymogène et me cramer les yeux en guise de préliminaires?

RASSURE-TOI, JE NE TE VEUX AUCUN MAL. JE VEUX JUSTE T'AIDER.
EH BIEN BAISE-MOI, ABRUTI!

JE NE PEUX PAS. C'EST INDÉCENT. PAS COMME ÇA.
JE VOIS PAS TROP D'AUTRE MOYEN, CHÉRI. QU'EST-CE QU'IL Y A? JE NE TE FAIS PAS ENVIE?

VIENS.
NON.
JE NE PEUX PAS.

L'homme est bizarrement fait. J'ai rêvé mille fois de ce moment, et maintenant que je le vis ça ne m'excite plus du tout.
JOIA, PRENDS SOIN DE TOI.


Elle a vraiment pas dû comprendre ce que je lui voulais.
4m
Et moi-même, je l'ignore.

XIV - La grande évasion

Trois jours plus tard, je me radine à nouveau dans sa camionnette. Cette fois, j'ai préparé mon discours. Surtout que j'ai eu de nouvelles informations concernant Domingues.

Ma méthode de voyance est désormais parfaitement au point. Un comprimé de Bromazépam, un pot de côtes, mon diamant dans le rôle de la boule de cristal et je peux rivaliser avec n'importe quel médium.

Une fois la raison en déroute, éparpillé sur une gemme impure, mon esprit schizophrène explore les facettes cachées de cette histoire...

... celles qui auraient dû rester enfouies au fond des marécages, celles dont je n'aurais jamais dû recoller les morceaux...

... ou plus simplement, celles qui précipitent ma propre chute.

Les yeux fermés, je me vois tourbillonner comme une mouche suspendue à un ventilateur de plafond.

Il rôde comme une odeur de traquenard...

Ahmed Bakir vient de sceller l'arrêt de mort du capitaine Rocket, dont la réputation est devenue de plus en plus pesante pour son entourage. Il n'a pas eu beaucoup de mal à nous amadouer, le Libanais. Il faut dire qu'il y a à la clé le trésor de guerre du sinistre Rhodésien.

On sait ce qu'il nous reste à faire. Et on n'a plus tellement le choix : le capitaine Rocket est devenu trop gourmand. On a du mal à accepter qu'il ait exigé et obtenu en diamants la moitié de la somme que notre employeur nous devait.

Les rumeurs vont bon train sur Paulus en ce moment. Il paraît que des anciens du bataillon Buffalo veulent sa peau, qu'un lieutenant d'Executive Outcomes a un contrat sur sa tête et que le gouvernement sud-africain veut le juger pour crimes de guerre.
Lui n'a plus qu'un objectif : disparaître.

Pour la première fois, on le sent fébrile. Ça sent la trouille. Ça pue la fuite. Et ça excite notre convoitise.

Le temps où nous étions les jeunes loups de sa meute est bel et bien terminé. Avec Jacky, on n'a nulle envie d'être emportés dans sa chute, et les secrets qu'il détient nous semblent plus à leur place enfouis au fond d'une tombe qu'inscrits sur un procès-verbal de la Cour pénale internationale.

Vivant, il est devenu un sac à emmerdes. Mort, une mine de diamants.
Le choix est donc très simple.

Le lendemain, on est à l'heure au rendez-vous. 10 h 30 pétantes.
Paulus Ruckeert a fait son temps.

Une fois le capitaine Rocket out, on sera les prochains sur la liste.

Maintenant que l'heure est à la guerre propre, les affreux dans notre genre n'ont plus leur place sur les théâtres d'opérations.

Les sociétés de défense privées commencent à inonder le marché et on ne figure bien évidemment pas sur leurs listes d'embauche.

Le fait d'avoir été, avec Jacky, sous les ordres du capitaine Paulus Ruckeert ne fait pas très joli sur notre CV. On préférerait taire notre passage au Mozambique, même s'il nous a métamorphosés.

On est à présent personæ non gratæ, mais suffisamment riches pour nous racheter de nouvelles vies. On a donc fait vœu de silence. Loyalement. Dans le respect de la tradition des hommes d'armes.

La mort ? On ne la redoute plus. Elle a encore bien trop besoin de nous pour nous faucher.

Notre commanditaire a reçu une sacrée commission. Pour le prix, il nous a aidés à nous envoler hors du noir continent.

On a également reçu l'aide de Leonid Buriakov, un trafiquant bulgare qui rentrait justement en Europe. On a dû également l'acheter. Mais notre butin est si gros qu'on a de quoi voir venir.

On avait fait la connaissance de Buriakov une semaine auparavant, lorsqu'on avait pris d'assaut avec lui et sa troupe fraîchement débarquée des Balkans un gros gisement diamantifère situé dans la région de Saurimo.

En deux heures, l'opération était torchée.

Grâce à ce coup, l'Unita avait enfin de quoi honorer la solde qu'elle nous devait et qui commençait d'ailleurs à se faire sérieusement attendre. On a été grassement payés en diamants. C'est comme ça que le capitaine Rocket s'était approprié son butin, désormais dans nos poches.

Heureusement, les Bulgares l'ignoraient. Sans quoi ils auraient probablement exigé leur pourcentage d'une balle dans notre nuque.

Les Bulgares... On aura d'autres occasions de croiser leur route. Surtout celle de Leonid...

Trafiquant d'armes, de femmes, de voitures et de drogue, il avait, paix à son âme, une palette d'activités très large, en plus de ses entreprises de bâtiment et de ses blanchisseries... Il voulait conquérir l'Occident.

À notre retour d'Angola, on a passé une semaine avec lui entre Sofia et Istanbul. C'est là qu'on a su comment on allait se recycler.

Ensuite, tout est allé très vite. On a fait des affaires avec ce type. Un peu de production de porno pour commencer, puis de retour en France, une boîte à hôtesses.

Mais c'est avec Schengen que tout a explosé. On a fait venir des filles d'Afrique et on les a mises sur le trottoir.
Ça a marché.
On les avait combattus lorsqu'ils étaient communistes, mais pour le business on n'était pas en concurrence avec les Slaves. Et puis on avait nos propres réseaux dans les pays lusophones.

Réservoir à chair fraîche demandeuse d'asile, l'Angola était parfait. Il nous suffisait de quelques faux papiers et on devenait propriétaires de l'identité de ces femmes qui rêvaient d'un Occident facile.

Et toi Joia, tu viens de là... Je voudrais tant te posséder et te tripoter comme je le fais avec mon diamant, mais je n'arrive pas à mettre ma morale de côté.
Au lieu de te baiser comme la pute que tu es, je me suis mis en tête de te sortir de la merde immonde où tu copules pour survivre.

Cette femme, dont je redoutais tant la chute, la voilà incarnée : c'est Joia. L'inconnue a un visage et je peux désormais voir le fruit de ses entrailles sans qu'elles aient à se répandre sur le sol.

Quand je retourne la voir, c'est samedi et je dois attendre mon tour pour pénétrer dans sa camionnette.

Il ne manque plus qu'un panneau lumineux et un ticket d'attente pour parfaire le tableau. Qui sait, un de ces jours, les services sexuels prodigués par ces filles seront peut-être remboursés par la Sécu?

Ces camionnettes ressemblent à des roulottes de boucher ambulantes où tous les frustrés de la ville, peu regardants sur l'origine de la viande, viendraient consommer de la chair fraîche à bas prix. Le marché-gare étant tout proche, ça ne pose aucun problème pour le ravitaillement.

Joia ne me reconnaît pas immédiatement. Elle referme la porte derrière moi et prend le billet de 50 euros que je lui tends à la manière d'une caisse enregistreuse.

DOMINGUES, CE SALAUD QUI T'A ENGROSSÉE ET MISE SUR LE MARCHÉ.
CE SALAUD QUI A TUÉ TA MEILLEURE AMIE.
JE COMPRENDS PAS. QU'EST-CE QUE TU RACONTES? JE CONNAIS PAS DE DOMINGUES.
J'AI MES PAPIERS. JE SUIS EN RÈGLE!
MAIS BON DIEU, JE NE SUIS PAS DE LA POLICE.
TU CROIS VRAIMENT QU'UN FLIC VIENDRAIT TE TENDRE DES DIAMANTS?
COMMENT UN FLIC POURRAIT SAVOIR QUE TU ES ENCEINTE?
À PART TOI ET MOI, JE VOIS PAS QUI POURRAIT ÊTRE AU COURANT!
MAINTENANT, T'AS LE CHOIX. SOIT TU CONTINUES À TE TRAÎNER DANS CETTE CARLINGUE ET À RACOLER JUSQU'À CE QU'ON TE RETROUVE DANS LE RHÔNE, OU AU MIEUX, CREVÉE D'OVERDOSE DANS TES PETITS DRAPS ROSES, SOIT...
PARTONS TOUS LES DEUX LOIN D'ICI. AVEC LE MAGOT DE DOMINGUES, ON PEUT PARTIR VIVRE AU SOLEIL LE RESTANT DE NOS JOURS.
C'EST DANS TA TÊTE QUE TU ES PRISONNIÈRE, JOIA. TON MAQUEREAU A TON PASSEPORT, C'EST ÇA?
ON EN REFERA UN, C'EST PAS UN PROBLÈME.
MAINTENANT, SACHE QUE TU AS LE CHOIX.
PENSE À TON GOSSE. PENSE À TOI.
PRENDS-EN SOIN ET RÉFLÉCHIS. BIENTÔT, JE REVIENDRAI. SI TU LE VEUX, NOUS NOUS ENFUIRONS AU BOUT DU MONDE.
TA DESTINATION SERA LA MIENNE.

À voir sa tête effarée, je sens bien qu'elle me prend pour un fou. Malheureusement, je n'ai pas le temps de me justifier. Je dois me contenter de lui promettre une plus longue explication la prochaine fois que je viendrai la voir.

Je rentre vite chez moi, fier d'avoir franchi ce cap. Mais tout est devenu trop sale.

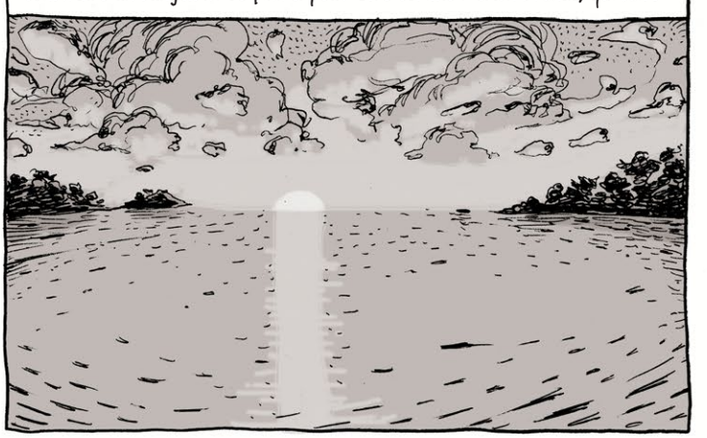
J'ai mis le pied dans une histoire à laquelle je ne vois que trois issues possibles : l'asile, la mort ou l'exil.

Cette publicité, c'est un signe. J'achète un billet pour Anvers. En première classe, s'il vous plaît ! Je réserve mon départ au guichet pour le 21 décembre. Aller simple, tant pis pour la promotion d'hiver. De toute façon je n'ai aucune idée d'où je vais le passer, l'hiver.

Je l'imagine malgré tout plutôt sous les tropiques qu'à l'hôpital psychiatrique. Aussi maudit soit mon magot, il pèse son poids de billets violets. Et comme la France ne peut blanchir que mes veines, seule une île paradisiaque à fiscalité arrangeante pourra me guérir de mes maux.

Il me reste encore trois semaines à tirer avant l'hiver. À Anvers, je rencarderai le Libanais à la Bourse du diamant.

Puis, plein aux as, je m'envolerai avec Joia vers les Bahamas et me ferai construire un bungalow. Je finirai peut-être comme Marlon Brando, qui sait ?



XV - Comme au cinéma

X5

On peut dire que je me suis mis dans un sacré pétrin. Baignant dans mon jus et ma pisse à l'arrière d'une grosse berline aux vitres teintées, je file droit vers la mort.

Jacky m'a retrouvé.

J'aurais jamais dû donner de diamants à cette pute.

Je suis retourné voir Joia en fin d'après-midi, dans le costume saugrenu de bon samaritain que je porte ces derniers jours. Y a quelque chose de christique là-dedans. Joia dans le rôle de Marie-Madeleine. Moi, qui file vers mes 33 ans, dans le rôle de Jésus.

Cette histoire de chute tournerait donc à la crucifixion.

On n'a pas trop eu le temps de discuter cette fois. Quand elle s'est saisie, peu après mon arrivée, de son portable pour envoyer un SMS, j'aurais dû flairer le traquenard.

Mais non, j'ai foncé droit dans le cliché du jeune millionnaire occidental qui s'éprend d'une prostituée exotique et lui promet monts et merveilles.

Je ne m'étais jamais senti aussi proche des Bahamas que dans ce camion aux draps roses.

FUYONS JOIA PENDANT QU'IL EST ENCORE TEMPS.

J'ÉLÈVERAI TON FILS COMME LE MIEN.

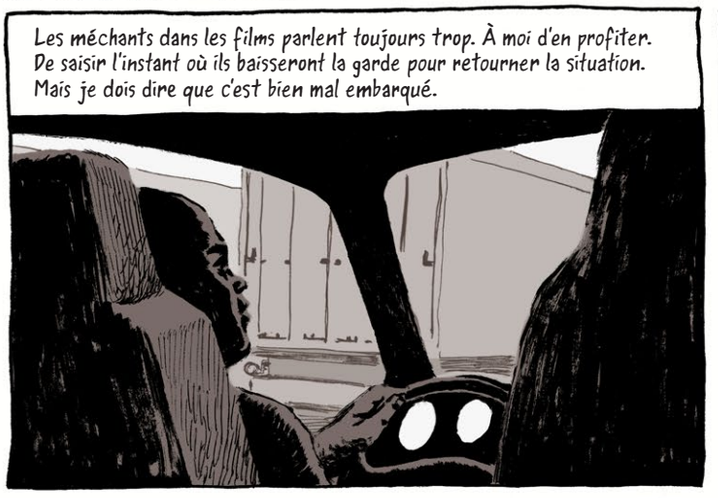
NOUS PASSERONS LE RESTANT DE NOS JOURS AU SOLEIL.

J'avais préparé un déluge de rêves qui ne demandait plus qu'à submerger les tourments de la malheureuse Joia. Elle a laissé passer dix minutes, le temps, pour se mettre à l'abri, de rouler et de fumer un joint ensemble.

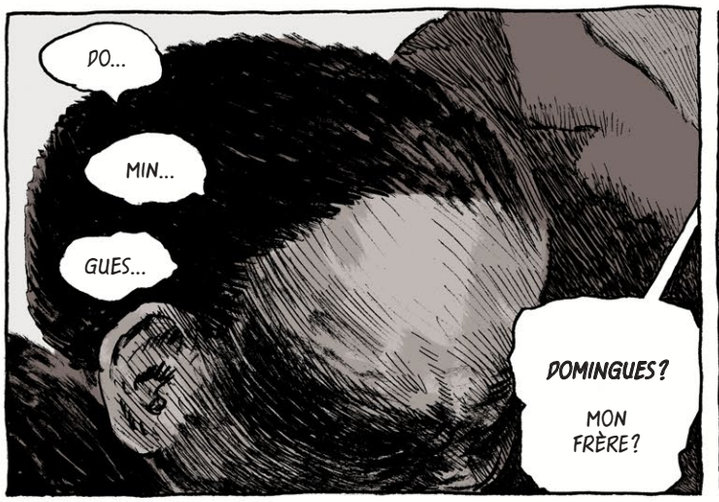
Ce silence était pesant. Ça sentait la marie-jeanne et le foutre à plein nez.
L'autre fois j'avais refusé de jouir de sa chair. Mais là, pris dans les volutes du désir...
Adieu les Bahamas et les tropiques. La bouche de Joïa s'est refermée comme un piège sur mon phallus incrédule.
Je ne sais plus trop ce qu'il s'est passé ensuite.
ALORS, PETITE MERDE? ON SE CROIT DANS TAXI DRIVER ?
YOU'RE TALKING TO ME? YOU'RE TALKING TO ME?

RELEVEZ-LE.

ALLEZ DUCON,
ON VA FAIRE CAUSETTE
TOUS LES DEUX.


Les méchants dans les films parlent toujours trop. À moi d'en profiter.
De saisir l'instant où ils baisseront la garde pour retourner la situation.
Mais je dois dire que c'est bien mal embarqué.

Y A UN TRUC QUI
ME TURLUPINE...
... COMMENT TU AS
MIS LA MAIN SUR LES
DIAMANTS ?


DO...
MIN...
GUES...
DOMINGUES ?
MON
FRÈRE ?

Je suppose qu'il veut dire son frère de sang, à moins que l'on fasse tous
partie de la même famille, en fin de compte ?
OÙ Y SONT
CES PUTAINS
DE DIAMANTS ?

CHEZ...
MOI...
ET C'EST OÙ,
DUCON,
CHEZ TOI ?!

RUE DUNOIR.
AU 6.

ET COMMENT TU CONNAIS DOMINGUES, TOI ?
DO... MIN... GUES... EST... MORT. J'AI...
J'AI CREUSÉ LÀ PAR HASARD.

PAR HASARD ?!
AH, VOUS ENTENDEZ ÇA ?
PAR HASARD !

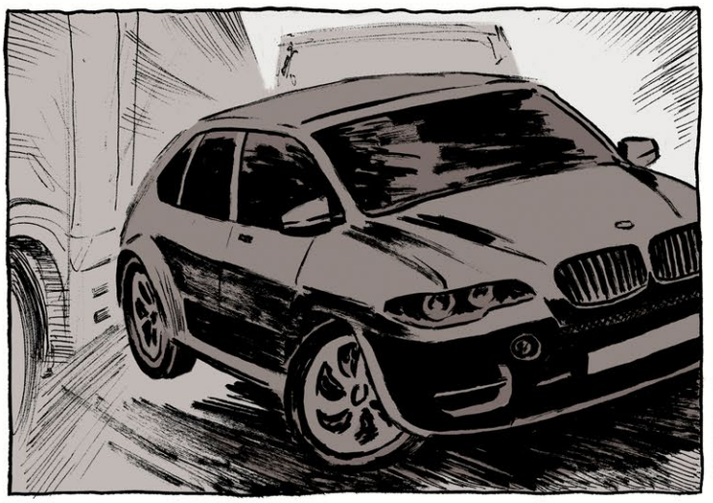
CE QU'IL Y AVAIT DANS CETTE CAISSE, C'ÉTAIT NOTRE MAGOT. C'ÉTAIT NI LE MIEN NI LE SIEN. C'ÉTAIT LE NÔTRE !
PATRICK S'EST SUICIDÉ PARCE QU'ON AVAIT FAIT UN PACTE LUI ET MOI. UN PACTE DE SILENCE.
TU PEUX PAS COMPRENDRE, DUCON, MAIS SI TU SAVAIS CE QU'ON A FAIT ENSEMBLE...

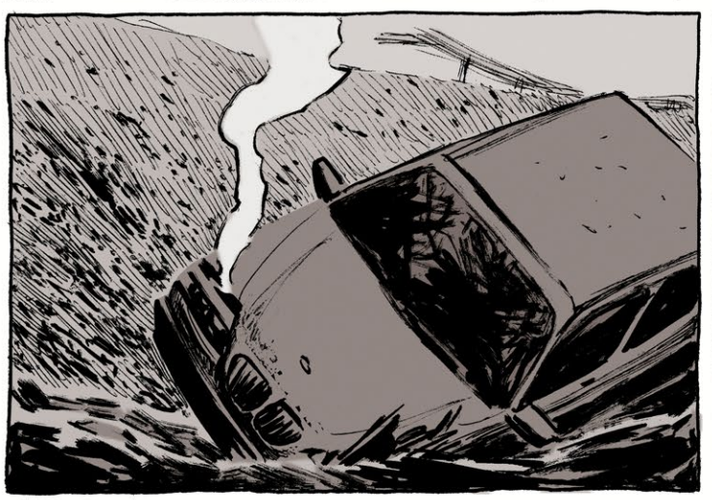
TU REGRETTERAIS D'AVOIR FOUILLÉ LÀ OÙ IL FALLAIT PAS. ENFIN, T'EN FAIS PAS, JE VAIS T'EN DONNER UN APERÇU ET CROIS-MOI, TU VAS SOUFFRIR !
TU VOIS, CONNARD, AU TRIBUNAL, IL AURAIT PU TOUT LÂCHER. MAIS IL A PRÉFÉRÉ SE BALANCER DU HAUT D'UNE TOUR. UNE QUESTION D'HONNEUR.
ALORS DUCON, ME DIS PAS QU'IL T'A CRACHÉ LE MORCEAU, IL POUVAIT PAS...

Les méchants dans les films parlent trop. La fenêtre du passager à l'avant est ouverte. Et Jacky n'en finit plus de jacter.

Comme les soldats qui se lancent à l'assaut, je conjure le mauvais sort...
VIVE LA MORT !

STOP !!!





Il n'y a plus un bruit. Seule flotte une odeur bizarre de pneu et d'huile brûlés.

Ce n'est pas ma main qui ramasse le pistolet mais mon instinct de survie.

C'est lui aussi qui presse la détente à cinq reprises.

Je n'ai pas entendu le moindre coup de feu. Pourtant, ils sont bel et bien partis.

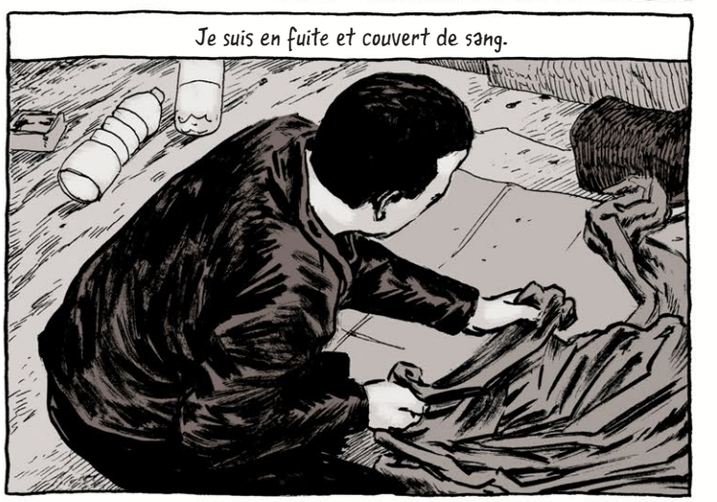
Mon audition se remet en route dès que je parviens à m'extirper du véhicule...

Je sens mon diamant m'appeler. Il doit être tout proche.

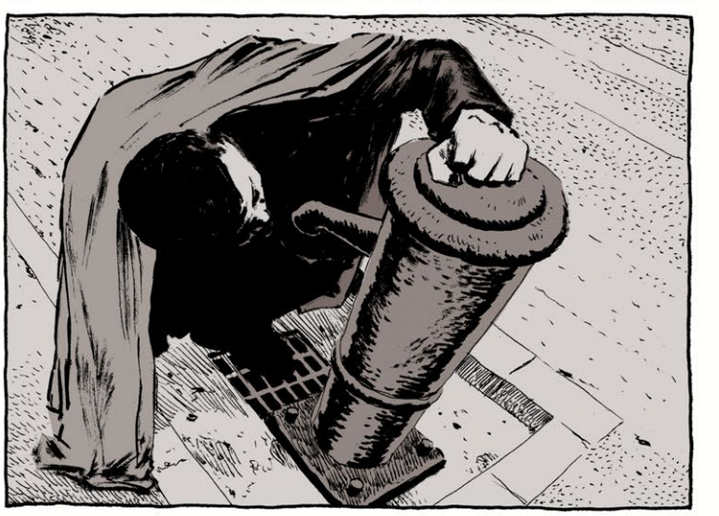
Le voici.

Je suis à l'orée du parc de Parilly. Il y a donc une station de métro pas loin.

Je viens de commettre un triple homicide et de causer un accident de la route.

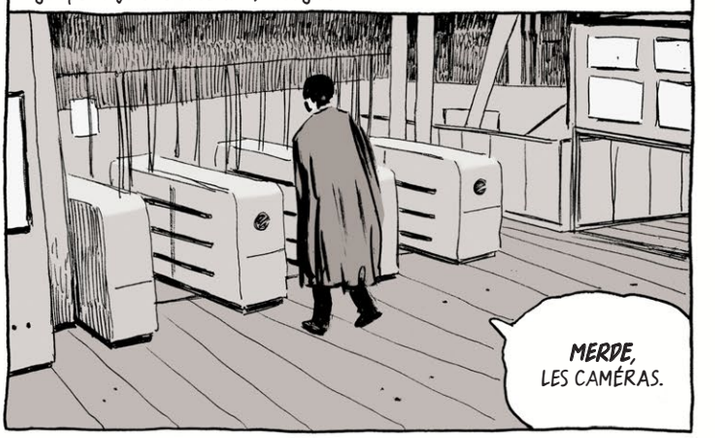

Je suis en fuite et couvert de sang.

Seul mon diamant peut me calmer.

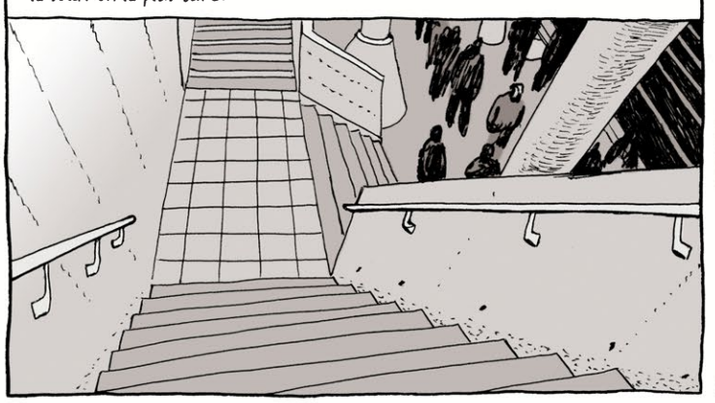


Les flics vont se lancer à ma recherche et j'ai meilleur compte de filer au plus vite.

Le métro, ligne D, je m'arrête à Saxe, je prends des petites rues, et en galopant je suis chez moi, incognito.



Tant pis pour les caméras. Avec la cohue qui rentre du boulot et celle qui déferle dans le centre pour voir les illuminations, le métro doit être la solution la plus sûre.



On est mieux planqué dans une foule qu'au milieu d'une rue déserte de banlieue.

Il y a pas mal de monde. Heureusement qu'il y a une rame toutes les deux minutes.

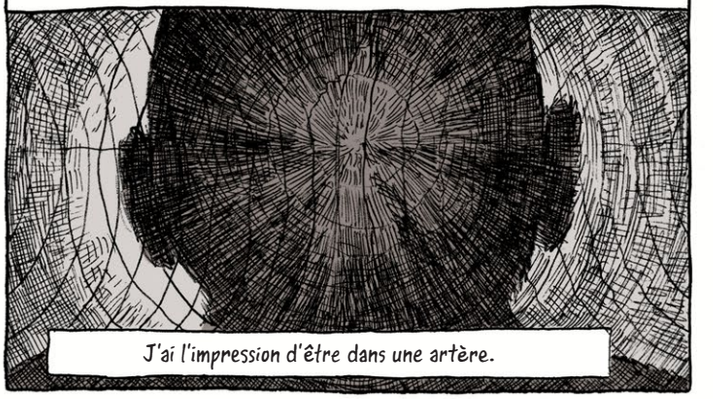
Même si je n'ai guère à attendre, le temps passé à scruter chaque issue est terrifiant.

Le trajet vers le centre-ville se fait sous pression constante. L'air est électrique. Je sens une chaleur intense...

... remonter dans chacun de mes membres et tendre chacun de mes nerfs. Elle stagne ensuite dans ma tête jusqu'à la faire bouillir.

Je ne ressens plus mon corps. Je ne suis plus concentré que sur le défilement du tunnel sur la vitre, prenant bien soin de ne pas fixer le reflet des passagers.

Je revois sur la vitre la scène que je viens de vivre. Et ces éclaboussures qui la maculent. Toujours ce sang, jusque dans mes veines... Il fait de plus en plus chaud à l'intérieur.



J'ai l'impression d'être dans une artère.

Je décide finalement de m'arrêter à la prochaine station, plus discrète que celle de Saxe-Gambetta et tout aussi proche de chez moi.

Quand enfin je m'extrais des entrailles de la ville, l'air frais du dehors me redonne espoir.

Le déclic de la serrure électrique sonne comme une délivrance.

Je suis enfin chez moi. Le souffle coupé, boursouflé d'hématomes, je file de suite à la salle de bains. L'eau me fait très mal.

Je dois ressembler à une patate jaune et violette.

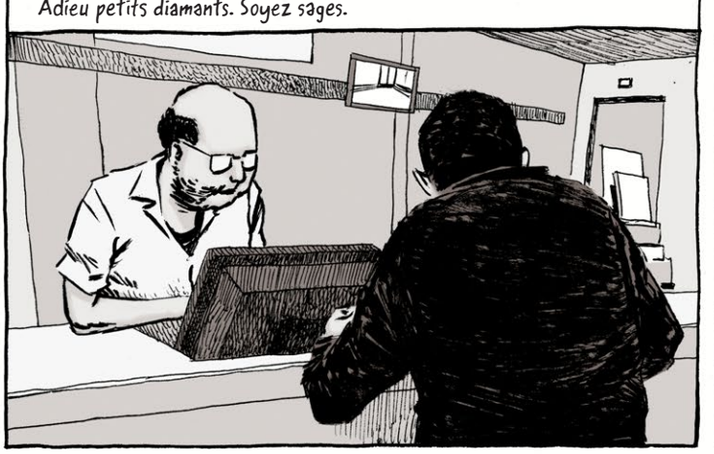
Je suis méconnaissable.

Mes heures sont comptées. La police va tôt ou tard débarquer chez moi. Il faut à tout prix éviter qu'elle trouve le pactole.

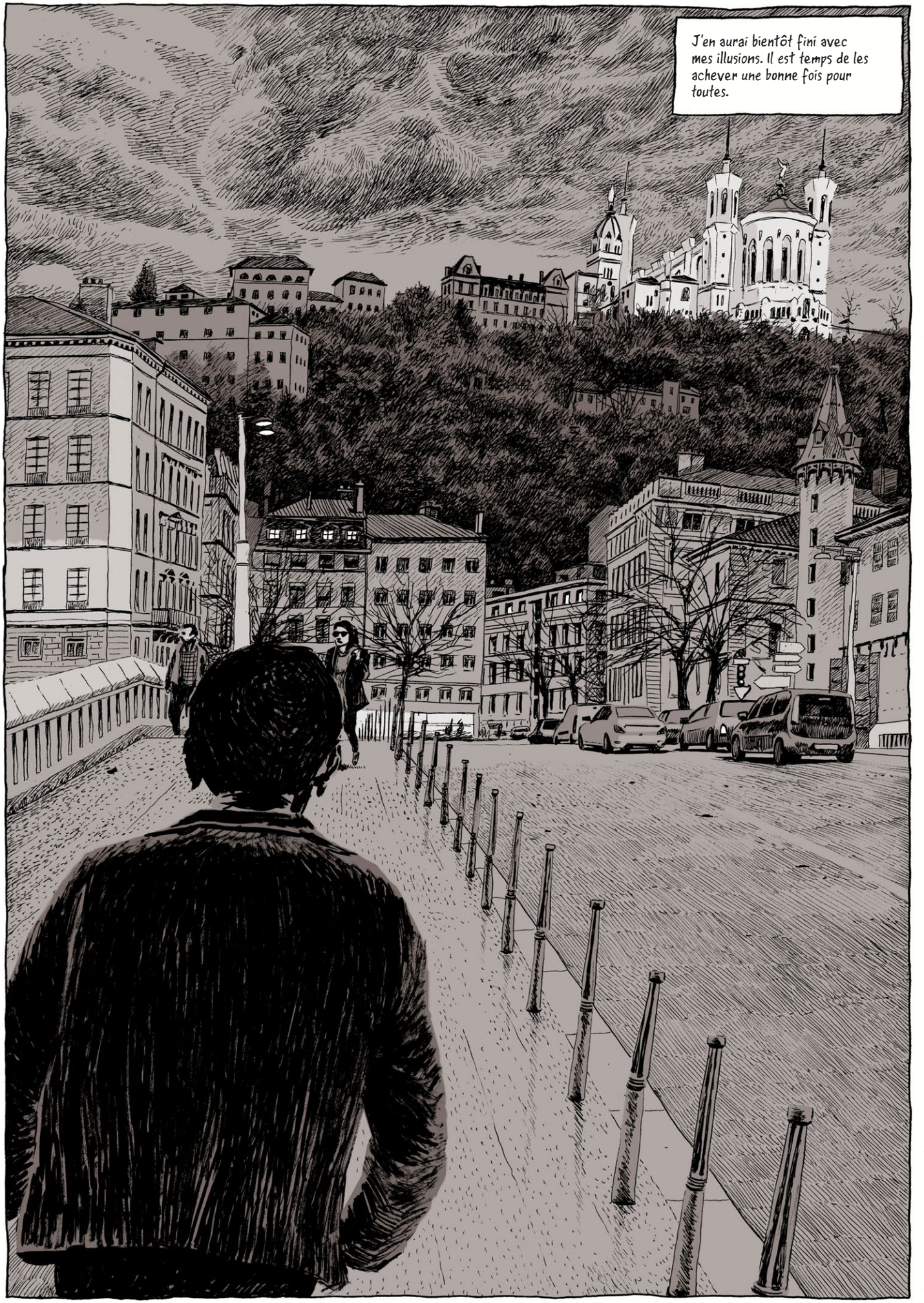
Je regarde l'horloge. 17 heures. J'ai encore le temps d'expédier les diamants en lieu sûr.

Après avoir ingurgité deux gros cachets de 1000 milligrammes de paracétamol pour la douleur, un demi-comprimé de Bromazépam pour l'angoisse et un canon de rouge pour la route, je me rends au bureau de poste le plus proche.

Il y a des phrases toutes simples qui scellent une existence. Adieu petits diamants. Soyez sages.



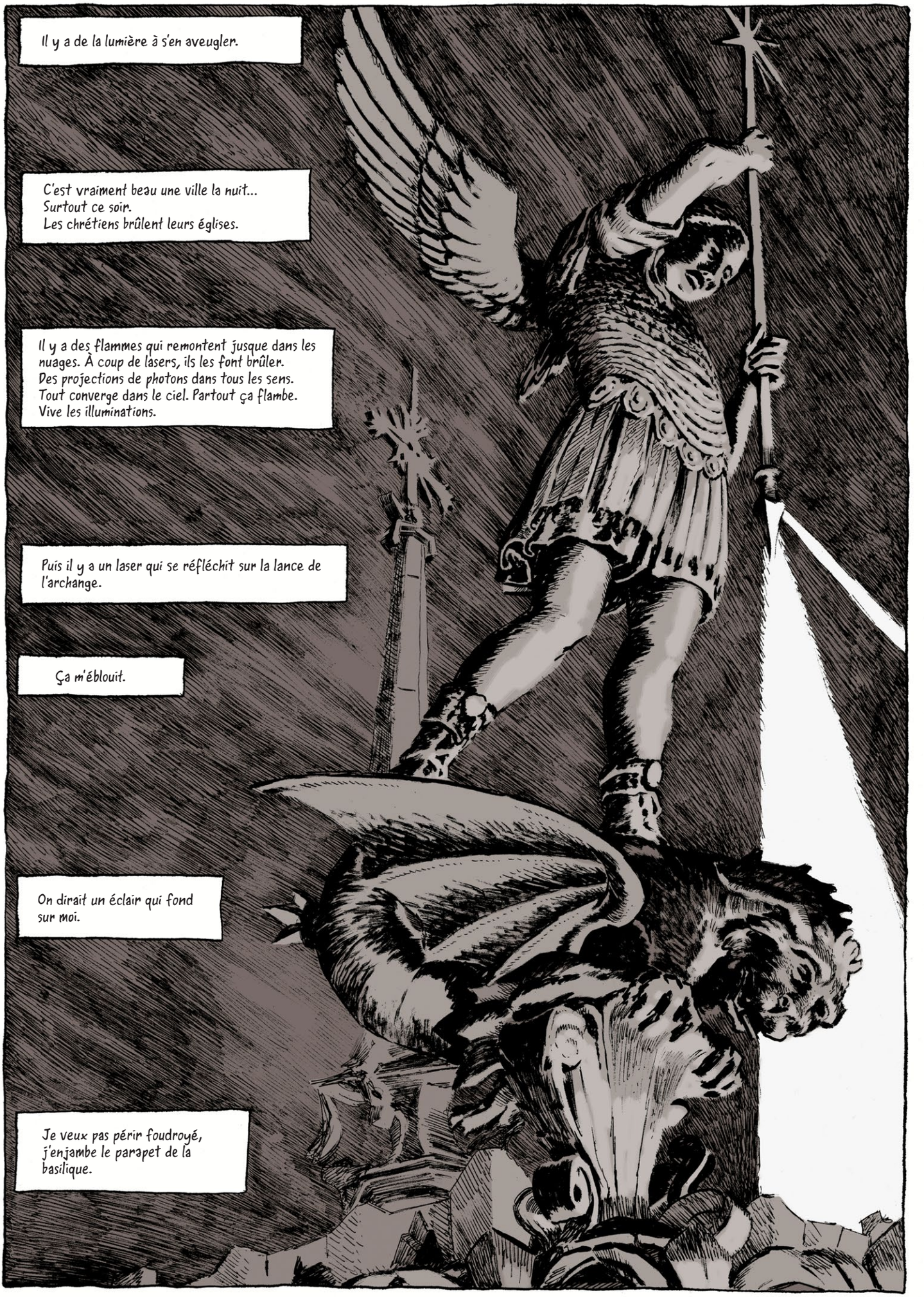
Le duplicata du recommandé m'apparaît bien futile.

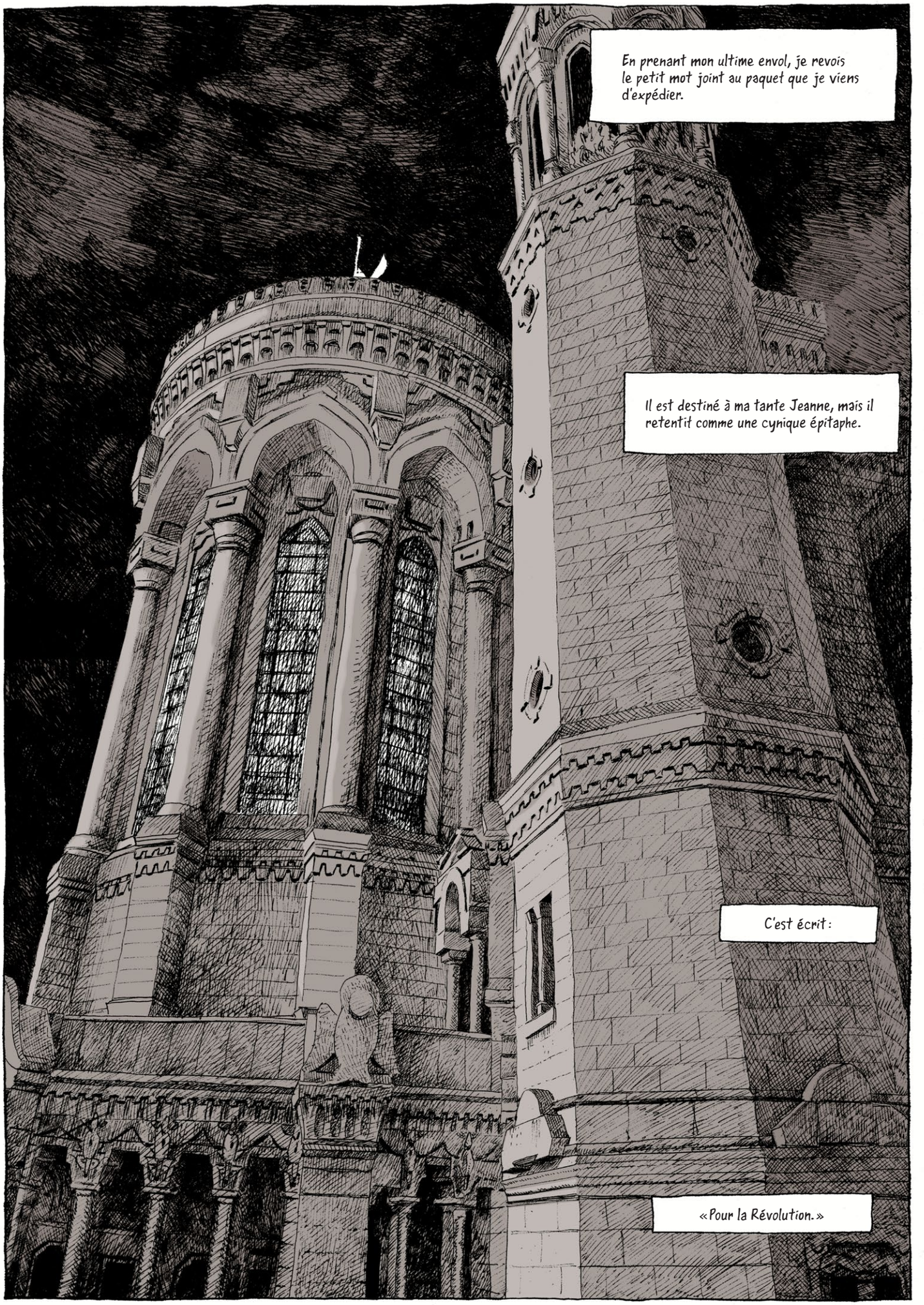

J'en aurai bientôt fini avec mes illusions. Il est temps de les achever une bonne fois pour toutes.

XVI - Le saut de l’ange

Le vide m'appelle. Mais qu'il m'accorde encore cinq minutes.
Je veux souffler un peu et profiter de ce panorama unique et merveilleux avant de faire le grand saut.
Dans mon état traumatique, entre les idolâtres venus pour la procession aux flambeaux et les badauds en adoration devant les millions de kilowattheures dépensés par la mairie...
J'aime pas la foule, mais là je m'y fonds, tout meurtri par le froid et mes plaies, en claudiquant comme l'infirme qui se rend à Lourdes dans l'espoir d'être guéri.
C'est pas tous les jours que je monte à Fourvière pour le 8 décembre.
... j'ai mérité mon chemin de croix sur la colline qui prie.
Le pénitent.
Tu ne tueras point.
Sacrées valeurs judéo-chrétiennes.
Il est pas mauvais ce petit vin chaud, il réchauffe... C'est que ça caille au sommet de la basilique. Son accès m'a été pieusement accordé contre une obole de 5 euros.
C'est bien la moindre des choses si je veux passer sereinement outre-monde. Cela dit, le vin chaud, il est pas offert par la maison. Je l'ai acheté à un stand sur le parvis. Je trouve ça plus approprié que la merguez.

Le sang du Christ, à la cannelle et à l'orange. Faut pas s'étonner qu'il y ait des cannibales quand on est théophage.
Enfin, ça caille là-haut, croyez-moi. Le peu de souffle que j'arrive à expirer se transforme aussitôt en une vapeur fielleuse. C'est normal, me direz-vous, je suis mortifié.
En plus, j'ai le vertige. Alors je me cramponne fébrilement à la balustrade, tout ankylosé que je suis, et je contemple. C'est une drôle de sensation que de se sentir damné.
MERCI M
Si je redescends par les marches, je suis déchu. Si je m'élance, je suis un ange.
Saint-Michel, au-dessus de moi, terrasse son dragon. Je n'ai plus qu'à en faire de même si je ne veux pas passer le restant de mes jours en prison.


Il y a de la lumière à s'en aveugler.
C'est vraiment beau une ville la nuit...
Surtout ce soir.
Les chrétiens brûlent leurs églises.
Il y a des flammes qui remontent jusque dans les nuages. À coup de lasers, ils les font brûler.
Des projections de photons dans tous les sens.
Tout converge dans le ciel. Partout ça flambe.
Vive les illuminations.
Puis il y a un laser qui se réfléchit sur la lance de l'archange.
Ça m'éblouit.
On dirait un éclair qui fond sur moi.
Je veux pas périr foudroyé, j'enjambe le parapet de la basilique.


En prenant mon ultime envol, je revois le petit mot joint au paquet que je viens d'expédier.
Il est destiné à ma tante Jeanne, mais il retentit comme une cynique épitaphe.
C'est écrit :
«Pour la Révolution.»

NOTES

La citation d'Hundertwasser page 11 est extraite du *Manifeste de la moisissure contre le rationalisme en architecture,* initialement publié en 1958.

L'incantation du Professeur Fall page 88 peut se traduire comme suit :

« L'Esprit qui apparaît sous d'innombrables visages.
Je te demande le pardon.
Je te demande la réussite.
Je te demande le bonheur.
Je prie dans la maison remplie de bonheur.
Je prie sans crainte de mes ennemis.
Tu es le seul qui peut voir le futur.
Tu es le seul qui peut voir les générations futures.
Tu es le seul Esprit qui peut pardonner.
Tu es le seul Esprit que j'adorerai pour le reste de ma vie.
Protège-moi contre mes ennemis.
C'est l'Esprit du Mystère que j'honore.
C'est l'Esprit du Mystère que j'honore.
C'est l'Esprit du Mystère qui reçoit mon offrande.
Je me réveille avec la bénédiction de l'Esprit du Destin.
Je te rends hommage à toi, Esprit qui guide mon destin.
Je te rends hommage à toi, par le chant.
Le seul qui a des millions d'oreilles,
L'Esprit du Monde.
Le seul qui a des millions d'oreilles,
L'Esprit du Monde.
Ainsi Soit-Il. »

Les citations des pages 129 et 130 concernant le trafic de diamants en Angola sont tirées d'une lettre datée du 10 mars 2000, adressée au président du Conseil de sécurité par le président du Comité du Conseil de sécurité créé par la résolution 864 (1993). Seuls les noms des trafiquants ont été changés. L'intégralité de ce texte est disponible en anglais à l'adresse : https://www.globalpolicy.org/component/content/article/202/41606.

© Éditions Tanibis, Ivan Brun & Tristan Perreton 2016

Ivan Brun a bénéficié d'une bourse du Centre national du livre pour la réalisation de cet ouvrage.

Premier tirage publié avec le concours de la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

Les auteurs et l'éditeur remercient pour leur aide Nicolas Fresneau, Lucile Monbeig, Chryséis Bovagnet et Jonathan Sauvebois.

Imprimé en Bulgarie en janvier 2017, deuxième tirage – Dépôt légal : octobre 2016 – ISBN : 978-2-84841-038-8

Éditions Tanibis – 19, rue Francis-Chirat, 69100 Villeurbanne

editions@tanibis.net – www.tanibis.net

ÉDITIONS TANIBIS
ISBN : 978-2-84841-038-8
24 €